

RECITATIONS ENFANTINES

CHOISIES

PAR

IDOLA SAINT-JEAN

Professeur de Diction Française
à Montréal

"La poésie est à la fois l'exercice,
la joie et la sauvegarde de la jeunesse."

CONSTANT MARTHA,
Membre de l'Institut.



MONTREAL
1917

808.5
SA1-R

RECORDS OF THE

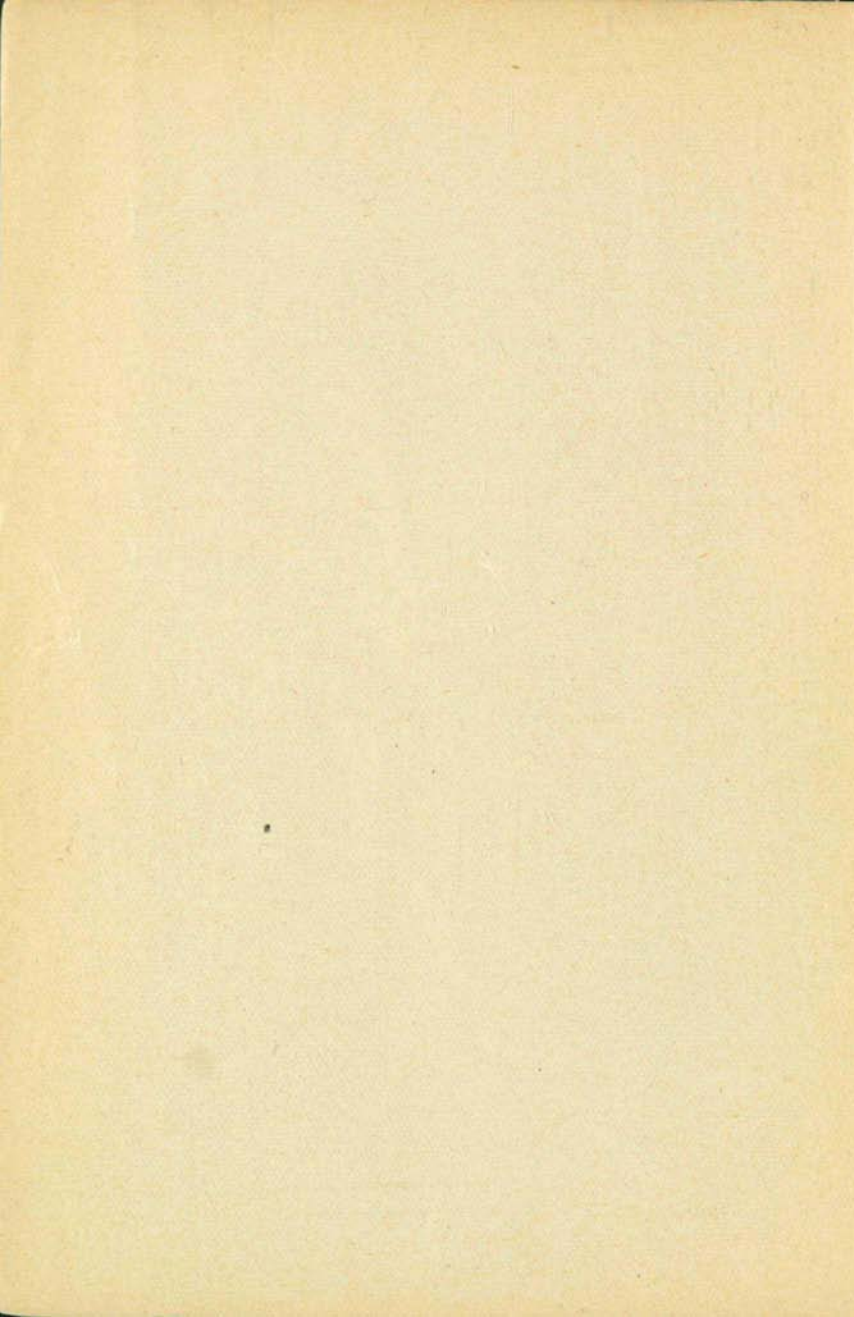
OFFICE

OF THE

SECRETARY OF THE

WAR

1864



24797

Peur. 7. 2. des Auges

RÉCITATIONS ENFANTINES

CHOISIES PAR

IDOLA SAINT-JEAN

Professeur de Diction Française à Montréal.

115929

UN MOT DE PRÉFACE.

Par M. l'abbé JOSEPH N. DUPUIS
Visiteur des Ecoles.

“ Tiens ! Encore un volume ! Un petit recueil de poésies...
Qu'avons nous besoin d'un tel bibelot ? ”...

Pardon ! ami lecteur, et trop bienveillante lectrice, c'est ici que vous faites erreur. Dans un “ pays jeune comme le nôtre,” nous avons besoin de livres, de beaucoup de livres, surtout lorsque ces livres s'adressent aux enfants de notre bon peuple, et viennent collaborer à la diffusion et au perfectionnement de la belle langue française au Canada.

Nous avons parcouru, avec un vif intérêt, les pages qui vont suivre, nous rappelant qu'un jour, nous avons été enfant... Souventes fois, des larmes furtives ont mouillé nos paupières. Au temps jadis, nous aussi, nous récitons et nous chantions, sous l'oeil ému de la maman maintenant disparue :

“ Mon fils, ce que tu vois, n'est que l'envers des cieux ”

.....
“ Puisque l'envers des cieux, ô mère, est si limpide, ”

“ Comme il doit être beau l'autre côté du ciel ! ”

* * *

Ces morceaux ont été scrupuleusement recueillis par Made-moiselle Idola Saint-Jean, pour les enfants de cinq ans à quinze ans. Le choix en est vraiment judicieux. Ces extraits sont variés, c'est-à-dire, qu'ils se rapportent à différents ordres d'idées, et qu'ils sont empruntés aux genres et aux auteurs les plus divers. Mais la pensée en est toujours saine et souvent religieuse. Tous les goûts légitimes peuvent y être satisfaits ; les aptitudes les plus opposées sont respectées. Il ne s'agit pas de faire apprendre par coeur, aux enfants le plus grand nombre possible de “ ré citations.” Ce qui importe plus que la quantité, c'est la qualité du morceau, la valeur du souvenir, l'heureuse impression créée chez l'enfant.

Ces pages sont de nature à intéresser, à instruire et à moraliser même les plus petits. La forme en est simple, claire, correcte, rapide et vivante. Presque toujours il y a le trait, une pointe fine et gracieuse, où l'esprit se joint à l'émotion.

* * *

Il y a plus. Plusieurs de ces extraits ont une réelle valeur artistique. Si nous voulons former le goût de nos élèves, et participer à leur culture littéraire, nous ne devons jeter notre dévolu que sur des morceaux irréprochables, et parfaits en tout point. Restons convaincus que si les enfants peuvent faire un joli bagage de textes excellents et de belle tenue, bien ancrés dans leur mémoire, il y aura des chances pour que la basse littérature ne leur inspire que mépris et dégoût.

Mademoiselle Saint-Jean a banni rigoureusement les textes insignifiants, plats, vulgaires, vides de pensée, qui ne se recommandent que par leur niaiserie ou leur banalité, et qui pullulent hélas ! à travers tels recueils et certaines publications en vogue.

Elle a collectionné pieusement les pages empruntées aux meilleurs auteurs, à ceux dont le mérite est éprouvé, et qu'on délaisse parfois à tort, parce qu'on les trouve trop anciens et quelque peu démodés. L'auteur a puisé de préférence, dans la poésie — et nous criions : Bravo ! — parce que la poésie est et restera toujours l'expression la plus complète, la plus haute et la plus parfaite de la pensée des hommes.

* * *

Cependant, chers enfants, il ne suffit pas que vous possédiez à fond la lettre de ces pièces de choix ; il faut que vous en pénétriez encore le sens. Vos parents et vos maîtres ne se borneront donc pas à vous donner, à la hâte, quelques brèves explications ; ils devront s'assurer, par d'habiles questions, si vous avez saisi la signification des mots et la portée générale de chaque petite pièce. L'on se plaint — et avec raison — de la pauvreté de notre vocabulaire. Nous répétons, sans cesse, les mêmes expressions. Nous évoluons dans un cercle bien restreint. Combien de mots sait-on, au sortir de l'école ? Deux cents ? trois cents ? quatre cents ?... Notre langue, pourtant, le plus précieux héritage que la France nous ait légué, après notre Religion, est riche à millions. C'est une mine que nous avons peu exploitée... Le Recueil de Mademoiselle Saint-Jean nous aidera à apprécier et à faire valoir davantage les innombrables beautés de notre idiome national.

* * *

Lorsque vous aurez bien approfondi l'esprit et la lettre d'un texte, c'est le temps de faire travailler votre mémoire, cette merveilleuse faculté qui chez vous surtout, heureux enfants, peut opérer des prodiges. Il faut pouvoir réciter sans broncher et d'une manière imperturbable. Et alors — donnez un soin jaloux à la diction. Un

grand ami de l'Education, le R. P. Louis Lalande, vient d'écrire une bluette intitulée finement "Bouches molles." Ne tombez pas dans le travers fustigé par le spirituel Jésuite. Articulez énergiquement chaque syllabe. Prononcez distinctement chaque mot. Ne craignez pas d'accentuer. Sachez mettre en relief l'expression de valeur.

* * *

Comment faire pour arriver à observer toutes ces règles ? Il est un moyen élémentaire, à la portée de tous, préconisé par les autorités les plus compétentes. Lisez Ernest Legouvé, dans ses deux chefs d'oeuvre: "L'Art de la Lecture" et "La lecture en action"; il revient, sans cesse, à ce principe fondamental: Rendez-vous bien compte de la ponctuation. Tout est là. Comprenez bien les sept signes de la ponctuation. Respectez toujours ces sept sacrements de la récitation intelligente et raisonnée. Chacun de ces signes exige un repos plus ou moins long, ou indique un sentiment plus ou moins passionné. Ces signes ont été inventés pour donner plus de certitude à la variété des tons. La loi de la ponctuation est sacrée. Elle établit le sens du discours, elle aide au repos que la nature exige, elle facilite tous les mouvements voulus pour la manifestation de la pensée. Les signes ponctuatifs font donc partis de la pensée intime de l'auteur: attentivement étudiés et observés, ils nous aident à comprendre et à rendre le sens et la valeur de sa phrase.

* * *

Visiteur des Ecoles, depuis bientôt six ans, j'ai inspecté la plupart des Maisons d'Enseignement primaire, de Montréal et de la Banlieue. Il me plaît beaucoup, au cours de mes visites, de faire réciter quelques morceaux choisis, soigneusement appris par coeur. Parfois, je trouve des classes où cette récitation est presque parfaite: le débit est lent, la prononciation est correcte, l'articulation est aussi nette que possible: l'intonation, les inflexions, le ton, en un mot, sont naturels. Avec cela, une certaine intelligence fait qu'on souligne, sans exagération, les mots ou expressions de valeur. Ces classes il faut bien le reconnaître, constituent une exception.

En général, les enfants récitent mal. Leur débit est trop rapide: ils se figurent, victimes en cela d'un préjugé populaire — que lire vite ou réciter vite, c'est la perfection de l'art. La prononciation est médiocre. L'articulation est "bouche molle." L'accentuation est paresseuse ou presque nulle. Quant à leur ton, il est aussi artificiel que possible. Il m'arrive quelquefois de leur dire une phrase ordinaire sur le ton qu'ils ont adopté: cela les fait rire, mais ils ne se rendent pas compte que leur manière de réciter est aussi risible.

* * *

Bref, il y a, en cette matière, de sérieux progrès à réaliser. Les maîtres me disent parfois: c'est impossible! Non, cela n'est pas impossible; et la preuve c'est que, dans certains milieux des moins privilégiés, des maîtres, et surtout des maîtresses sont parvenus à obtenir, des enfants, une excellente diction.

Cela est difficile : soit ! car il y a à lutter non seulement contre les mauvaises habitudes contractées dans la famille et à l'école même, mais encore l'on doit batailler contre la sottise de ceux qui se moquent des efforts de leurs camarades vers le mieux, et aussi contre le respect humain des faibles qui se laissent décourager par ces rires et ces plaisanteries. Cela ne se fait pas en un jour, ni en une semaine. Il y faut de l'application, de la persévérance, de la ténacité même. Mais, qu'on en convienne ou non, cela est possible partout.

* * *

Qu'on veuille bien considérer d'ailleurs que ce modeste exercice de récitation prouve beaucoup plus de choses qu'il en a l'air. La simple récitation nous donne, quelquefois, des indications très précieuses sur la valeur personnelle du maître, sur l'autorité qu'il a dans sa classe, sur l'influence morale qu'il exerce ou qu'il peut exercer. Cela n'a l'air de rien, et toutefois, un texte bien choisi, intégralement compris et parfaitement récité par les élèves d'une classe ; cela représente, en ce qui concerne le maître, l'aboutissant d'une foule d'efforts coordonnés, persévérants dont tout le monde n'est pas capable.

* * *

Je souhaite au Recueil de Mademoiselle Idola Saint-Jean, le succès qu'il mérite. C'est un beau livre et une bonne action. Que l'on songe à la richesse de ces trésors, mis à la portée de nos tout petits ! Que l'on suppose les "résolutions" de bon langage et de pure diction que ce volume est destiné à susciter, et à développer !

Comprendre et apprendre vingt lignes, par mois : c'est un jeu pour nos bambins ; mais cela fait deux cents lignes à la fin de l'année scolaire, soit seize cents lignes pour la durée de la scolarité (huit années.)

Si ces lignes sont empruntées aux meilleurs auteurs, aux vrais poètes — comme il appert pour le Manuel que nous présentons au public — quelle provision d'idées, d'expressions, de tournures, d'habitudes littéraires, nos enfants ne trouveront-ils pas là, et de quelle ressource cela ne leur sera-t-il pas dans la vie !

Abbé JOSEPH N. DUPUIS,

Visiteur des Ecoles.

Montréal, 1er Décembre 1914

TOUS DROITS RÉSERVÉS

INTRODUCTION



A mes chers petits élèves et amis,

Je suis heureuse de vous offrir ce recueil de récitations qui, je l'espère, saura vous intéresser et vous plaire. Vous étudierez en vous récréant toutes les jolies idées des auteurs qui se sont consacrés à la haute et sublime mission d'écrire pour l'enfance.

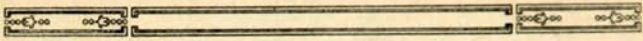
Vous y trouverez des exemples de droiture, de charité et d'héroïsme qui affineront votre goût, élèveront votre âme et feront grandir votre personnalité.

Soyez assurés, mes chers petits amis, que plus vous étudierez notre chère langue, mieux vous l'aimerez et mieux vous saurez la défendre et la garder toujours.

Votre professeur sera fière à la pensée qu'elle a contribué de quelque façon à accroître dans vos jeunes coeurs ce patriotisme sacré : le culte de notre langue et de nos traditions.

IDOLA SAINT-JEAN,

Professeur de Diction Française
à Montréal.



LE COEUR D'UNE MÈRE.

“ Ta pauvre mère est bien malade,
Ne fais pas de bruit, mon enfant !
Pas de cris et pas de gambade !
C'est le docteur qui le défend.”

L'enfant se tait. Dans la demeure,
La mort entre pendant la nuit.
Et quand il se réveille, on pleure :
“ Puis-je à présent faire du bruit ? ”

De lui se détourne son père,
Puis on l'habille tout de noir,
“ Ah ! me voilà bien beau, j'espère !
Je veux voir maman,
— Viens la voir.

Et sanglotant le père emporte
L'enfant étonné dans ses bras
Jusqu'en la chambre de la morte.
“ Maman ! elle ne bouge pas.

Porte-moi donc sur son lit, père !
Et lui, dans ses pleurs étouffant,
Sur le coeur glacé de la mère
Souleva le petit enfant.

“ Voilà celle dont la tendresse
T'a nourri ! regarde-là bien.
Tu n'auras plus une caresse !
Hélas ! elle n'entend plus rien ! ”

Il se trompait. Le coeur sans vie,
Dès que l'enfant chéri fut là,
Se remit à battre, et ravie
Cette mère se réveilla ! ! . . .

L'ÉCOLIER

Un tout petit enfant s'en allait à l'école,
On avait dit : " Allez ! ... " Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit des yeux une abeille qui vole.

" Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire ;
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire ;
Voulez-vous rire abeille, et m'apprendre à voler ? "

— " Non, dit-elle ; j'arrive et je suis très pressée.
J'avais froid ; l'aiglon m'a longtemps oppressée :
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
Avant une heure encor nous en aurons d'écluses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. "

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue ;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

" Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle ;
Je t'ai vue à l'automne ; oh ! bonjour hirondelle !
Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi ?
Jonons. " — " Je le voudrais, répond la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps,
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis :
L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes soeurs, là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
Il en faut profiter. Je me sauve... A demain ! "

L'enfant reste muet, et la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun dont sa main est lassée,
Kompt ses fragiles noeuds et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du seuil de sa demeure ;
 Stentor, gardien fidèle et prudent à la fois,
 De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
 Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
 " Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
 Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre ;
 Voyez ! ma main est rouge, il en est cause. Au jeu
 Rien ne fatigue, on rit ; et moi, je voudrais vivre
 Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
 Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours,
 J'en suis très mécontent. Je n'aime aucune affaire,
 Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire."
 — " Ecolier, voyez-vous ce laboureur aux champs ?
 Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
 Il est très vigilant ; je le suis plus, peut-être.
 Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
 J'éveille aussi ce boeuf qui, d'un pied lent, mais ferme,
 Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
 Pour vous-même on travaille ; et, grâce à nos brebis,
 Votre mère, en chantant, vous file des habits.
 Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
 Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange !
 Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux ;
 L'ignorance toujours mène à la servitude,
 L'homme est fin, l'homme est sage ; il nous défend l'étude ;
 Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux ;
 Les chiens vous serviront." L'enfant l'écoute dire ;
 Et même il le baisa ; Son livre était moins lourd.
 En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.
 L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
 A l'école, un peu tard, il arrive gaiement,
 Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Mme DESBORDES-VALMORE.

LES ÉPIS VIDES.

Les épis chuchotaient ondoyant dans la plaine.
 Les épis droits, levant une tête hautaine,
 Insultaient aux épis vers la terre couchés
 Ceux-ci leur répondaient : " Allez, soyez superbes,
 Mais lorsque l'on fera la déponille des gerbes,
 Alors, vides épis, vous serez arrachés,
 Jetés aux quatre vents comme une paille vaine ;
 Et l'on prendra le grain dont notre tête est pleine,
 Et qui nous fait tenir penchés. "

Ne portons pas trop haut la tête ;
 La modestie est ce qu'il faut,
 Lorsque le crâne est vide et bête,
 Il est léger à porter haut.

LOUIS RATISBONNE.

LES VINGT SOUS DU BON DIEU.

Dans une bien pauvre maison,
Et pendant la froide saison,
Une femme pleure et soupire,
Les yeux fixés sur son enfant...
Soudain, l'enfant eut un sourire :
— Mère, fit-il tout triomphant,
Pour braver la faim et la bise,
Nous aurons du pain et du feu,
Car je veux aller à l'église,
Emprunter vingt sous au bon Dieu."

L'enfant à l'église arriva,
Et vers l'autel il s'élança...
Puis, d'un ton de voix bien timide,
Le pauvre petit, à genoux,
S'écria, la paupière humide :
" O mon Dieu, prêtez-moi vingt sous !
" De trésors votre main est pleine...
" Vingt sous ! Ah ! pour vous, c'est si peu !
" Et nous vivrons une semaine
" Avec les vingt sous du bon Dieu ! "

Le bon curé qui l'écoutait,
Derrière l'autel souriait ;
Hors de sa cachette il se penche,
Et, près du naïf emprunteur,
Fait rouler une pièce blanche...
" Merci ! " reprend avec candeur
L'enfant qui croit qu'à sa prière
L'argent est tombé du ciel bleu ;
Puis il court bien vite à sa mère
Porter les vingt sous du bon Dieu !...

BESSE DE LARZE.

LA PRIÈRE ET L'AUMONE.

Jean et Robert allaient à la messe un dimanche.
Ils avaient tous les deux dix sous en pièce blanche,
Et s'en allaient tout fiers, bras dessus, bras dessous,
Causant de ce qu'on peut s'acheter pour dix sous.
Juste au seuil de l'église un pauvre les arrête :
" La charité, j'ai faim ! " Jean détournant la tête :
Lui répondit : " Si je n'avais
Qu'un sou je vous le donnerais.
Je n'ai pas de monnaie aujourd'hui, mon brave homme.
— Moi non plus, dit Robert, mais j'ai toute une somme.
Prenez-la, voici de l'argent. "
Et dans la main de l'indigent
Il met ses beaux dix sous, la pièce toute entière.
Il entra dans l'église alors avec son frère,
Et tous les deux priaient très bien dans le saint lieu;
Mais la voix de Robert monta seule vers Dieu.
Car il ne suffit pas de prier dans un livre :
Il faut, pour plaire au ciel, aimer les malheureux,
Et leur donner l'argent quand on a pas le cuivre.
Joindre les mains, c'est bien, mais les ouvrir, c'est mieux.

LOUIS RATISBONNE.

POLITESSE.

Chez la fillette et ses parents
Deux messieurs viennent en visite ;
Pour les traiter selon leurs rangs
Il faut qu'on les reçoive vite.
Mais les parents ne sont point prêts ;
On dit à la fillette tendre :
" Va d'abord... Nous irons après...
Toi, tâche de les faire attendre. "
Il s'agit de les amuser ;
Elle voudrait, certes, mais n'ose
Leur offrir son meilleur baiser,
Car vraiment c'est trop peu de chose.
Alors la fillette aux yeux doux,
Que nul obstacle ne rebute
Dit : Bonjour, Messieurs ! Voulez-vous
Que je vous fasse une culbute ?

CHS. FUSTER

LE MEURTRE DE POLICHINELLE.

Le petit Paul étant bien sage,
Un jour, son papa lui fit don,
Pour les loisirs de son jeune âge,
D'un Polichinelle en carton
Possédant un visage énorme
Agrémenté d'un nez difforme
Sur lequel se donnaient la main
Le bleu, le rose et le carmin.

Mais, avec la brosse au cirage,
Un matin, le jeune écolier
Lui barbouilla son beau visage,
Le lui cirant comme soulier.
De cette action criminelle,
Il advint que Polichinelle ?
Le bon vivant au teint rougeaud,
Devint plus noir qu'un moricaud.

Mieux valait son enluminure,
Son nez fleuri comme un bouquet !
Et, pour lui laver la figure,
Paul le plongea dans un baquet,
Mais c'était achever son crime,
Car le pantin, pauvre victime
Que le savon nettoya trop,
En sortit plus blanc que Pierrot.

« Hé ! hé, dit Paul, comme il est pâle
" Aurais-je été son assassin ? »
L'enveloppant dans un vieux châle,
Il alla voir un médecin.
Celui-ci, le sieur Mistenflutes,
Réfléchit pendant vingt minutes
Se gratta, se moucha très fort,
Et déclara... qu'il était mort.

On l'enterra près d'un vieil arbre,
Il dort à l'ombre des ormeaux,
Couché sous un morceau de marbre
Sur lequel on grava ces mots :
" Dans cette retraite éternelle,
" Ci-git monsieur Polichinelle ;
Vers d'autres cioux son âme a fui :
" Petits oiseaux, priez pour lui ! "

X X X.

LE GÉNÉRAL.

Un bambin avait pris l'armure de son père,
Il traînait une épée immense, et poursuivant
Les ennemis absents il criait : En avant !

Comme un petit foudre de guerre.

Quand le papa
Dit : " Halte-là !

Tu pourrais te blesser : laisse là cette épée !

— Mais, père... — Pas de mais ! Quoi ! tu prétends servir,
Et ton âme est si mal trempée !

Tu veux être soldat et ne sais obéir !

— Moi, dit le marmot téméraire

Je voudrais m'engager, mais dans les général !

— Ayant mal obéi, tu commanderais mal,

Et si l'on t'entendait, mon petit militaire,

C'est le rire, crois-moi, qui serait général. "

LOUIS RATISBONNE.

L'OMELETTE SOUFFLÉE.

A la fin du dîner on servit un beau jour.
Sur une énorme assiette une omelette énorme.
Victor rongit de joie : " Oh ! dit-il, quel tambour.
C'est pour empêcher qu'on ne dorme. "
Et des yeux par avance il en mangeait la forme.
Puis, ô bonheur pour le gourmand !
Il en eut un morceau plus grand
Que sa ration ordinaire ;
Mais à peine il prend sa cuillère,
Avant d'y goûter seulement,
Il voit miraculeusement
La prodigieuse omelette
Diminuer sur son assiette ;
Elle tombe, elle s'aplatit,
Le gros morceau devient petit.
Alors il se met en colère,
Jette avec dépit sa cuillère,
Et le voilà croisant les bras,
Qui boude à l'omelette et qui ne mange pas.
" Qu'as-tu donc, mon ami, lui dit sa bonne aieule ;
N'es-tu pas satisfait de ce qu'on t'a donné ? "
Victor répondit consterné :
" Elle se mange toute seule ! "

— Mon enfant, l'apparence est trompeuse souvent ;
Tu ne connaissais pas l'omelette soufflée.
Souvent on dit : C'est grand ! quand la chose est enflée :
La chose se dégonfle et ce n'est que du vent . "

LOUIS RATISBONNE.

LE SOU DE L'ORPHELINE.

Écoutez, c'est une histoire
Qui remonte au temps jadis.
Un jour, dépouillant sa gloire,
Jésus vint du paradis.

Tout petit, pauvre, il chemine :
Or, voilà, je ne sais où ;
Qu'il rencontre une orpheline :
"—Veux-tu me donner un sou ?

L'orpheline aux tresses blondes
Regarde l'enfant des cieus,
Et de grosses larmes rondes
Tombent de ses beauxgrands

yeux.

Puis de sa poche bien close
Tirant un sou bien luisant,
Tremblante, sa main le pose
Dans la main du Tout-Puissant.

Or, Jésus lui dit : " Petite,
Dans ta poche fouille encor. "
Et l'enfant tout interdite,
En tire un beau louis d'or.

A l'humble enfant qui s'incline
Jésus disait : " Pas d'effroi,
Tu donnes en orpheline,
Moi, je sais payer en roi. "

X X X.

LE PREMIER PANTALON.

Vous n'allez plus me reconnaître...
Regardez-moi donc !.. J'ai quitté
Les robes de filles pour mettre
Une culotte !.. On m'a gâté :
Un pantalon comme je l'aime,
Qui fait que nous nous ressemblons
Avec papa !.. Car, c'est du même
Drap que sont nos deux pantalons !..

On a fait le mien sur mesure,
Exprès pour moi ! Chez un tailleur
De Paris qui, je vous assure
A pris du bon drap, du meilleur...
Ce n'est pas de l'étoffe mince
Comme celle des robes. Non !
Je me trouve beau comme un prince,
Avec mon premier pantalon.

Les robes, ça sent la layette...
C'est ridicule, c'est vilain...
Ça vous donne un air de fillette...
Ça n'est pas du tout masculin...
Lorsque j'en vois, ça me fait rire,
Et je leur tourne les talons...
Car enfin, vous avez beau dire,
Ça ne vaut pas les pantalons...

Les pantalons !.. Ce sont les hommes
Sens qui les portent, n'est-ce pas ?
Eh bien, tout enfant que nous sommes,
Nous voulons marcher sur leurs pas...
D'abord c'est une mise grave,
Qui donne même de l'aplomb...
Il me semble que je suis brave,
Moi, quand j'ai mis mon pantalon...

Regardez donc un militaire,
Avec son pantalon collant,
Ses éperons sonnant à terre !
Comme il est fier, en s'en allant...
Voyez-vous cette belle allure !...
Eh bien, mais... nous lui ressemblons...
Nous avons presque sa tournure,
Quand nous portons des pantalons...

A présent, je ne vais plus être
Obligé de donner la main
Dans la rue... On va me permettre
De suivre tout seul mon chemin,
Comme les hommes... Car, en somme,
Je crois bien que nous les valons...
Et d'ailleurs n'est-on pas un homme,
Quand on porte des pantalons...
Et puis, savez-vous?... J'ai deux poches,
Comme papa... qui font pendants...
C'est profond comme des sacoches,
Pour mettre des choses dedans...
Tout ça tient par une bretelle
En beau cuir troué tout du long...
— Décidément, c'est une belle...
Invention qu'un pantalon!...

Tout ceci, je veux bien le croire,
N'est pas d'un très grand intérêt;
Et peut-être qu'une autre histoire
Aurait eu pour vous plus d'attrait...
Vous direz: "Ce n'est pas la peine
Qu'il nous en récite si long,
Pour nous apprendre qu'il étrenne...
Quoi donc?... Son premier pantalon..."

Mais que voulez-vous? A mon âge,
Bien que sachant lire et compter,
Tout comme un petit personnage,
Je ne veux pas vous raconter
Que je fais de la politique,
Ou bien que j'expose au Salon...
— Moi, je trouve ça magnifique
De mettre un premier pantalon...

PAUL BONHOMME.

LE PINSON ET LA PIE.

Apprends-moi donc une chanson,
Demandait la bavarde pie
A l'agréable et gai pinson
Qui chantait au printemps sur l'épine fleurie.
— Allez, vous vous moquez, ma mie!
A gens de votre espèce, ah! je gagerais bien
Que jamais on n'apprendra rien.
— Eh quoi! la raison je te prie?
— Mais c'est que, pour s'instruire et savoir bien chanter
Il faudrait savoir écouter,
Et jamais babillard n'écoula de sa vie.

Mme. De LA VÉRANDIÈRE.

CE BON LA FONTAINE.

(Elle arrive un livre à la main, en répétant.)

La raison du plus fort est toujours la meilleure,
Nous l'allons prouver tout à l'heure,

(Avec un soupir) Dire que madame m'a donné cette fable à apprendre ! Justement je la déteste, pas madame, la fable...

"La raison du plus fort est toujours la meilleure."

Ce n'est pas vrai, d'abord. (Une pause.) Pourquoi dit-on : le bon La Fontaine ? C'est méchant de faire manger les jolis petits moutons par les loups... Moi, j'aurais fait le contraire... C'est l'agneau qui aurait mangé... Non, au fait, ça ne se peut pas... mais, du moins, j'aurais fait arriver un berger avec un bâton ou un chasseur avec un fusil qui aurait tué le loup.

La fable aurait été bien mieux... vilaine fable, va. Il faut que je l'apprenne pourtant... "Un agneau se désaltérait (Gravement) C'est une faute, ça... désalteroit ! Il ne savait même pas son français, (Avec ironie) ce bon La Fontaine.

Je ne l'aime pas du tout... d'abord il est immoral... (S'animant) Oui ! Est-ce moral, pent-être, de montrer une méchante fourmie avare qui ne donne rien aux pauvres ?... (se reprenant) non ! aux cigales ? Moi, tous les dimanches, je leur donne des sous... pas aux cigales, aux pauvres !...

Et le Loup et l'Agneau?... parlons-en ! Même le Renard et le Corbeau !... Maman dit toujours qu'il ne faut pas se faire prier pour chanter... Ainsi !... je trouve le Renard bien plus coupable que le Corbeau : c'est un menteur, un voleur... et c'est lui qui attrape le fromage !... Le pauvre Corbeau n'a rien !... Est-ce juste ?...

(Confidemment.) Et puis... je lui garde rancune à ce bon La Fontaine.

Depuis que je sais lire, lui, toujours lui... et encore lui ! (Enumérant) Pour le jour de l'an, pour la fête de papa, pour la fête de maman, pour celle de madame... Oh ! être mort depuis si longtemps... et ennuyer le monde comme ça !...

"Papa dit : "C'est un génie incomparable !" Seulement... quand je lui récite une fable, ça n'a pas l'air de l'amuser... (Piquée.) C'est peut-être que je la dis mal ?... C'est bien possible : je ne comprends pas... et ça me révolte même souvent de dire ce qu'il me fait dire !

Ainsi : "La raison du plus fort est toujours la meilleure... vous croyez que je peux dire cela avec conviction ?..."

Les grandes personnes aiment beaucoup La Fontaine... Senlement... elles ne l'apprennent pas. C'est peut-être pour cela qu'elles l'aiment. Notez, que ça les ennueie quand les enfants leur récitent des fables.

(Imitant.) Oh ! c'est si beau, La Fontaine ! C'est si vrai ! Vous comprendrez cela plus tard, quand vous serez grands... pour le moment, vous ne pouvez pas : C'est pour cela qu'on vous le fait apprendre. Vous l'aimerez tant, tant, plus tard !... que vous n'y toucherez jamais !

(Regardant une gravure à la première page de son livre) Ah ! mon pauvre La Fontaine ! tu as l'air de te moquer de moi, sous ta grande perruque. Tu sembles dire : "Voilà une petite fille qui est en train de dire bien des bêtises !" Je sais bien que je dis des bêtises ! C'est parce que je suis de mauvaise humeur.

Je sais qu'il y a des choses que je ne comprends pas encore... je devine que tes fables ont un sens caché... peut-être qu'au fond tu as voulu dire que c'était triste et vilain de voir les loups manger les jolis petits moutons. Je te demande pardon, mon pauvre La Fontaine... Mais vrai, si tu étais à ma place, tu verrais !

En attendant, il faut que j'apprenne ma fable... (Avec un gros soupir.) Madame le veut... et c'est la raison du plus fort ! (Gentiment.) la meilleure.

(Elle sort, en répétant.)

Un agneau se désaltéroit dans le courant d'une onde pure...

L'AMOUR SUPRÊME.

"Vous m'aimez, vous m'aimez ! Mais pourquoi m'aimez-vous ?

— Je t'aime, parce que personne
Ne me gâte autant, ne me donne
Tant de baisers et de joujoux.

— Fort bien ! C'est un amour, ma petite Constance,
Comme on en voit beaucoup, en vérité,
Fait d'intérêt et de reconnaissance ;

Tu n'es pas une ingrate, et j'en suis enchanté.
Mais toi, figure fraîche et ronde,
Suzette, pourquoi m'aimes-tu ?

— Personne n'est si bon que toi dans tout le monde.

— Bravo ! vive l'amour fondé sur la vertu !

Et toi, Mignon ? — Oh ! moi, je t'aime, moi, je t'aime,
Parce que... c'est plus fort que moi ;

Mais je ne sais pas pourquoi.

— Viens m'embrasser, Mignon ! voilà l'amour suprême ! "

LOUIS RATISBONNE.

PLUS DE POCHE.

Je suis plongée dans des réflexions philosophiques sur l'inconstance de la faveur humaine. On ne fait plus de poches aux robes ! La couturière vient de le dire à maman. Et pourtant, s'est-on occupé de la poche ces derniers temps ? On faisait des encriers de poche, des lanternes de poche, des couteaux de poche, des livres de poche, des flacons de poche, etc., etc., etc. Une vraie valise, quoi ! Et maintenant on ne veut plus d'elles.

Moi, cela ne me gênera pas extrêmement ; je n'y mets pas tant de choses ! un mouchoir, un dé, un étui, des ciseaux, mon chapelet, un petit carnet, quelques sous, une bonbonnière, un crayon et c'est tout. Jamais mes yeux ni ma langue ! Toutes les personnes qui me connaissent vous le diront comme elles me le disent.

D'abord mes yeux, pourquoi les mettrais-je dans ma poche ? Quoiqu'ils soient le miroir de l'âme, comme ceux de tout le monde, ils ne sont pas un miroir de poche. Je comprends que les gens mélancoliques puissent avoir les yeux dans leurs poches pour verser plus facilement leurs larmes dans leurs mouchoirs, mais ce n'est pas mon cas.

Quant à ma langue, je me garderai bien surtout de la mettre dans ma poche. Mademoiselle nous a dit un jour en classe que tout organe qui ne travaille pas dépérit. Depuis, j'ai une telle frayeur que cela arrive à ma langue que je ne la laisse guère se reposer. Pensez donc, si je devenais muette ! J'aime joliment mieux la faire travailler ferme !

D'ailleurs, si j'avais l'habitude de tenir ma langue dans ma poche où la mettrais-je à présent qu'on n'en fera plus ? Il faudrait donc que je la donne au chat ?

J. D.

LES AMITIÉS DU CHAT.

“ Maman, regarde un peu le chat qui te caresse !
Le bon petit Minet ! Vois donc quelle tendresse
Et tu ne lui dis rien !

— Veux-tu savoir pourquoi ?

C'est que Minet se frotte où cela le démange,
Et que ce n'est pas moi qu'il caresse, cher ange.
C'est lui plutôt qu'il vient caresser contre moi.”

On n'aime pas lorsque l'on aime

En égoïste pour soi-même.

Nos caresses alors et tous nos entrechats
Sont des gentillesse de chats.

LOUIS RATISBONNE.

J'AI CHOISI MA CARRIÈRE.

Il faut que je vous dise que j'aime beaucoup à m'instruire.

C'est même pour cela que j'écoute ce que disent les grandes personnes, surtout quand certains airs mystérieux que je connais bien, m'avertissent qu'elles ne veulent pas que je les comprenne !

Voilà comment j'ai souvent entendu les mamams parler de la carrière qu'elles désirent voir embrasser par leurs petits garçons.

Ce que ça m'a intrigué tout d'abord cette carrière et ces embrassements !

Une carrière ?.. Ce mot ne montrait à mes yeux qu'un énorme bloc de pierre, de marbre au bas de la montagne.

Quel avantage pouvait-il y avoir pour les petits garçons à embrasser cela ?

Mais, peu à peu, je me suis expliqué qu'embrasser une carrière, c'est choisir un état, une position pour quand on sera grand.

Alors, quand une maman dit : Je veux que mon fils embrasse la carrière militaire, cela signifie qu'elle veut que son fils soit soldat ou général.

Quelquefois, d'autres mamans disent tout simplement : Mon fils sera magistrat, ou pharmacien, ou ingénieur, etc., etc.

Ma maman à moi répète toujours : Paul sera médecin comme son père.

Grand merci ! Ma chère maman... Mais cette carrière là ne fait pas du tout mon affaire, du tout !

Moi qui aime tant tout ce qui est bon, les crèmes, les sucreries, les gâteaux, je ne veux pas être toujours obligés d'ordonner aux autres les affreux remèdes qu'on me force à avaler pour la moindre fièvre ou le plus petit bobo.

Qu'on ne s'occupe pas de moi... mon affaire est faite, j'ai choisi ma carrière tout seul !

Celle-là me plaît, elle est bonne, elle est agréable, elle est remplie de douceurs.

Voilà qui vous intrigue... ? Vous voulez savoir ce que je ferai quand je serai grand comme mon papa ?

Eh bien ! je vais vous le dire.

Je serai pâtissier, là !

N'est-ce pas que j'ai choisi une bonne carrière ?

BRIMBORION.

C'est-il ennuyeux, quand on a un beau nom, Philippe, d'avoir un surnom !.. et un surnom pas beau du tout. Si du moins on m'appelait Phillippe le Bel ou, Philippe le Hardi, ça serait chic... je me redresserais... (Il se hausse sur la pointe des pieds) Mais on m'appelle Brimboration !...

Quand mon grand cousin René tord sa moustache et me regarde de son haut en me disant : " Comme tu grandis, Brimboration !" je vois bien que c'est pour se moquer de moi, et je serre mes deux poings dans mes deux poches. (Geste)

Lorsqu'on partage, à table, un grand et gros gâteau, tous mes aînés sont servis avant moi, et l'on me taille enfin une part de canari en disant : " C'est la part de Brimboration." J'en mangerais bien davantage, mais on prétend que j'ai les yeux plus gros que l'estomac.

Si je crie de toutes mes forces pour avoir raison dans une dispute les grands me crient encore plus fort : " Tais-toi, Brimboration ! "

L'autre jour, une vieille dame est venue faire une visite chez nous. Elle avait un gros manchon du vieux temps. Ça m'ennuyait de rester tranquille pendant qu'elle causait, vite, je me cache derrière un fauteuil pour m'amuser. La vieille dame pose son manchon sur le canapé, puis tout à coup voilà qu'elle dit : " Où est donc Brimboration ?... je ne le vois plus." " Regardez bien, madame, lui répond en riant un monsieur que je n'aime pas, il s'est peut-être glissé dans votre manchon." — " Impossible, réplique la dame, mon petit chien s'y trouve déjà... ; il n'y aurait pas assez de place pour les deux."

Pour les deux !.. pour les deux !.. c'est-à-dire pour Brimboration et pour le toutou ! Quel affront ! j'ai donné un grand coup de pied au fauteuil, tant j'étais en colère, il est tombé, maman a poussé un cri parce qu'elle a cru que j'étais presque tué, et la vieille dame au manchon s'est trouvée mal.

Alors le monsieur que je n'aime pas a haussé les épaules en disant : " Voilà un petit Brimboration qui voudrait se rendre fameux comme un tremblement de terre ! "

Je lui ai tiré la langue pendant qu'il me tournait le dos, mais papa m'a bien vu, et le soir j'ai été puni.

(Après une courte pause) Tout ça, c'est les petits malheurs de Brimboration, mais il n'est pourtant pas toujours malheureux... il a aussi ses petits bonheurs. Par exemple, je ne manque presque jamais une course en voiture ou en auto... je tiens si peu de place qu'il y en a toujours assez pour moi, Et puis j'ai la plus grosse part de caresses et de papillotes. (Il tire une poignée de papillotes de l'une de ses poches) C'est mon grand frère qui me les a achetées; il m'a dit qu'il se privait pour ça d'acheter une cigarette... Oh! il y a des grands qui sont bien gentils! (On entend une voix derrière la scène) Brimboration! je pars en bicyclette... veux-tu venir avec moi?

— Oui, grand frère, j'y cours!

(Il salue l'assistance en disant) Adieu, messieurs et mesdames, je vous promets que si Brimboration devient grand, il sera bon pour tous les petits.

MIRIAM.

LA DENT DE SAGESSE.

Ces petites perles blanches qu'on appelle les dents, elles ont toutes des noms. Ainsi, il y a les dents de devant qui font si bien craquer les pralines quand elles en ont; puis les canines, qui sont pointues; puis les molaires qui broient le manger comme de petites meules. Les gâteaux qu'on donne aux enfants le savent très bien.

Mais, l'autre jour, je me disais comme ça: "On parle aussi quelquefois de la dent de sagesse; est-ce qu'il n'y a que les enfants sages qui l'ont? Alors pour deviner quand une petite fille mérite le prix de sagesse, il n'y aurait donc qu'à la faire rire, pour qu'elle montre, toutes ses dents? Si on lui voit la dent de sagesse, elle aura droit au prix, sinon, zut! point de prix de sagesse pour la pauvre petite!" Oh! je n'osais plus rire!

Pourtant je suis sage, je n'ai que le défaut d'être un peu babillarde; mais ça ne doit pas l'empêcher de pousser! J'ai demandé, à bonne maman: Dites-donc, bonne maman, où donc qu'elle pousse la dent de sagesse? Je voudrais bien connaître sa place." Elle m'a répondu comme ça: "Ma petite, la dent de sagesse, elle pousse juste au bout de la langue et elle sert à la retenir!"

J'ai pensé en moi-même: "Oh! alors, il n'y en a pas beaucoup qui l'ont parmi les petites filles, même parmi les grandes, ça c'est sûr!"

Bonne maman a sans doute voulu plaisanter, car, quand elle a dit ça, elle souriait d'un joli petit air malin, sans vouloir parler davantage.

Mais que j'aie la dent de sagesse ou que je ne l'aie pas, je ne veux plus m'en inquiéter. Je vais commencer par retenir un peu ma langue et par devenir bien sage, bien sage. Pourvu que j'aie la sagesse, qu'importe la dent!

X X X.

BÉBÉ.

Dorloté partout à la ronde,
l'été par-ci, choyé par-là,
Je suis très heureux d'être au monde ;
Je ne le cache pas, cela...
Mais une chose me taquine,
Et, par moment, j'en suis... crispé :
C'est qu'à la maison l'on s'obstine
A m'appeler toujours BÉBÉ!...

C'est presque de l'impertinence ;
Car enfin, j'ai huit ans sonnés...
Quand on a cet âge, on commence
A se sentir le bout du nez...
Non pas qu'on soit un personnage
Important, pensif, absorbé...
Mais, c'est très vexant, à mon âge,
De s'entendre appeler BÉBÉ!...

Bébé!... c'est ainsi qu'on appelle
Le marmot qu'on voit s'amuser
Sur le sable, avec une pelle...
Qui jase, sans savoir causer...
Le bambin sujet au caprice,
Pleurant parce qu'il est tombé...
(Avec dédain)

C'est bon quand on est en nourrice
De s'entendre appeler : BÉBÉ!...

Mais, quand on est près d'être un homme,
Qu'on a commencé le latin...
Cela révolte qu'on vous nomme
BÉBÉ! c'est trop enfantin...
C'est blessant... Ridicule même ;
Et bien sûr que monsieur l'abbé,
En m'ondoyant, à mon baptême,
Ne m'a pas appelé : BÉBÉ!

BÉBÉ!... c'est de la moquerie !
Moi, je suis allé, s'il vous plaît,
A la dernière féerie
Du théâtre du Châtelet...
J'ai même passé la frontière ;
J'ai voyagé dans un " coupé! "
—Lorsque l'on paye PLACE ENTIÈRE,
C'est que l'on n'est plus un BÉBÉ?

A huit ans d'abord, on est brave ;
Je m'endors tout seul... et, sans pleurs...
J'irais sans lumière à la cave...
Je n'aurais pas peur des voleurs...
(Prenant un air martial)
Et quand je serai militaire,
Avec un sabre recourbé,
Tranchant et traînant jusqu'à terre...
Me dira-t-on toujours BÉBÉ?...

(Avec fierté)

Car je veux aller à la guerre
Et me battre au bruit du canon,
Pour la France, comme naguère,
Des héros... dont je sais le nom...

(Tristement)

Dame! alors, on couche à la dure...
On n'a plus de sommier bombé...
Et personne qui vous murmure,
Quand on s'endort : bonsoir BÉBÉ!...

(Avec mélancolie)

C'est triste, ça... C'est regrettable...
Il fait si bon près de maman,
Le soir, quand au sortir de la table,
Elle m'enlace doucement !
Ou quand grand-père vient encore
Près de mon lit, le dos courbé,
Me faire un gros baiser sonore
En me disant : dors bien, BÉBÉ !

Ces douceurs, il faut que l'on tâche
De s'en passer, sitôt qu'on prend
De l'âge, avec de la moustache...

(Réfléchissant)

— Oh ! ce n'est pas gai, d'être grand,
Puisque l'on dit que ces tendresses,
Ces gros baisers... tout est flambé...
Et moi j'aime tant les caresses
Que maman fait à son BÉBÉ !

Allez! bien des grandes personnes
Que nous voyons autour de nous
Regrettent le temps où leurs bonnes
Les dorlotaient sur les genoux...
— Oui, décidément, je préfère,
Pour être encor l'enfant gâté
De ma bonne petite mère,
Qu'on m'appelle longtemps BÉBÉ!...

PAUL BONHOMME.

LE BAPTÊME DU PETIT CHAT.

Quoi de plus triste. . . oui, je vous le demande,
Qu'un jour de pluie, en été, quand, surtout,
Entre cousins, sur la plage normande,
On s'est promis de s'amuser beaucoup !
Vous me direz : " La pluie est salutaire
A tous les fruits qui sont nos aliments ! "
Qu'est-ce pour nous que les biens de la terre ?
Songez, monsieur ! Nous n'avons pas huit ans ! . . .
Et nous voilà, moi Victor, ma cousine,
Mon cousin Jacques, et deux autres amis,
Grâce à ce temps maudit qui nous chagrine,
Privés des jeux qu'on nous avait promis !
Plus de partie en voiture . . . plus d'âne ! . . .
Que faire pour trouver le temps moins long,
Puisqu'aujourd'hui le bon Dieu nous condamne
A rester là, tout le jour en prison ? . . .
Tiens ! quelle idée ! . . Oh ! nous allons bien rire ! . .
Ce beau projet enfanté tout d'un coup,
Et ce qu'on fit, je m'en vais vous le dire,
Si vous voulez m'écouter jusqu'au bout.

Sans se douter autrement de la chose,
Un petit chat de trois mois, à peu près,
Dormait, couché sur son petit nez rose,
Dans des coussins, pour lui brodés exprès.
Monsieur Victor fit signe de se taire ;
Autour de lui chacun se rapprocha :
" Qu'en pensez-vous, hein, si, pour nous distraire,
Nous baptisons le petit chat ?

Un tel projet fut déclaré sublime,
On applaudit, et, sans perdre un instant,
On s'empara de la tendre victime
Qui ronronnait d'un petit air content.
Sa piété paraissant fort douteuse,
Jeanne voulut d'abord qu'on l'attachât ;
Dans un mouchoir que prêta la peureuse
On ficela le petit chat.

Puis, aussitôt, on commença l'office,
On se battit à qui serait parrain ;
Ce fut Victor : Jeanne fut la nourrice.
Les deux amis . . . chantèrent au lutrin.
Rien n'y manqua, ni l'eau, ni le sel même,
Ni le sermon que Jacques leur prêcha.
Mais, peu touché d'un aussi beau baptême,
Il miaulait, le petit chat ! . . .

Comme on le pense, on termina la fête
Par un festin, digne de Balthazar.
Deux gros gâteaux ! . . . Somptueuse dinette !
Bien entendu, le chat en eut sa part.
Autre malheur, car, sans la gouvernante,
Qui vint à point et qui le détacha
On le bourrait de façon si touchante,
Qu'il étouffait, le petit chat ! . . .

GEORGES BOYER.

L'ENFANT DÉNICHEUR.

Les enfants ont toujours la manie, au jeune âge,
De dénicher et merles et pinsons,
Et toutes sortes d'oisillons
Sur trente qu'ils mettent en cage,
A peine un seul survit, et certes c'est dommage,
Moins d'oiseaux et moins de chansons,
Moins de plaisir dans le bocage :
Mais aux enfants qu'importe le ramage ?
C'est l'oiseau qu'ils veulent tenir ;
C'est leur manière de jouir,
Et plus d'un homme fait n'en sait pas davantage.
Un marmot s'en vint donc apporter, tout joyeux,
Un nid de fauvette à sa mère ;
Jamais il ne fut plus heureux,
Bonheur si grand ne dure guère ;
Le même soir, un jeune chat
Fit son souper de la nichée.
L'enfant pleura, cria, fit tel sabbat,
Qu'on aurait dit une Hélène enlevée.
Et la mère de dire alors :
" Pourquoi ces pleurs, cette colère ?
" De quel côté sont donc les torts ?
" Le chat n'a fait, mon fils, que ce qu'il t'a vu faire ;
" Tu fus bien plus cruel à l'égard des parents
" De tous ces oiseaux innocents.
" Juge de leur douleur amère
" Par la peine que tu ressens.
" Les maux que nous causons doivent être les nôtres,
" Mon fils, quand tu voudras jouir,
" Fais en sorte que ton plaisir
" Ne soit pas le tourment des autres."

VITALIS.

SI JE N'AVAIS POINT DE LANGUE.

Papa me dit quelquefois que je serais bien sage, seulement j'ai la langue de trop ; je suppose qu'il dit ça pour rire ! Autrement, pensez donc quel malheur ça serait si je n'avais point de langue !

D'abord, qui est-ce qui chanterait pour endormir ma poupée, et comment lui parlerais-je ? Elle est déjà muette, ma poupée, si sa maman l'était aussi, voyez-vous ce ménage que nous ferions ? Ça serait triste comme tout !

Et puis si je n'avais point de langue, comment pourrais-je réciter ma leçon ? Et à l'école quand la maîtresse demande : " Qui a fait ça " ? comment répondrais-je avec les autres : " Madame, ce n'est pas moi, demandez à ma voisine ? "

Et puis encore quand une camarade me dirait : " Tu es une petite babillarde ". Pas tant que toi, grande bavarde " C'est que ça sert déjà tout le temps la langue d'une petite fille !

Supposez encore que je sois accusée d'une gourmandise quand c'est le chat qui est coupable, je serais joliment bien logé si je n'avais pas de langue !

Et s'il m'arrive d'avoir réellement commis une sottise qui a peiné maman ça me serait bien dur de ne pas pouvoir lui dire : " Maman chérie, pardonne-moi, je serai plus sage, tu verras. " On est bien contente aussi d'avoir une langue pour réciter sa prière et ça doit être surtout pour cela que le bon Dieu nous l'a donnée.

Enfin, qu'est-ce que ça dirait une petite fille sans langue. Rien du tout. Mais heureusement que j'en ai une et même que je ne veux pas lui laisser perdre son temps ! On dit que le diable tente les paresseuses, mais il sera bien malin s'il peut tenter ma langue.

XXX.

LES COMPLIMENTS.

" Une dame, maman, quand j'ai passé près d'elle,
A dit que j'étais belle.

— L'es-tu ?

— Non, mère !

Eh bien, c'était un compliment.

— Qu'est-ce qu'un compliment ?

— Un éloge qui ment,

Un brin de vrai parfois, mais un brin qui allonge ;

Un fruit confit dans du pavot

Pour exalter d'abord, puis endormir le sot.

— Pourquoi ne dit-on pas alors complimensonge

— Ma foi ! je ne sais pas. car c'est vraiment le mot."

LOUIS RATISBONNE.

LE FILS INGRAT

La pauvre source soupirait
En voyant s'éloigner le fleuve :
" De mon fils je vais être veuve !"
Et goutte à goutte elle pleurait.

" Ne soyez donc pas inquiète !
Je vous promets de revenir,
Quand j'aurai fini de courir. "
Il part, sans détourner la tête !

Voilà mon fleuve ambitieux
Qui fait son chemin dans le monde
Grossissant en route son onde
De tous les ruisseaux vaniteux.

Gonflé par la pluie et la neige,
Par la rivière et le torrent,
Il s'écriait tout en courant :
" Me voilà roi ! j'ai mon cortège ! "

Et plus avant il s'en allait
Sans jamais ralentir sa course ;
Et l'ingrat oubliait la source
Qui loin de lui se désolait !

" L'humble mère qui m'a fait naître
Sous le petit rocher, là-bas,
Se disait-il un jour tout bas,
Ne pourrait plus me reconnaître !.. "

Et d'un impétueux élan
Le fils ingrat poursuit sa voie ;
Il grandit, grandit . . . et se noie
Dans les gouffres de l'océan.

LOUIS RATISBONNE.

C'EST A MOI.

Deux soeurs se disputaient une belle poupée :

" C'est la mienne !

— Du tout, te dis-je, elle est à moi !

Tu sais bien que la tienne a la tête coupée,"

Et chacune tirait à soi.

Qu'arriva-t-il ? Hélas ! au bout d'une minute,

Cette belle poupée, objet de leur dispute,

Était arrachée en morceaux :

Le son coulait à flot de son corps en lambeaux ;

Et comme chacune s'entête,

Aux mains de toutes deux un morceau demeurant,

L'une eut les pieds, l'autre la tête,

Et voilà mes enfants pleurant.

A qui la poupée était-elle ?

Je ne sais pas, mais je sais bien

Ce que sur le mien et le tien

Avait rapporté la querelle.

Au lieu de c'est à moi, dite donc c'est à nous ;

Enfants, c'est plus utile, et surtout c'est plus doux.

LOUIS RATISBONNE.

LE PIÈGE.

Riquet parle aussi bien qu'une grande personne
A présent ; il ne craint voyelle ni consonne ;
Les R et les CH sont seuls récalcitrants...
Pour prononcer les R — exécrables tyrans ! —
Il fait de grands efforts ... puis, à la fin, les saute,
Et, tel qu'un muscadin dans sa cravate haute
Zézayant galamment dans le Palais-Royal,
Il dit :

“ Bonjour... Tambou... Jadin... Chève... Jounal...
Mais les CH, voilà l'écueil farouche !
Toujours trop empressés, ils sortent de sa bouche
Avec un bruit navrant de sifflet répété...
Et l'enfant, plein d'orgueil, en est fort dépité.

L'autre jour, un ami, vint, par taquinerie,
Lui dire :

“ Allons, petit ! Montre un peu, je te prie,
Comment tu dis : cheval ?.. ”

Riquet le regarda
Et, devinant le piège, il répondit :

“ Dada ! ”

JACQUES NORMAND.

PETITE PRÉSOMPTUEUSE.

Mère, comme je suis savante !
Vois, je sais lire couramment !
Ma main qui n'est plus hésitante
Ecrit sa page en un moment.
De fables de beaux vers j'ai rempli ma mémoire,
Je sais l'arithmétique et l'orthographe un peu
Avec un petit bout d'histoire.
Quand aux dates, j'en fais l'aveu,
Je me trompe souvent lorsque je les récite.
N'est-ce pas que je suis instruite ?
La mère répondit : “ Apprends-le, mon Emma !
On ne louera jamais qui soi-même se loue.
L'orgueil est un défaut que jamais on aime ;
Il nous fait ressembler au paon qui fait la roue.
Mon sermon est fini bientôt,
Ecoute encore ce dernier mot :
Notre savoir humain n'est jamais qu'ignorance.
Seul, un petit esprit sera content du sien
Un vieux sage l'a dit : — La première science
Est de savoir qu'on ne sait rien ”.

IMPROVISATEUR.

DIEU LES A COMPTÉS.

Rose et Julien jouaient dans la salle à manger.
Leur mère venait d'y ranger
Des biscuits sur une assiette.
Julien les aperçut : Regarde donc, Rosette,
Comme ils sont beaux, dit-il, en avançant la main,
Et ce grand plat comme il est plein !
Maman, je suppose,
Ne les a pas comptés ; Nous pouvons bien
En prendre deux ou trois ; elle n'en saura rien. ”
— “ Mais peut-être que Dieu les a comptés dit Rose. ”
Et Rose avait raison ; Dieu compte toute chose :
Rien n'est trop petit pour ses yeux,
De nos plus fins cheveux,
Tout comme des soleils qui roulent dans les cieux,
Il sait exactement le nombre,
Aussi bien qu'en plein jour il voit dans la nuit sombre ;
Il connaît tous les sentiments
Cachés dans le coeur des enfants.
Vous pouvez bien tromper la mère qui vous aime,
Vous pouvez réussir à vous tromper vous-même
En étouffant la voix qui vous parle tout bas
Mais quant à tromper Dieu, vous ne le pouvez pas

XXX.

LES MESSAGERS DE BÉBÉ.

Le petit frère est mort : il a franchi le seuil
De l'auguste séjour. Dans la maison en deuil,
Naguère on espérait, tout respirait la joie,
Le pauvre enfant, hélas, est devenu la proie
De l'implacable mort. Et l'on pleure à présent
La famille éperdue appelle en vain l'absent
Dont le corps maintenant et pour toujours, repose
Sous les gazons fleuris, au pied d'un marbre rose !

Bébé n'a que cinq ans ! il demande anxieux
Si son frère bientôt s'en reviendra des cieux,
Et voyant, l'autre jour, sa mère avec tristesse
Contempler le portrait qu'elle revoit sans cesse,
Bébé lui dit : — “ Maman, sèche tes larmes, va,
Je vais écrire au ciel, mon frère reviendra ;
Ne pleure plus, manian, nous aurons des nouvelles !
— Mais, mon chéri, ta lettre, aux sphères éternelles,
Comment l'enverras-tu dans les grands cieux si beaux ?
— Maman, je l'enverrai par les petits oiseaux ! ”

XXX.

LES ROIS

Voici les rois. La joie est vive à la maison
De la cuisine on sent comme une exhalaison
De mets appétissants, de choses succulentes ;
Ustensiles brunis, lames étincelantes ;
Au fumet des pâtés, au parfum des rôtis,
En tintement joyeux mêlent leur cliquetis.
Dans la salle à manger, tout prend un air de fête ;
Sur la nappe qui luit la vaisselle s'apprête ;
Au salon, quelqu'un joue un air étourdissant ;
Le lustre du plafond rutile, incandescent,
Et met des flaques d'or sur les argenteries.
La porte entre-baillée a des chuchoteries
Au rythme clair et gai comme un allegretto.
C'est la voix des petits qui parlent du gâteau.
Du gâteau merveilleux à la croute dorée.
A la mie odorante, et qui, pour la soirée
Désignera bientôt dans ce groupe enfantin
La reine du hasard et le roi du destin.

Ils sont là, frères, soeurs, et cousins et cousines,
Petits voisins, avec les petites voisines ;
Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants...
Oh ! les moments bénis que ces fêtes d'enfants !...
Je serai roi, dit Paul

— Et moi, je serai reine,

Dit Louise.

— Attendez, c'est moi la souveraine,

S'écrie Héva, j'aurai des tas de bijoux d'or !

— Moi, fait Joseph, j'aurai tout plein le corridor
De soldats.

— Pas du tout, dit Albert qui s'approche ;

C'est moi le roi ; j'aurai des bonbons plein ma poche !

Non ! Non !

— Si ! Si !

— Les voix se taisent tout à coup ;

On venait de frapper à la porte ; et debout,
Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre,
Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.
Cette apparition ne dura qu'un instant.

Allons, cria le père, à table, on nous attend !
Il ne faut pas laisser refroidir ces bonnes choses !
Et tous ces blonds minois et ces figures roses,
Fous de joie, et d'un même objet préoccupés,
Autour du gai festin furent bientôt groupés.

On avait fait des plats l'inspection sommaire,
Lorsque tout étonnée :

Hein ! Voyons dit la mère,

Qu'a-t-on fait du gâteau des rois ?

Tout aussitôt,

Chacun de s'écrier :

— Où donc est le gâteau ?

— Mais je viens de le mettre ici, répond la bonne,

— Plus de gâteau ! reprend le père ; elle est bien bonne !

Qu'est-il donc devenu ? Quelqu'un l'aurait pris ?

Et les petits enfants protestent tout surpris.

Seule, Jeanne, en son coin, semblait toute confuse,

Vouloir se dérober ou chercher une excuse.

— Toi, Jeanne ? . . .

Et la petite avoue en bégayant :

— Je l'ai donné tantôt au petit mendiant !

Et le papa charmé que l'âme rassérène :

— Viens m'embrasser, dit-il, Jeanne ; c'est toi la reine

LOUIS FRÉCHETTE.

DIEU FAIT TOUT.

“ Comment est-ce que Dieu les a peintes, les fleurs ?

Où donc a-t-il pris des couleurs ?

— Voyant les terres toutes nues,

Dieu s'est mis à sourire, et les fleurs sont venues.

— C'est fort ! mais il a donc tout fait, ce grand bon Dieu ?

— Tout, mon enfant : la terre et l'eau, l'air et le feu,

Et toutes les choses connues.

Et toi, mère, est-ce qu'il t'a faite aussi ?

— Qui ? moi ?

Sans doute : te voilà stupéfait, immobile !

— Ah ! cela lui devait être bien difficile,

De faire une maman aussi bonne que toi !

LOUIS RATISBONNE

LES PREMIÈRES BOTTES.

“ Me voilà donc un homme fait !

Me voilà grand, grand tout à fait !

J'ai des bottes ! sont-elles belles !

Et des talons à mes semelles !

Quel bonheur ! Je puis maintenant

Faire aussi du bruit en marchant.”

Faire du bruit ! Le rêve est médiocre en somme,

On y peut réussir et n'être qu'un brigand.

Marcher droit comme un honnête homme,

Voilà ce qui fait qu'on est grand.

* LOUIS RATISBONNE.

GRAND'MÈRE RACONTE

“ Il était une fois . . . ” on jouait, on s'arrête :
Tous les joujoux lachés quittent la main distraite,
On s'assoit, bouche bée, en faisant des yeux ronds ;
Grand'mère qui tricote à petits gestes prompts ;
D'une petite voix commence son ramage,
Et l'on reste à l'ouïr ; sage comme une image,
Le conte qu'elle dit, certes, on le connaissait,
C'est le Chaperon Rouge, ou le Petit Poucet,
La Belle au Bois Dormant, le Chat Botté, Peau d'Ane,
Cendrillon, les Souhairs, Barbe Bleu, et Soeur Anne,
Et Riquet à la Houppe, et bien d'autres encor,
Certes, on en sait par coeur, l'histoire, le décor,
Les répliques ; mais comme on aime à les entendre
Au chevrottement doux, monotone ment tendre
De grand'mère qui conte en tricotant son bas
Et semble quelque fée, elle aussi, de là-bas !
Soi-même, à ce là-bas, comme on y va sincère,
Quand c'est le loup qui parle, ou bien l'ogre, on se serre
L'un contre l'autre ; on voit leur yeux rouges ardents,
Le trou blanc qu'ouvrent dans la nuit leurs grandes dents,
Pauvre Chaperon Rouge ! avec son pot de beurre !
Heureux Petit Poucet, lui ! Sa chance est meilleure ;
Mais il l'a joliment méritée en effet,
Et s'il coupe le coup de l'ogre, c'est bien fait.
Ce Riquet à la Houppe, en dit-il des folies !
Et les princesses, donc, ce qu'elles sont jolies !
Qu'on les veuille épouser toutes, ça se conçoit ;
Car chacune est toujours la plus belle qui soit,
Et sa robe est couleur du temps, et tout prospère
Au royaume enchanté que gouverne son père.
On y vit, dans ce beau royaume, on le parcourt
En long, en large, et tout voyage y semble court,
Quelques vastes que soient la ville et ses banlieues.
Puisque l'on a chaussé les bottes de sept lieues.
Car on est le Petit Poucet soi-même, sûr,
Et le Prince Charmant aussi le Prince Azur,
Ton aimé, Belle au Bois Dormant, le tien, Peau d'Anne,
Et l'un des cavaliers qu'annonce enfin Soeur Anne,
Quand Barbe Bleu aiguise en bas son coutelas.
“ Allons mes chérubins, vous devez être las ”.
Dit grand'mère, “ voilà si longtemps que je conte !
C'est assez pour ce soir, vous avez votre compte,
L'homme au sable a passé sur vos yeux. Vite au lit ”.
Et l'on frotte ses yeux qu'en effet, il emplit

De sable. Un sable en or ! Mais quand même il picote.
On se couche. Grand'mère, elle, toujours tricote.
Toujours, et l'on s'endort en rêvant de là-bas
Cependant que les cinq aiguilles dans le bas
Font comme un cliquetis de petites épées,
Par lesquelles seront tout à l'heure coupées
Les têtes des géants, des ogres et des loups,
Afin que l'on épouse, en dépit des jaloux,
La princesse, de fleurs et d'étoiles coiffée.
Dont la robe est couleur du temps, dont une fée
Fût la marraine, et dont le père vous reçoit
En vous disant qu'elle est la plus belle qui soit.

JEAN RICHEFIN.

UN GÂTEAU BIEN PLACÉ.

Alfred avait été bien sage,
Et, pour l'encourager à l'être davantage,
On l'avait conduit chez Félix,
Le pâtissier phénix !
Il avait déjà pris le plus grand des gâteaux,
Quand s'approchant de la croisée,
Il vit deux beaux enfants, mais la mine épuisée,
Regarder tristement à travers les carreaux.
" Est-il heureux ! disait le plus grand : quelle vie !
Des gâteaux ! c'est à faire envie.
Hélas ! bien souvent quand j'ai faim,
Moi, je n'ai pas même du pain !
Et quant à des gâteaux, ce que c'est, je l'ignore ;
Mais c'est bien bon, à voir l'air dont on les dévore :
On n'en laisse pas de morceaux.
Les aimes-tu, toi, les gâteaux ?
— Ah ! je crois bien que je les aime,
Dit l'autre, surtout à la crème.
Mais je n'en parle qu'au juger :
Je n'en ai jamais pu manger,
Une fois pourtant dans la rue,
C'était après une revue,
Un jour . . . non . . . c'est-à-dire un soir,
J'ai presque manqué d'en avoir ! . . . "

En entendant ainsi causer ces pauvres diables,
Si vous avez le coeur et les mains charitables,
A la place d'Alfred, enfants, qu'auriez-vous fait ?
Il écouta mélancolique,
Son gâteau dans les mains, sortit de la boutique
Et dit aux deux enfants, tout ému de pitié :
" Prenez, je vous le donne ! à chacun la moitié ! "

LOUIS RATISBONNE.

LES TOURTERELLES DE SAINT FRANÇOIS.

Un jeune homme d'Assise avait pris dans les bois
Un grand nombre de tourterelles.
Il leur avait lié les ailes,
Et s'en allait les vendre. Or, le bon Saint François
Qui tendrement aimait ces humbles créatures,
Par emblème des âmes pures,
L'aperçut et lui dit : " Pour l'amour du Sauveur,
Veux-tu m'abandonner, mon fils, ces tourterelles ?
Si tu les vends à l'oiseleur
Elles pourraient tomber entre des mains cruelles
Qui les feraient mourir, et ce serait pitié,
Étant le vrai portrait des coeurs doux et fidèles
Que Dieu tient en grande amitié. "
Le jeune homme avec joie.
Déposa dans ses mains son innocente proie ;
Saint François les reçut, les serra sur son coeur,
Et, d'un accent plein de douceur :
" Chères petites soeurs, aimables tourterelles,
Vos pieds étaient captifs et captives vos ailes !
Comment vous êtes-vous laissé séduire ainsi
A des pièges grossiers ? Mais grâce à Dieu, voici
Que le Seigneur Jésus qui vous donna la vie,
Vous la rend par la main de son vil serviteur.
Allez donc et croissez, troupe heureuse et bénie,
Suivant l'ordre du Créateur !
Il dit, et de sa main travaille avec ses frères
A suspendre des nids aux arbres d'alentour,
Pour abriter leur tendre amour,
Amour des petits et des mères.
Les innocents oiseaux, dociles à sa voix,
Fixèrent leur séjour en ces demeures chères,
Et leur postérité remplit encor ces bois.
Le peuple d'alentour les respecte et les nomme
Les tourterelles de Saint François.

A. DE SÉGUR.

LE VOYAGE AU CIEL.

" Comment peut-on monter au ciel ? Il est si haut !
— Je n'en sais rien, sinon, car c'est un grand mystère,
Que nous avons au coeur des ailes, et qu'il faut,
Pour monter là, ne pas les salir sur la terre.
— Ah ! je voudrais voler au ciel : il est si bleu !
— Tu le peux.
— Et comment ?
— En disant ta prière.
Prie, et tu partiras, et sans quitter ta mère.
Prier, c'est être au ciel, puisqu'on parle avec Dieu ! "

LOUIS RATISBONNE.

SEPT ANS.

C'est un petit garçon... C'est un petit bonhomme
Heureux de rien... de tout... d'un bâton, d'une pomme...

Un petit garçon de sept ans...
Il a des yeux rieurs, des cheveux en crinière ;
Il est fier, car depuis la semaine dernière
Il sait siffler entre les dents !..

Nous le connaissons bien ; il méprise "les filles" ;
Sa poche n'en peut plus de ficelle et de billes ;
De tout un bagage enfantin ;
Il montre quatre sous, qu'il croit être une somme ;
Rit du matin au soir ; et ne fait qu'un grand somme
Depuis le soir jusqu'au matin.

Des amusements neufs on n'en invente guère !
Etant petit garçon, il s'amuse à la guerre
Comme tous les petits garçons !
Il s'amuse d'instinct à défendre sa terre,
Et partage déjà la haine héréditaire
Pour ceux-là que nous maudissons.

Or, voici qu'un matin, à travers le village,
Passent les ennemis avec tout l'étalage
De leurs procédés révoltants.
On se bâte ? C'est l'assaut du droit contre la ruse.
Bah ! Est-ce une raison pour ne plus que s'amuser
Un petit garçon de sept ans ?

Et parce qu'il faut bien, à sept ans, que l'on joue,
Du côté des soldats, le petit met en joue
Son fusil de bois menaçant...
Un français eut souri du geste minuscule,
Et peut-être il eut feint l'ennemi qui recule
Pour amuser cet innocent !

Vous, salissant d'un coup toute votre campagne
(Mais vous n'avez donc pas d'enfants, en Allemagne ?)
Pour montrer que vous étiez forts,
Vous avez dirigé contre l'arme enfantine,
Qu'il allait déposer pour prendre sa tartine,
Les vrais fusils qui font des morts !

S'il est vrai, Majesté, ce crime qu'on raconte,
Comme il pèsera lourd le matin du grand compte,
Pour le débiteur aux abois !
Comme il pèsera lourd, lorsque, dans le silence,
Une main posera l'enfant sur la balance,
Et son petit fusil de bois !

MIGUEL ZAMACOÏS.

LA PETITE BOUQUETIÈRE.

Grande comme une botte et mignonne et gentille,
Cinq ou six ans au plus, de blonds cheveux bouclés,
Des yeux d'un bleu d'azur dont la lueur scintille,
Tout pleins de questions, d'étonnements ailés.

Dans le givre et la neige, elle erre, lente et triste,
De sa menotte, offrant aux passants quelques fleurs
Aux tons fanés, pareils à ces tons d'améthystes
Que la misère met sous son oeil tout en pleurs.

— " Achetez-moi ces fleurs dit-elle, le front blême,
" En sanglotant, Monsieur, c'est pour avoir du pain ;
" Je ne les vendrais pas, sans ça, car je les aime,
" Moi, les fleurs, mais maman m'a dit qu'elle avait faim ? "

Un soir, elle changea les mots de sa prière :

— " Maman a froid, dit-elle, maman ne bouge plus ? "
Une femme écouta : c'était une ouvrière
Qui n'avait cependant, pas de sous superflus.

Mais, ayant arrêté l'enfant : — " Tiens, ma petite,
" Va porter ça, si tôt, à ta mère... Est-ce loin ?... "
— " Non, madame, c'est là sous le toit, qu'elle habite,
" Derrière cette rue et dans ce vilain coin. "

La mignonne montrait, avec sa main bleuie,
Une sombre maison faite de vieux plâtras ;
Déjà, sans plus pleurer, et presque réjouie,
Caressant quelques sous, elle avait fait un pas.

Mais, prise tout à coup de peur indéfinie,
L'ouvrière courut la prendre par la main :
— " Viens avec moi, veux-tu ?... Ma journée est finie,
Dit-elle, vite, allons, montre-moi le chemin. "

Elle marchait, hâtive, et, l'enfant suppliante,
Ayant mis son bouquet dans ses beaux cheveux d'or,
Lui disait : — " c'est pour moi, les fleurs ? " Et, souriante
Ajoutait : — Tu vas voir ma maman... elle dort ?...

Gravissant l'escalier puant, étroit, humide,
La mignonne chantait, avait la joie au coeur,
De n'avoir pas vendu sa pauvre fleur livide ;
Ses beaux yeux bleus avaient un petit air vainqueur.

Enfin les voici donc tout en haut parvenues.

— " C'est ici ? " dit l'enfant, désignant un grand trou
Percé comme un chenil dans les murailles nues
Dans lequel, pour entrer, il faut baisser le cou.

La jeune fille, alors, y pénètre, craintive,
 Presque à tâtons ; d'abord, regarde, sans rien voir,
 Puis, aperçoit au fond, une clarté chétive ;
 Quelque chose de blanc au milieu de ce noir,
 — " Maman, fait la petite, il faut que tu t'éveilles,
 " Va, tu n'auras plus faim, et tu pourras bouger ;
 " Voilà déjà longtemps, sais-tu que tu sommeilles...
 " J'ai de l'argent, on peut payer le boulanger ?
 " Maman, regarde donc... Madame est douce et bonne...
 " Ecoute?... Elle a voulu venir te consoler...
 " J'ai conservé mes fleurs... Eh bien, je te les donne,
 " Si tu ne pleures plus... si tu veux nous parler?...

Ecartant de sa main sa chevelure blonde,
 Elle y prit le bouquet qu'elle embrassa longtemps ;
 Et, sans que sa maman à ces accents réponde,
 Le mit entre ses doigts raides et résistants,
 — " Elle n'a plus besoin de fleurs que sur sa tombe...
 " Ta mère est morte?... dit l'ouvrière à l'enfant.
 — " Morte ? " fait la petite, et, bientôt elle tombe
 Sur le corps morne et froid, dans ses pleurs étouffant.

— " Mignonne, je le sais, ta douleur est amère ;
 " Mais Dieu, du moins, étend sur toi sa grande main ;
 " Il vient de t'envoyer une nouvelle mère ;
 " C'est pour cela qu'il m'a mise sur ton chemin...
 " Viens, je t'achèterai des roses, des pensées ;
 " Sur la terre, là-bas, tu les effeuilleras...
 " Et dans tes pleurs, et tes prières enlacées,
 " Tu les verras renaître et tu les cueilleras ? "

Et l'ouvrière, alors, releva l'orpheline,
 L'embrassa tendrement, la pressa sur son sein ;
 Puis, en l'enveloppant de tendresse câline,
 L'éloigna de ce lieu lugubrement malsain.

Deux jours après, l'enfant avec la jeune fille,
 Sur un tertre encor nu, dans l'immense jardin,
 De feuilles et de houx formaient une charmille,
 Où se dressaient, en croix, deux branches de jasmin...

RÉNÉ SOSTA.

LE BIEN.

Trois enfants, trois amis, s'en allaient à leur classe,
 " Si je travaille bien, mon père m'a promis,
 Dit l'un, un louis d'or ", Le second des amis
 Dit : " Je travaillerai pour que maman m'embrasse ",
 Le dernier soupira : " Pour moi je n'aurai rien.
 Car je suis orphelin, je n'ai ni père ni mère ;
 Mais je m'efforcerai cependant de bien faire "

Il faut faire le bien, parce que c'est le bien.

LOUIS RATISBONNE.

LE MARMOT A L'ÉGLISE.

En silence l'on se pressait
Dans la cathédrale profonde.
L'église était pleine de monde,
Et l'orgue seul retentissait.
" Regarde donc, ma bonne Lise,
Le gendarme! dit un marmot...
Sa grande canne!

— Pas un mot!

On ne parle pas à l'église.
— Et bien! je ne dirai plus rien."
L'enfant, fidèle à sa promesse,

Ne souffle mot pendant la messe
Et tout le temps se tient très bien.
Le prédicateur monte en chaire,
Alors, le désignant: " Holà!
Ma bonne, il parle, celui-là,
Dit l'innocent, fais-le donc taire!
— Celui-là seul dans le saint lieu,
Dit la bonne, peut à son aise
Parler sans que cela déplaie,
Parce qu'il parle au nom de Dieu!"

LOUIS RATISBONNE.

L'ENFANT ET LE CHAT.

Tout en se promenant, un Bambin déjennait—
De la galette qu'il tenait.
Attiré par l'odeur, un Chat vient le caresse,
Fait le gros dos, tourné et vers lui se dresse.
" Oh! le joli minet!" et le marmot charmé
Partage avec celui dont il se croit aimé.
Mais le flatteur à peine obtient ce qu'il désire,
Qu'au loin il se retire.
" Ha! ha! ce n'est pas moi, dit l'enfant consterné,—
Que tu suivais, c'était mon déjeuné."

GUICHARD

FRATERNITÉ.

" Tiens, Laurette, voici du gâteau pour vous deux,
Bien fraternellement partage avec ton frère."
L'innocente levant les yeux:
Bien fraternellement, comment est-ce donc, mère?
— Puisqu'il faut t'enseigner la loi,
C'est fut-on même un peu gourmande,
Des deux parts donner la plus grande
Et garder la moindre pour soi."
Laure comprit et dit: " Tiens, Paul, partage, toi."
Cette enfant, elle est bien des nôtres:
Nous apprenons notre devoir,
Et, quand nous croyons le savoir,
Nous le donnons à faire aux autres.

LOUIS RATISBONNE.

JEANNE AU PAIN SEC.

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrire, en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société —
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
"Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce;
Je ne me ferai plus griffer par le minet."
Mais on s'est écrié : " Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche,
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. A chaque instant —
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête,
Vous démolissez tout." — Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : " Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. — Oui, c'est avec ces indulgences-là,
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
— Qu'on me mette au pain sec ! — Vous le méritez, certes,
On vous y mettra." Jeanne, alors dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
" Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures."

VICTOR HUGO.

L'OISEAU MORT.

Marthe pleurait : " Pourquoi pleures-tu ?" dit la mère ;
Et Marthe, ouvrant la main, montra son oiseau mort,
" Le pauvre oiseau ! Mais va, ne pleure pas si fort !
Je t'en promets un autre à mettre en ta volière,
Encor plus beau que lui ! Sèche tes yeux enfants !
— Oh ! non, dit la fillette, en ses pleurs étouffant,
Non, il n'est pas d'oiseau qui jamais me console,
Car un remords s'ajoute à ma douleur. Un jour...
Si tu savais, maman !

— Eh ! quoi donc, mon amour ?

Les sanglots de l'enfant lui coupaient la parole.
" Un jour, tu m'as donné du sucre pour l'oiseau !
— Eh bien ?

— Eh bien, maman, j'ai mangé le morceau ! "

Ceci, mes chers enfants, c'est une parabole.
Si pour un petit tort dont on a fait souffrir
Un oiseau, l'on éprouve, en le voyant mourir,
Un remords si cuisant qu'on pleure et se désole,
Un jour quels repentirs, éternels, déchirants,
Pour celui qui n'a pas tout fait pour ses parents !

LOUIS RATISBONNE.

L'ÉCOLE.

Dans un village, au bord du chemin, sur un banc,
Gravé sous sa pelisse et son haut bonnet blanc,
Une vieille, qui rêve au soleil, est assise.
Auprès d'elle, une enfant l'examine, indécise,
Et semble ruminer au fond de son cerveau
Quelque dessein profond, téméraire et nouveau
Elle vire alentour, se consulte, s'arrête,
Hésite encore ; enfin, hochant sa jeune tête,
Elle avance, et, d'un air assuré, bravement,
La tirant par la manche et par le vêtement :
" Grand'mère, lève-toi ! " — " Que me veux-tu, petite ?
Dit l'aïeule, et pourquoi me lever ? " — " Allons vite !
Reprit l'enfant ; je veux t'emmener ; il est tard ! "
La vieille sur l'enfant fixa son clair regard,
Et sourit : " Où veux-tu me conduire ? . . . " — " A l'école ! "
— " A l'école ? " — " Oui. C'est dit. Tous les jours. " — " Es-tu folle ?
Que veux-tu que j'y fasse à mon âge ? on dirait
Que je tombe en enfance, et l'on se moquerait ! "
Mais l'enfant : " Non ! suis-moi. Je veux t'apprendre à lire !
Je sais déjà, grand'mère, et ce n'est pas bien long.
Je le veux. Viens. L'école est tout près. Pourquoi donc
Les vieux n'y vont-ils pas, puisque c'est pour apprendre ? "
La femme regarda l'enfant sans la comprendre.
Celle-ci tirait l'aïeule par le bras :
" On épelle d'abord les lettres, tu verras,
Sur de grands tableaux noirs pendus à la muraille ;
Puis . . . " — " Mais je ne ferai, mon enfant, rien qui vaille ;
La mémoire me manque, et je n'ai plus mes yeux.
Tu ne songes donc pas qu'ils se font déjà vieux ?
Pour tricoter tes bas, j'ai besoin de lunettes,
Et mes conceptions ne sont plus assez nettes :
Ce qu'on dit aujourd'hui, je l'oublierai demain ".
— " Je ne t'ai jamais vu de livre dans la main,
Grand'mère ! sur ton banc, sans rien faire et rien dire,
Tu restes tout le jour tristement. Il faut lire !
Le livre que je lis, comme à moi, te plaira ;
Et, si tu veux dormir, cela t'endormira !
Tu pourras suivre aussi la messe, le dimanche,
Dans le vieux paroissien que j'ai vu sur la planche ;
Et, quand on lira haut, toi, tu liras tout bas,
Enfin, c'est mon idée, et l'on ne rira pas !
Et l'enfant, obstinée à sa sainte chimère,
Sans vouloir de raisons, répétait : " Viens, grand'mère ! "
Et, tandis qu'une main l'attirait, l'autre main
Montrait, d'un geste ardent et sacré, le chemin !

O naïve ferveur ! volonté magnanime !
O des devoirs nouveaux pressentiment sublime !
Oui, quand l'homme a besoin de ces enseignements,
Les plus humbles d'esprit s'éveillent instruments :
Toute main peut semer la graine salutaire ;
Et parfois l'on entend sortir. — touchant mystère ! —
Comme du ver luisant monte à nous la clarté,
Des lèvres des petits la grande vérité.

EUGÈNE MANUEL.

LA LECTURE DANS LES ÉTOILES.

« Allons il faut rentrer bien vite, petit Pierre ;
Tu vas te refroidir, assis sur cette pierre.
Le jardin est humide à cette heure : il est tard.
Que fais-tu ? dans le ciel que cherche ton regard ?
On ne voit plus : la nuit étend ses sombres étoiles.
— Tu disais, l'autre jour, que partout en tout lieu,
On peut voir clairement écrit le nom de Dieu,
Et je cherche son nom écrit dans les étoiles.
— Il est là, cher enfant, le nom du Créateur ;
Mais il faut lire avec le cœur. »

LOUIS RATISBONNE.

LE CRICRI.

Un pauvre enfant entra chez une boulangère :
« Madame, donnez-moi des cricris, voulez-vous ?
Des cricris ! la demande étonna ma commère,
« Des cricris ! Il en choit dans le pain malgré nous ;
Mais les cricris à part ne se demandent guère :
Personne n'est encor venu m'en acheter,
Je ne puis, mon petit, t'en donner ni prêter.
— Ah ! soupira l'enfant abattu, c'est dommage.
— Et qu'en voulais-tu donc faire ? dit en riant
La brave boulangère au petit mendiant.
— C'est que, fit l'innocent avec un doux visage,
On dit que les petits cricris portent bonheur.
Alors j'avais pensé (vous êtes généreuse)
Que vous m'en donneriez peut-être, de bon cœur,
Pour ma mère qui pleure, et qui n'est pas heureuse. »
La bonne fornarine émue et souriant :

« Je n'ai pas de cricris, cher petit ! mais pourtant
Porte ce pain blanc à ta mère !
Si dure que soit sa misère,
Dieu la bénit dans son enfant. »

LOUIS RATISBONNE.

LE FILS DE LA VEUVE.

“ Le front incliné sur ton livre d'heures,
Oh ! je le vois bien, ma mère, tu pleures !
Et tu sembles triste en me regardant.
Mais, va ! j'ai huit ans ! mère, prends courage,
J'aurai, pour nous deux, du coeur à l'ouvrage
Quand je serai grand !

Je voudrais grandir. Oh ! le temps me dure !
Hier, un méchant t'a jeté l'injure :
Il te voyait seule avec un enfant.
Des coeurs sans pitié raillent ta misère,
Mais aucun d'entre eux ne l'osera, mère,
Quand je serai grand !

Ton châle est usé ; ta robe de laine,
Si vieille à présent, se soutient à peine.
Je t'habillerai d'un chaud vêtement,
Et pendant l'hiver toute la journée,
Tu verras du feu dans la cheminée
Quand je serai grand !

Je t'obéirai, mère, sois tranquille !
Oh ! tu le verras ! ton enfant docile
Ne fera jamais ce que Dieu défend.
Tu dis quelquefois : La vie est amère ;
Tu seras heureuse et tu seras fière,
Quand je serai grand !

Nous achèterons au bout du village
Un petit jardin. . . tu souris, je gage,
Auprès des oiseaux, sous un lilas blanc,
Pour toi je veux faire un banc de verdure.
Et tu guériras, mère, sois en sûre,
Quand je serai grand.

Et l'humble malade, un instant heureuse,
Lui serrant la main de sa main fiévreuse,
Murmurait tout bas, en le contemplant :
“ Enfant, sois béni, mais ta pauvre mère
N'aura plus besoin que de ta prière,
Quand tu seras grand !

MARIE JEANNE

LA PRIÈRE DU SOIR.

Une maman mettait au lit,
Un soir bien tard son cher petit ;
Bien las du bruit de la lumière,
L'enfant lui disait bonne nuit
Et déjà fermait la paupière :
“ Et la bonne nuit au bon Dieu,

Dit la maman, et ta prière ? ”
Et le pauvre rouvrit un peu,
Comme en un rêve, un doux oeil bleu :
“ Oh ! ce soir, dit-il, bonne mère,
Il dort déjà, va, le bon Dieu ”.

Mme. DESBORDES-VALMORE

LE PAUVRE ET SON CHIEN.

Un malheureux, au monde n'avait rien
Hors un barbet, compagnon de misère.
Quelqu'un lui dit : "Que fais-tu de ce chien,
Toi qui n'as pas même le nécessaire ?
Plus à propos serait de t'en défaire !"
Le malheureux, à ces mots, soupira :
Et si je ne l'ai plus, dit-il, qui m'aimera ?

BONNARD.

LES PREMIERS SOUS.

Bébé savait tout un verbe sans faute :
On lui donna deux petits sous.
— Regardez ! c'est à moi ! criait-il à voix haute.
Le vieux curé lui dit : Bien, mais que ferez-vous,
Que ferez-vous, Bébé, d'une aussi grosse somme ? —
Bébé les donne aux malheureux !
— Ah ! reprit le curé, cher enfant généreux !
Le ciel vous bénira lorsque vous serez homme :
Etre savant, c'est bien ; charitable, c'est mieux !

LES QUESTIONS.

" Paul, déshabillez-vous, et pliez votre veste !
— Qui donc, demanda Paul, aimant à babiller,
A d'abord deviné qu'il fallait s'habiller,
Mettre des pantalons, un gilet et le reste ?
— C'est quelqu'un, répondit la bonne à l'ingénu,
Ou fâché d'avoir froid, ou honteux d'être nu.
Voyons, Paul, maintenant, faites votre prière !
— Mais qui donc a, ma bonne, inventé de prier ?
— Quelqu'un probablement qui ne pouvait crier,
Etouffant ou de joie ou de douleur amère.
Allons, allons, il faut un peu plus se presser.
Assez de questions pour aujourd'hui, de grâce :
Conchez-vous doucement, pour que l'on vous embrasse !
— Mais qui donc a, ma bonne, inventé d'embrasser !"
A cette, fois, la bonne allait s'embarrasser
Lorsque la mère entrant : " Celle qui la première
A donné le meilleur baiser, c'est une mère.
Dors, mon bijou, voici le mien !"
Et Paul, fermant les yeux, ne demanda plus rien.

LOUIS RATISBONNE.

LE RÈGNE D'ALIX.

— Maman, disait Alix, forte en chronologie
(En français ses progrès étaient moins éclatants).
La reine Elizabeth a régné quarante ans,
Et moi je n'ai régné que sept ans et demie.
— Chère enfant, tu n'as pas, j'en ai beaucoup de peine,
Dit la mère en riant, régné même un seul jour.
Règner, c'est être roi : tu n'es ni roi ni reine,
Tu n'as pas de sujets, de flatteurs, ni de cour ;
Et ce n'est pas assez qu'on vive et qu'on respire,
Des cheveux d'or au front et la poupée en main,
Pour dire que l'on règne. Il faut avoir l'empire.
Et dans chaque pays il n'est qu'un souverain.
— Je ne règnerai donc jamais ? dit la petite.
— Je connais un moyen de régner, si tu veux :
Gouverne tes penchants et règle ta conduite ;
Sois sage, de manière à combler tous mes vœux ;
De tes petits défauts tâche d'être maîtresse !
Ainsi qu'un roi chassant de méchants ennemis,
Repousse loin de toi colère, orgueil, paresse !
Quand on a triomphé de son cœur insoumis,
Alors il est permis, même sans diadème,
De dire que l'on règne : on est roi de soi-même
Et l'on a le moyen de régner sur autrui,
Puisque régner c'est ta chimère ;
Car on se fait aimer, ma fille, et c'est ainsi
Que tu règnes déjà sur le cœur de ta mère !

LOUIS RATISBONNE.

LE PETIT CHAT.

— Maman, regarde un peu Minet,
En jupon, en petit bonnet !
— Pauvre animal ! Crois-tu qu'il soit bien à la fête,
Avec ce grand chapeau de papier sur la tête,
Avec cette serviette au cou
Qui l'étrangle comme un licou ?
Ote-lui ces chiffons affreux dont tu l'attifes,
Tu tourmentes ce chat.
— Oh ! il n'a pas de griffes !
— Pas de griffes ; très bien ! Et ce mot ingénu
Met ton courage à nu.
Mais si tu ne crains pas, ô guerrier, qu'il te blesse,
C'est pour lui, non pour toi qu'il faut être alarmé,
Et sa défense alors doit être sa faiblesse.
Prends garde, dit l'honneur ; car il est désarmé !

LOUIS RATISBONNE.

UN MENSONGE CHARMANT.

Le mensonge est affreux ! Honte à celui qui ment !
A moins que ce ne soit pour excuser son frère.
Marcel un jour mentit, par extraordinaire,
Et ce fut un mensonge adorable et charmant.
Le méchant Valentin, dans un transport de rage,
Se jette sur Marcel et le mord au visage.
Marcel crie : Au secours ! Le père accourt et dit
" Qu'as-tu ?

— Moi ! rien du tout, fait Marcel interdit,
Et essuyant le sang qui rayait sa figure.
— Ce sang n'est pas venu tout seul, je me figure.
D'où te vient cette marque à l'oreille ?

— De rien !
— De rien, c'est merveilleux ! Mais je vois un vaurien
Qui saura m'expliquer, je crois, cette merveille.
— C'est moi-même papa ! j'ai mordu mon oreille !
— Cher enfant, dit le père en l'embrassant, c'est fort,
Tu devais pour cela faire un étrange effort,
Car tu n'as pas la bouche aussi grande que l'âme !"
Il partit, mais l'auteur de la morsure infâme
En face de Marcel sentit son coeur alors
Mordu par une dent terrible : Le Remords !

LOUIS RATISBONNE.

DEVENIR GRAND.

Un père à ses enfants parlait de l'avenir :
" Dites-moi ce qu'un jour vous voulez devenir.
Voyons, toi d'abord, Charles ! " Or Charles était un brave,
Et brandissant en l'air son grand sabre de bois :
" Je deviendrai soldat, cria-t-il, et zouave ! "
Albert qui conduisait deux chaises à la fois :
" Je deviendrai cocher, dit-il d'une voix grave.
— Et toi, mon petit Paul ? " Petit Paul accourant :
" Ça m'est égal, pourvu que je devienne grand !
— C'est fort bien parlé, dit le père :
Tu deviendras grand, je l'espère "
Les deux frères riaient, mais le père reprit :
" Oui, beau cocher, et toi, mon sergent de bataille,
Il faut, quelque avenir que le destin vous taille,
Vouloir devenir grand, non pas grand par la taille,
Mais par le coeur et par l'esprit.

LOUIS RATISBONNE.

LE SECRET DE BÉBÉ

Je connais, depuis l'automne,
Un bébé des plus charmants,
Dont la soeur, pauvre mignonne,
Est poitrinaire à quinze ans.

Quand je vis la blonde tête
De ce gracieux lutin,
Il parcourait en cachette,
Les sentiers du jardin.

Ses menottes potelées
Tenaient un fil qu'il roulait
Autour des branches fanées
Que parfois il atteignait,

—Que fais-tu là, petit homme ?
L'enfant surpris me toisa
—Puis, soudain, voici comme,
A voix basse, il me parla :

—Tu me plais, je vais te dire
Quel est mon secret à moi,
Si tu me promets, sans rire,
De bien le garder, pour toi,

Et d'abord, je dois t'apprendre
Que je m'appelle Bébé,
Que j'ai, ça va te surprendre,
Mes cinq ans depuis l'été.

Pour jouer à la cachette,
Je suis tout seul à présent ;
Car bien malade est soeurette
Et le docteur vient souvent.

Ce docteur est bien sévère,
Mais ne paraît pas méchant,
Cependant, petite mère
Toujours pleure en l'écoutant.

Aussi, j'ai voulu connaître
Ce qui la faisait pleurer ;
J'étais curieux, peut-être
Dis-moi, tu vas me gronder ?

Sous un meuble, avec mystère,
Hier, je me suis caché ;
Le docteur causait à mère :
De là, j'ai tout écouté.

Il disait : "Voyez par terre
Combien de feuilles, déjà.
Quand tombera la dernière
La chère enfant s'en ira."

Voilà pourquoi je rattache
Les feuilles qui vont tomber.
Mais c'est une grande tâche,
Dis, Monsieur, veux-tu m'aider ?

LE PATER.

On ne s'arrête pas en faisant sa prière !
Voyons ! ne reste pas cette fois en arrière !
Recommence avec moi le Pater, et dis bien :
Donnez-nous !

—Donnez-nous . . .

— Le pain quotidien.

— Le pain . . . — Eh bien ! encor : pourquoi donc cette pause ?
Et pourquoi marmotter tout bas
De ces mots que je n'entends pas ?

— Chère maman, voici la chose :
Je priais le bon Dieu, car le pain c'est bien sec,
De nous donner toujours un peu de beurre avec.

LOUIS RATISBONNE.

L'ENVERS DU CIEL.

“ Pourquoi, dit un enfant, ne vois-je pas reluire
Au ciel les ailes d'or des anges radieux ?
Sa mère répondit avec un doux sourire :
“ Mon fils, ce que tu vois n'est que l'envers des cieux.”

Et l'enfant s'écria, levant son oeil candide
Vers les lambris divins du palais éternel :
“ Puisque l'envers des cieux, ô mère, est si limpide,
Comme il doit être beau l'autre côté du ciel ! ”

Sur le vaste horizon, quand la nuit fut venue,
A l'heure où tout chagrin dans un rêve s'endort,
Le regard de l'enfant s'élança vers la nue,
Il contempla l'azur semé de perles d'or.

Les étoiles au ciel formaient une couronne,
Et l'enfant murmurait près du sein maternel :
“ Puisque l'envers des cieux si doucement rayonne,
Oh ! que je voudrais voir l'autre côté du ciel ! ”

L'angélique désir de cette âme enfantine
Monta comme un encens au céleste séjour,
Et, lorsque le soleil vint dorer la colline,
L'enfant n'était plus là pour admirer le jour.

Près d'un berceau pleurait une femme en prière,
Car son fils avait fui vers le monde immortel,
Et de l'envers des cieux franchissant la barrière,
Il était allé voir l'autre côté du ciel.

LA LETTRE DE BÉBÉ.

Un soir, il entendit, près de sa Jeanne morte
Les sanglots de sa mère ; et depuis, rien n'emporte
Ce triste souvenir de l'éternel adieu,
Toujours là, dans son coeur, écrit en traits de feu.

Pour consoler sa mère, un jour Bébé lui porte
Une lettre charmante écrite de la sorte :
“ A ma petite soeur Jeanne, chez le bon Dieu,
Au ciel. ” Et le bonheur brille dans son oeil bleu.

Maman ne pleure plus, écoute mes projets,
Tu vois bien cette lettre ? Eh bien, moi, je le sais,
Jeanne va revenir. . . tu sais bien qu'elle t'aime !

Pour qu'elle put répondre à cet appel suprême ;
Il fallait le porter. “ Hélas ! trois jours après,
Bébé ferma les yeux et le porta lui-même ! ”

MES OPINIONS.

Mes opinions ! . . . personne ne me les demande . . . cependant j'en ai . . . mais oui, j'en ai ! et, pour vous le prouver, je vais vous les faire connaître.

Vous vous dites : — " Oh ! ce montard ! il ne sait pas seulement ce que c'est qu'une opinion." Par exemple ! . . . Une opinion, c'est . . . c'est . . . quelque chose qu'on pense sur quelque chose . . .

L'autre jour, papa causait politique ; . . . " Carpaju ! allons donc ! mais je suis sûr que, dans son for intérieur, il rit lui-même des opinions qu'il professe . . ."

A quoi mon oncle répondait : — " Lui, peut-être, n'est autre chose qu'un débiteur de grands mots ; mais Dubonnet ! . . . Ah ! celui-là, par exemple, est un convaincu."

Eh bien, moi, je suis un convaincu : mes opinions, je les pense toutes !

D'abord, je trouve les pensums détestables, les thèmes latins assommants, les grecs encore plus ! là. En suis-je un convaincu ?

Au contraire les billes, les toupies, les barres, sont des jeux amusants. Aussi, je préfère les heures de récréations à celle des études. Malgré cela, je ne suis pas cancre . . . oh ! non, je fais ce que je peux, je travaille . . . seulement, je préfère . . . ça, c'est une de mes opinions. Ce n'est pas défendu d'en avoir, n'est-ce pas ?

Secundo. — Les filles sont assommantes . . . presque autant que les thèmes latins : elles sont bavardes, coquettes, moqueuses ; elles font des manières, s'appellent : ma chère ! se regardent dans la glace ; elles ne savent pas jouer aux billes, au cheval fondu, ni grimper aux arbres . . . Bref, ce sont des chipies.

Aussi, je ne me marierai jamais . . . ah ! bien non ! pas si bête ! les femmes sont trop ennuyeuses ! . . . Papa, lui, s'est marié, mais . . . c'était pour épouser maman . . . Alors, c'est pas la même chose, parce qu'il n'y en a pas deux comme ma petite mère . . . C'est encore une opinion à moi.

Quand à la politique, dame ! j'attendrai d'être un peu plus vieux . . . Ça n'est pas très drôle, je crois . . . Papa et mon oncle se querellent toujours quand ils parlent.

La politique, c'est une affaire où l'on se dispute tout le temps : voilà ce que j'y comprends . . . ou plutôt, ce que je ne ne comprends pas . . . Puisqu'on est tous des français, on devrait être amis et frères, pas vrai ? . . . Et garder toutes ses colères pour les ennemis de la France !

Moi, je ne suis qu'un petit garçon ; mais je sais une chose, et je la sais bien : C'est que, lorsque je serai un homme, si mon pays a besoin de moi, je serai fier de le défendre en vaillant petit soldat français !

Voilà mes opinions !

H. BEZANÇON.

LE BALLON ROUGE.

Petite soeur, maman, qu'est-elle devenue ?"
Demandait un bambin en suspendant son jeu,
Et sa mère de dire en désignant la nue :
" Elle est au ciel, avec les anges du bon Dieu."

Et tandis qu'à ces mots, la mère, toute émue,
Pour essuyer ses pleurs se détournait un peu,
L'enfant, à qui la mort était chose inconnue,
Parut indifférent, d'abord à cet aveu.

Mais un jour qu'il tenait, dans sa main blanche et frêle,
Un petit ballon rouge—attaché par un fil :
" Maman, s'il s'envolait, où donc s'en irait-il ?
— Mais en l'air, tout là-haut, au ciel ! . . . répondit-elle.
Alors lâchant le fil, l'enfant plein de douceur :
" Tiens, je l'envoie au ciel ! C'est pour petite soeur."

ALBERT TRONCHE.

LA POMME.

Un enfant en haillons, coiffé d'un bonnet rouge,
Gémissait sur un lit de douleur, en prison.
Pourquoi le gardait-on prisonnier dans ce bouge ?
En prison, à sept ans ! Et pour quelle raison
Cette épouvante horrible et cette épreuve amère ?
Voir paraître un geôlier quand il criait : Ma mère ! . . .
Hélas ! le pauvre enfant, il était sans remord,
Nul ne l'avait jugé : douce et blanche victime !
Et quand il fut au ciel, sitôt après sa mort,
Dieu sur son petit coeur ne put trouver de crime !

Comme il souffrait beaucoup, qu'à force de souffrir,
La mort au prisonnier faisait mine d'ouvrir,
Le geôlier qui gardait l'enfant à l'agonie
Appelle un médecin. Pour la première fois
L'enfant malade entend une plus douce voix,
Et le bon médecin le rappelle à la vie.
Un jour qu'il allait mieux, près de son chevet noir
Comme son bienfaiteur était venu s'asseoir :
" Merci ! dit tendrement l'enfant à ce brave homme.
J'avais avec du pain une pomme à dîner,
J'ai gardé le meilleur : je veux te le donner."
Et lui mettant le fruit dans la main : " Prends ma pomme."

C'était un fils de roi, martyr presque en naissant ;
Son coeur, resté royal, était reconnaissant.
Croyez que Dieu lui fit plus splendide couronne
Que celle dont son père était découronné :

Dieu ne voit pas ce que l'on donne !
Mais de quel coeur on a donné

LOUIS RATISBONNE.

L'ÉCHEVEAU DE FIL.

« Qui veut, dit la bonne grand'mère,
Regardant Pierre de profil,
Me tenir l'écheveau de fil ?
— C'est moi, c'est moi, » dit

Petit Pierre.

Il jette un rire frais et clair,
Qui ressemble au cri des linottes,
Et vient présenter ses menottes,
Quatre doigts et le pouce en l'air.

Et puis il se tient lèvres closes
Comme un bon soldat à son rang,
Pendant que le beau fil tout blanc
Se dévide sur ses poings roses.

Il s'amuse ; c'est si nouveau !
Et sa figure s'illumine
En regardant sur la bobine
S'enrouler le gros écheveau.

Mais la grand'mère est un peu lente ;
Lui va plus vite quand il court,
Le fil est long, l'écheveau lourd . . .
Petit Pierre s'impatiente.

Et pour le faire encore faiblir
Les amis entr'ouvrent la porte,
L'appellent, et le vent lui porte
Ce cri : « Pierre, viens-tu courir ? »

« Tiens donc tes mains ! » dit la
grand'mère.

Mais bientôt l'une et l'autre main
Défaillit au milieu du chemin ;
Le fil s'embrouille : peine amère !

Alors petit Pierre abattu
Pleure et laisse tomber l'ouvrage
« Eh quoi ! voilà tout ton courage !
Plus tard, hélas ! que feras-tu,

Enfant, dont l'écheveau commence,
Quand se dévideront les jours,
Quelquefois doux, mais souvent lourds,
Si tu n'as pas de patience ? »

LOUIS RATISBONNE.

LA FOURMI.

Sur les cornes d'un boeuf, revenant du labour,
Une fourmi s'était nichée.

— « D'ou viens-tu ? lui cria sa soeur,
Et que fais-tu, si haut perchée ? »

— D'ou je viens ? Peux-tu l'ignorer ?
Répondit-elle, ma commère,
Eh, nous venons de labourer. »

VILLIERS.

LA MÈRE ET SES DEUX FILS.

Écoutez un mot, mes amis,
Qui me paraît beau de tendresse.
D'une mère entre ses deux fils,
L'un de huit ans, l'autre de dix,
Les soins se partageaient sans cesse,
A leur tour, ces objets chéris,
A celle qui les intéresse
Rendaient caresse pour caresse.
— Maman, lui dit un jour l'aîné,

Vous m'avez sûrement donné
Des preuves d'un amour extrême ;
Malgré tout votre attachement,
Vous ne pouvez pas, cependant,
M'aimer autant que je vous aime.
— Quoi, mon fils, de mes sentiments
Méconnais-tu, le caractère ?
— Non, mais vous avez deux enfants,
Moi, je n'ai qu'une mère !

Ph. De LA MADELAINE.

L'ENFANT AMATEUR D'OISEAU.

Ecoute, oiseau ! je t'aime et je voudrais te prendre,
Pour ton bien ! Seul au toit, comment peut-tu chanter ?
Moi, quand je suis tout seul, je m'en vais. S'arrêter,
C'est attendre ou dormir ; et courir, c'est apprendre.
Viens courir ! je t'invite à mon jardin très grand,
Plus grand que cette plaine et qui sent bon les roses :
Mon père y va chanter ses rimes et ses proses ;
Ma mère y tend son linge et le lave au courant ;
Moi j'y vis en tout sens, comme l'oiseau qui vole :
Je monte aux murs en fleurs, aux fruits plantés pour moi.
Viens ! je partagerai les plus beaux avec toi ;
Viens ! nous partagerons tout, excepté l'école.
Depuis que je t'ai vu pour la première fois,
je ne fais que chanter pour imiter ta voix.
Oh ! les hommes devraient chanter au lieu d'écrire
L'encre et les lourds papiers les empêchent de rire.
Oiseau ! tu chanterais pour moi si tu m'aimais ;
Mais, tu t'en vas toujours, et tu ne viens jamais !
Viens ; sois reconnaissant. Je tiendrai ta fontaine
De verre toujours fraîche, et, sois sûr, toujours pleine.
L'école, c'est ma mort ! jamais tu n'y viendras.
Je serais bien fâché d'y faire aller personne !
Je n'ai jamais sommeil que quand l'école sonne.
Toi, sans penser à rien, libre, tu m'attendras
Dans ta cage ; elle est neuve et solide et cachée
Tu verras le soleil descendre à l'horizon
Et tu diras le jour à ma mère couchée.
Tu n'as vu nulle part de nid mieux fait, plus vert,
Plus frais quand on a chaud, plus chaud quand c'est l'hiver.
Tout s'y trouve : on y peut loger un grand ménage
D'oiseau. C'est un palais !

L'oiseau

Oui, mais c'est une cage ;

Et pour mes goûts d'oiseau, mon garçon, j'aime mieux
Les cieux !

Madame DESBORDES-VALMORE.

THÉOLOGIE ENFANTINE.

« Comment Dieu, disait Paul, peut-il être partout,
Puisqu'on ne le voit pas du tout ?

— Moi, je sais bien comment, dit petit Jean, c'est comme
Un verre d'eau sucrée dont le sucre est fondu. »
Ce n'était pas trop mal pour un petit bonhomme,
Plus d'un sage peut-être eût moins bien répondu.

LOUIS RATISSONNE.

MA SOEUR SE MARIE.

Je suis furieuse contre ma soeur Jeanne... Savez-vous ce qui la prend? Elle veut nous quitter. Tout ça, parce qu'elle se marie... La belle raison! Oh! c'est une méchante! je le lui dirai...

C'est vrai... qui est-ce qui m'expliquera les images maintenant? qui est-ce qui me racontera des histoires, qui est-ce qui me bordera, le soir, dans mon lit? Oh! je la déteste, si vous saviez; et son prétendu donc — un vilain — c'est lui qui est cause de tout; moi, je le trouve très laid, ce monsieur là; il a de grands yeux noirs qui brillent quand il regarde ma soeur, et une barbe rousse qui pique quand il m'embrasse. Moi, je n'aime pas les barbes qui piquent — Personne ne les aime d'abord, Jeanne non plus, j'en suis sûre. Tiens, mais elle ne le sait peut-être pas, qu'il a une barbe qui pique. Il faudra le lui dire; ça fera peut être manquer le mariage et comme ça tout le monde sera content; maman aussi, car j'ai bien vu que ça lui faisait de la peine que ma soeur s'en aille, elle pleurait presque, en m'apprenant la nouvelle. Mon Dieu! que c'est bête le mariage. Ça fait du chagrin à tout le monde; à la petite soeur, à la grande qui quitte la maison, à maman, et puis à papa. Tout ça pour faire plaisir à un monsieur dont la barbe pique.

C'est vrai que le jour de la noce on met de belles robes; c'est joli ça, et puis il y a des petits gâteaux — moi, je les aime, surtout ceux à la crème — oh! que je les aime!.. Puis on danse le soir, c'est amusant aussi... et voilà... c'est fini... on est marié, et la grande soeur s'en va en Suisse, en Italie, très loin, dans les pays où l'on achète des enfants.

Ecoutez: vraiment, à part les petits gâteaux et le bal, ça ne sert pas à grand'chose, le mariage. Pourtant, tout le monde se marie, il faudra que je fasse comme les autres — ça me préoccupe. En tout cas, mon mari à moi n'aura pas de barbe. Je sais bien comment je le voudrais, comme Maurice, par exemple. Il est gentil, mon cousin Maurice; il a neuf ans, c'est très bien, moi j'en ai huit. Seulement, il met toujours ses doigts dans son nez, et ma tante dit que c'est sale; je suis un peu comme ma tante, et je ne voudrais pas d'un mari qui fasse ça. Eh bien alors, pas Maurice, un autre, ça m'est égal... Tiens, Paul... Seulement, il est vieux, Paul, il a dix ans, et puis nous n'avons pas les mêmes goûts; quand je veux jouer à la poupée, il veut jouer aux soldats, toujours aux soldats, c'est ennuyeux à la fin, nous ne pourrions pas être heureux en ménage... Alors pas Paul, un autre... Et puis non, décidément je ne veux pas me marier avec un garçon; j'aime mieux me marier avec maman; elle voudra bien, petite mère, elle fait tout ce je veux.

JACQUES MIREILLE.

OU EST LE BON DIEU.

Au sortir de l'école, un jour, certain régent
Voit un petit garçon à l'oeil intelligent :
— Dans quel endroit, dit-il, est le bon Dieu, cher ange ?
Si tu me réponds bien, je te donne une orange.
— Et moi, reprit l'enfant, d'un air malicieux,
Dites où Dieu n'est pas, je vous en donne deux.

LA DISTRIBUTION DES PRIX.

C'était dans une école, en un coin de Paris,
La distribution des prix;
C'était des prix de tout : lecture, arithmétique,
Écriture, grammaire et même gymnastique;
Sur les fronts des vainqueurs les couronnes pleuvaient
Et les pleurs des mères coulaient!
Seul, le petit Thomas, sur son banc, grave et triste,
Sans en prendre sa part à cette fête assiste.
Il n'avait que quatre ans, et n'ayant rien appris,
Il ne pouvait avoir de prix!

Tout à coup cependant, ô surprise ! on proclame
Son nom, et l'assemblée unanime l'acclame.
Petit Thomas a remporté
Le grand premier prix... de santé !

On le pousse en riant de son banc vers l'estrade,
Et le maître d'école au front du jeune enfant
Dépose un laurier vert, avec un baiser fade.
Mais le petit Thomas d'un air peu triomphant
Arrache de son front le beau papier vert comme :
" Je ne veux pas de prix, je ne mérite rien,
C'est sans le faire exprès que je me porte bien. "

Il avait parlé là, ce marmot, comme un homme.
C'était un noble cœur : il avait bien compris
Qu'on ne peut sans travail mériter aucun prix.
Et plus tard dans la vie aussi comme à l'école,
C'est la peine, l'effort qui nous met l'aurole.
Pour que l'on soit vainqueur il faut qu'on ait lutté.
Pas de triomphe vrai, si le hasard le donne ;
Pas de gloire qui n'ait coûté ;
Pas de combat, pas de couronne !

LOUIS RATISBONNE.

LE RELAIS

Trois enfants s'amusaient en bonne intelligence.
On jouait à la diligence.

Max dit à Marcelin : " Je suis le postillon,
Veux-tu ? Je conduirai la malle de Lyon ;
Tu seras les chevaux, et Paul assis par terre,
Trop petit pour courir, nous regardera faire.
—Je ne veux pas, dit Paul; qu'est-ce que je serais ?
Vous regarder courir, cela n'est pas bien drôle.
—Sais-tu ? répondit Max, tu seras le relais."
Lors petit Paul s'assit, enchanté de son rôle.
Vous aviez deviné, grand Max ! le cœur humain.
Petit ou grand, il faut, pour n'être pas morose,
Pouvoir dire : " Je suis ou je fais quelque chose.
Ne fût-on qu'une borne au milieu du chemin !

IL Y A LONGTEMPS!...

(D'un air capable) Autrefois, quand on me disait de réciter en public... comme aujourd'hui... dame!... j'étais si petit... je ne savais que des fables... (Avec dérision) Le Renard et le Corbeau... La Cigale et la Fourmi... Cela ennuyait tout le monde!...

Maintenant... Je suis plus savant. (Avec naïveté) Mes fables?... Je les ai oubliées... il y a longtemps!... Quand je pense... (Baissant la main tout près du sol) que j'ai été... pas plus liant que ça!... et qu'on m'envoyait coucher, le soir à huit heures!... en invoquant l'autorité (Haussant les épaules) du bonhomme au sable!... Une histoire... à dormir debout!... Il y a joliment longtemps!...

Je croyais alors à des sottises... à des contes de nourrices... à Croquemitaine... (Riant) qui emporte les enfants méchants... dans sa hotte...

(Avec un peu de regret) je croyais aussi au petit Noël... je mettais mon soulier dans la cheminée... Mais, cette naïveté-là, je voudrais l'avoir encore... Elle était si douce!... J'ai pleuré quand je n'y ai plus cru... Et maman a pleuré avec moi...

(Gentiment) Ma petite mère chérie, il y a bien longtemps... que tu n'as garni de surprises mon soulier de bébé, dans la nuit de Noël!...

(Gravement) A présent, je suis grand... bientôt, oui, bientôt je serai un homme!... Je servirai mon pays en vrai Français, si le devoir le commande... (Avec sentiment) je sais... on m'a appris qu'il y aura un jour une grande tâche patriotique à remplir, pour les petits garçons d'aujourd'hui... les hommes de demain. (D'un air sombre) les Allemands nous ont pris deux belles provinces... il y a déjà longtemps... (Avec feu) Mais il n'y aura jamais assez longtemps pour que les coeurs français oublient!...

(Soudain un peu confus) Mais avant de devenir un héros... il me reste beaucoup de choses à apprendre... beaucoup d'autres à désapprendre...

Une foi, j'ai eu la croix en classe, pour ma sagesse... (Baissant la tête et changeant de ton) seulement je dois avouer que, malheureusement... il y a longtemps!...

Vous vous dites: Oh! le petit bavard!... S'il se figure qu'il nous amuse!... Nous l'écoutons par politesse pour ses parents...

Eh bien, rassurez-vous, je me tais... Et même j'aurais dû le faire... il y a longtemps!

CE QU'A FAIT PIERRE.

Voici ce qu'a fait Pierre, étant encore petit :

Mon père était marin, me dit-il ; il partit
Loin de nous, plusieurs fois, pour une année entière ...
(Je vous répète là des mots que m'a dit Pierre)
... Et j'avais vu ma mère, aux soirs d'hiver, souvent,
Pleurer les yeux fermés, en écoutant le vent.
" Pourquoi fermer les yeux, ma mère ? lui disais-je ;
— Ah ! me répondait-elle enfant, Dieu nous protège ;
C'est pour mieux regarder dans mon cœur. Qu'y vois-tu ?
— Un navire penchant par les vagues battu,
Et qui porte ton père à travers la tempête " ;
Alors, pour m'embrasser elle avançait la tête,
Et moi je lui disais à l'oreille, tout bas :
" Je veux le voir aussi, je ne pleurerai pas " ...
Mon père revenu, grande réjouissance ;
La maison oublia les tourments de l'absence,
Mais, moi, j'avais toujours présent les soirs d'hiver
Où le vent fait songer aux navires en mer ;
Et quand mon père allait sortir fut-ce une heure,
Il disait, mécontent : " Voilà Pierre qui pleure " ;
Ma mère me prenait alors entre ses bras,
Et quelquefois mon père ému, ne sortait pas.
Un soir que je semblais endormi sur ma chaise,
Après souper, ma mère et lui causaient à l'aise ;
Et mon père disait " Demain le bateau part ;
C'est très loin, mais on fait escale quelque part ;
Je t'écrirai de là ; sois paisible à m'attendre.
Quand à Pierre, il est bon ; mais trop faible, et trop tendre ;
Il faut une âme forte aux enfants des marins ;
Je n'aime pas ces pleurs, ces cris, ces grands chagrins ; ...
Il m'est dur de quitter un garçon de son âge
Sans l'embrasser de peur qu'il ne manque de courage ;
Il faut que je le voie un homme à mon retour ;
S'il savait que demain je pars au point du jour,
Quel désespoir ; ... J'entends partir sans qu'on l'éveille."
Ainsi parlait mon père, et je prêtai l'oreille ;
C'était mal d'écouter, je vous en fais l'aveu ;
Le bien que j'en tirai du moins m'excuse un peu.
Voici, je me dis, — Pierre, ayons une âme forte " ;
Et quand le lendemain mon père ouvrit sa porte,
A la pointe du jour, doucement, doucement,
Il me vit en travers de la porte—et dormant
Sur le tapis du chien, tous les deux côte à côte ;
Je m'éveille. Ma mère accourt ; moi, tête haute ;
" Tiens, je ne pleure pas ; je suis un homme, vois,
Mon père : ... "

C'était lui qui pleurait cette fois :

JEAN AICARD.

LES DÉBUTS DE THÉODORE

Théodore Bloch, mon petit ami,
A, l'autre jour, dans une matinée
D'enfants par sa tante donnée,
Fait ses débuts . . . Il est très endormi,
Théodore, d'habitude.
Il travaille en classe assez mollement.
Eh bien, il s'était mis, cette fois, à l'étude
Avec acharnement.
Lui qui n'apprend jamais sa leçon, de coutume,
Il sût tout son rôle en un jour.
En marchant, il le répétait avec amour !
Ce qui le séduisait, c'était le beau costume
Que dans la pièce il devait avoir, car
Il faisait le roi Nabopolassar !
Les courtisans, au début de la pièce,
Causaient dans le palais du roi qu'on attendait.
On vantait tout haut sa noblesse,
Sa présence d'esprit, l'empire qu'il gardait,
Dans les cas graves, sur lui-même.
Un garde l'annonçait à la scène troisième !
"Le Roi, messeigneurs !" . . . Avec majesté
Théodore devait entrer, la mine altière ;
Tous les courtisans jusqu'à terre
S'inclinaient, pleins d'humilité,
Et le regard hautain, la voix sonore,
"Je suis, devait enfin s'écrier Théodore,
Le roi Nabopolassar !"
Théodore, avec ivresse,
Y pensait tout le jour ; le soir, se couchait tard ;
Ne dormait pas, la nuit. Il répétait sans cesse
"Je suis le roi Nabopolassar ! . . ."
Il avait fini par se croire
Le vrai monarque de l'histoire,
Tant et si bien que le pauvre garçon
En classe, un jour, faillit avec emphase
Lancer sa superbe phrase
Au professeur qui lui demandait sa leçon !
Enfin, l'heureux jour de la comédie
Arriva. La tante Elodie
Avait dans son grand salon
Fait dresser une haute estrade
Qui figurait la scène, tout du long.
C'est là que mon camarade
Allait paraître avec tous les autres acteurs.
Moi, je n'avais pas de rôle,
Mais ça m'était égal ; je trouvais aussi drôle
D'être parmi les spectateurs.
Le salon s'emplissait de dames, de fillettes,

VIVE LES PETITES FILLES.

(La fillette entre vivement, tenant une poupée dans ses bras.)

Non, il n'y a pas moyen de jouer avec les garçons... Ils sont trop turbulents... trop taquins... (A sa poupée) Viens, ma Delphine, nous allons nous amuser toutes les deux... nous n'avons pas besoin de Paul, ni d'Henri pour se moquer de nous... nous faire des niches — Enfin, je vous demande un peu... Ils voulaient jouer à la guerre... comme toujours... et puis, cette pauvre chérie là... (montrant sa poupée) ils disent: "Ce sera l'ennemi... Nous allons tirer dessus..." Et avec un canon encore. Alors, je suis partie... En voilà un jeu, d'ailleurs, jouer à se faire du mal... à se faire bousculer... Ils ont beau se moquer... les petites filles, c'est bien plus gentil. (Se regardant avec complaisance) D'abord... à voir... Avec nos robes... nos ceintures claires... nos cheveux longs... Je ne dis pas cela avec coquetterie... mais, c'est la vérité... (Très convaincue) Et au moral... (Très sérieuse) Dame, les garçons n'ont pas de délicatesse... Mes frères sont bons... mais... ils ne comprennent pas, par exemple, qu'il ne faut pas jouer de la trompette, du tambour, quand maman a mal à la tête...

Nos jeux, à nous, ne valent-ils pas mieux?... La poupée... la dinette, regarder des images... pas de grand cris... pas de grands gestes... Oh, oui, c'est plus gentils, les petites filles... Et meilleur... Nous ne nous battons pas entre nous... (Une pause) Une fois, j'ai tiré les cheveux à Jeanne... (Naïvement) C'est ma plus chère amie... Mais j'étais petite... Et puis, elle m'avait appelée; petite oie... en jouant à l'école. Nous sommes plus pieuses que les garçons... Ils tournent sans cesse la tête pendant la messe... Et Paul se moque du bedeau... Il prétend lire sa messe... Il a toujours son pouce à la même place, entre les feuillets... ainsi... (Gravement) Oh! nous avons plus d'âme... Et nous causons... nous brodons... nous tricotons: Eux, ils ne savent que faire à la maison... alors, ils nous taquinent, n'est-ce pas, Delphine?... (Résolument) Plus tard, quand j'aurai des enfants, je ne veux que des filles, mon amie Jeanne aussi. Et si toutes les mamans faisaient comme nous: qu'elles n'achètent que des filles... ils n'y aurait bientôt plus de garçons... ça ne serait pas dommage. (gentiment) Et puis... j'y pense... c'est nous qui serons les mamans plus tard... les vraies. Nous jouons à la poupée, en attendant... parce que cela apprend... Les mères ne sauraient pas si bien aimer, si bien câliner, si elles n'avaient pas été des petites filles... mon Dieu... oui... avec des poupées... (Elle berce la sienne entre ses bras). (Au public) N'est-ce pas que j'ai raison, et que vous allez dire avec moi: Vive les petites filles.

HENRIETTE BEZANÇON.

PLUS.

On demandait un jour à Paul, roi des joufflus

(La question, je pense, était d'une commère);

"Lequel aimes-tu plus, ton père ou bien ta mère?"

Paul répondit très bien: "J'aime tous les deux plus!"

LOUIS RATISBONNE.

LA CANNE DE GRAND-PÈRE.

(L'enfant parle et agite une canne dont la hauteur dépasse un peu sa taille.)

Nous sommes douze enfants chez nous, huit plus grands que moi et trois plus petits, tous bien sages et bien portants.

Quelle belle famille ! dit grand-père, en nous montrant du bout de sa canne.

Elle est longue, voyez-vous, parce que grand-père est très haut sur jambes, et il se tient très droit.

C'est pas une canne comme une autre ; c'est presque quelqu'un.

Nous avons tous appris son histoire avant de savoir lire.

Il y a longtemps, bien longtemps, elle est née sur les bords d'un fleuve d'Afrique ; et alors elle s'appelait Bambou. Les lions, les tigres et les crocodiles passaient près d'elle sans lui faire mal.

Un énorme éléphant arrive, il l'arrache avec sa trompe, et la voilà couchée par terre.

Un nègre la relève et la donne au papa de mon grand-père, qui faisait le tour du monde.

Le papa de mon grand-père l'apporte en France, elle devient un héritage de famille ; et on continue à l'appeler Bambou.

Toutes les fois qu'il y a un nouveau-né chez nous on trace une marque sur la canne.

Elle porte douze marques, parce que nous sommes douze enfants.

Quand l'un de nous est juste aussi haut que la canne, le grand-père lui donne une pièce de cent sous, un gros pain d'épices et la permission d'avoir la canne toute la journée.

Il me manque à peu près trois centimètres pour être aussi haut que Bambou.

Un de ces jours derniers j'avais tellement envie de grandir, que j'ai mis les bottines de ma soeur Eugénie — elles ont des talons plus forts que ceux de mes souliers, — mais je les ai ôtées au bout d'un instant. C'était comme dit maman, un mensonge en action.

Oh ! si vous saviez quel mauvais conseil un méchant garnement m'a donné ce matin !

« Passe-moi Bambou, je te le rognerai de trois centimètres dans le bas, et tu auras sa hauteur. Ton grand-père n'y verra que du bleu »

J'étais si fâché que je suis devenu tout rouge en criant : « Non, non, je ne veux pas ! Et j'ai levé la canne contre le garnement.

Grand-père nous a vus et entendus. Il m'a dit : Bravo, mon garçon ! voilà un acte qui t'a fait grandir en cinq minutes. Tu auras aujourd'hui même la pièce de cent sous, le pain d'épices et Bambou toute la journée.

C'est pourquoi vous me voyez porteur de la canne de grand-père.

Faut pas que je fasse de sottises ! Je deviendrais plus petit que Bambou.

A BAS LES GARÇONS.

Je suis indignée!... Oh! les garçons! Nous sommes ici, pour les vacances toute une bande dans la propriété de mon oncle!... Ce qu'il est vieux, mon oncle!... Il a au moins quarante ans... ou soixante... enfin, comme ça... Oh! il fait tout ce qu'il peut pour nous amuser... Seulement, il n'y a pas de justice, voilà: c'est toujours tout pour les garçons!

Ce matin, partie de ballon monstre sur la pelouse... pour les garçons: ce n'est pas pour les filles, le ballon! On nous a envoyées jouer au volant dans une allée... et ce que ça m'agace, le volant! Tout à l'heure, crac! les voilà partis pour aller tirer à la carabine... Et comme ce n'est toujours pas pour les filles, ces jeux-là, ma tante nous a emmenées faire de la tapisserie dans le salon de verdure. Oh! ce que mes jambes tricotaient sous ma chaise!... Ce que j'avais envie de courir là-bas, où j'entendais la pétarade des petits coups de fusils!... A la fin n'y tenant plus, j'ai jeté mon ouvrage en l'air... et je suis venu boudier dans ma chambre.

C'est vrai ça,.... Ces garçons, il n'y en a que pour eux! Parce qu'ils sautent plus haut et courent plus vite, ils vous prennent, vis-à-vis de nous, des airs de supériorité. Avec ça qu'ils sont jolis... et intelligents! Non il faut le dire vite! Et c'est mal élevé!... Ainsi, les grands se donnent le ton de faire fi des petites... comme ce Gustave... Ho! je l'ai en horreur celui-là... sous prétexte qu'il va avoir seize ans, monsieur ne veut parler qu'à ma grande soeur... qui en a quatorze, seulement!

Et vous savez, ces monstres-là se permettent de nous mépriser... Parfaitement! Quand-ils s'injurient ils se traitent de "poules mouillées" parce que c'est féminin... et ils ont tout dit quand ils ont qualifié un des leurs de "fille va!" Faut pas me dire le contraire, je l'ai entendu!... Avec ça que nous ne les valons pas! Parce qu'on leur apprend un tas de choses en ique, qu'on ne nous enseigne pas. Est-ce notre faute? Il paraît que ce n'est pas fait pour les demoiselles, comme le ballon, le fusil, comme tout!... Alors, rien n'est donc fait pour les demoiselles? C'est enrageant!

On dit qu'il y a des dames qui se réunissent pour proclamer que la femme est égale à l'homme. C'est Gertrude, ma vieille nounou, qui me l'a raconté... C'était dans Le Petit Journal, ainsi! Eh! les filles devraient aussi se réunir pour déclarer la guerre aux garçons... Certainement!

Et on verra si je m'en mêle! D'abord, il faudrait renverser tout ce qui existe: C'est nous qui ferions leurs études... et je ne vous dis que ça! Eux, ils auraient le piano, la couture... et porteraient des robes comme nous. Ce qu'ils seraient vilains! Tant mieux! C'est ça! Ils sauteraient à la corde, et resteraient avec ma tante—je leur souhaite bien du plaisir! Pendant que nous irions jouer au ballon et tirer du fusil avec mon oncle! (Battant des mains) Ho! c'est ça, c'est ça!

(Changeant de ton.) Pourtant il y a Maurice, le cousin de ma petite amie Jeanne, qui est bien gentil, qui me cueille tout le temps des fleurs dans les champs... et qui dit toujours oui, à tout ce que je veux... Lui en robe? vrai, ça lui irait trop mal! Alors, Maurice, je l'excepte, mais pour les autres!... "A bas les garçons! Si nous en disions toutes autant, ils n'auraient plus longtemps à nous humilier... Pourvu, par exemple, que nous n'ayons pas toutes un petit Maurice, que nous voulions excepter, car, alors, ... alors, dame! Ah! je m'embrouille. Mais n'importe, je tiens à mon idée, (Avec force) A bas les Garçons!

G. DE WAILLY.

LE GOURMAND.

Entre ses trois enfants un jour un grand-papa
Le grand-papa Gâteau, partageait un baba,
"En veux-tu, Madeleine?"

— Oui, dit-elle, grand-père,

Un peu.

— Toi, Frédéric?

— Oh! moi, beaucoup j'espère."

Et Paul accourant au galop:

"Et moi, grand-père, j'en veux... trop!"

En peu, beaucoup et trop, les trois parts demandées,

Sur-le-champ furent accordées.

Mais bientôt après son régal

Le petit Paul criait: "Oh! j'ai mal, oh! j'ai mal!"

Et toute la journée il fut mélancolique,

Et l'on disait tout bas qu'il avait... la colique

LOUIS RATISBONNE.

LA LAMPE DU JARDIN.

Le bouton disait à la rose:

"O ma mère, la nuit, j'ai peur!

Au jardin, lorsque tout repose

Je frissonne contre ton coeur.

— Qui te fait peur?

— Le ver qui rampe,

Tout sombre et noir parmi les fleurs.

— Eh bien, j'en vais faire une lampe,

Dit la rose, plus de frayeurs!

Dans la chambre où l'enfant sommeille

Une lumière le défend:

Et pas une lueur qui veille

Sur moi, rose comme un enfant!

Dans ta nuit ce ver va reluire;

Vois comme il rayonne à présent!"

Et la rose avec un sourire

Alluma le beau vers luisant.

LOUIS RATISBONNE.

CE SONT LES BISCUITS.

(Il arrive en pleurant) Non ! non !.. je ne suis pas gourmand !.. (Il tape du pied avec colère). C'est une injustice de le dire... C'est une injustice de le publier. Tout le monde me regarde et cela me rend honteux !

Savez-vous pourquoi ou m'appelle gourmand ? Je vais vous le dire tout de suite parce que vous verrez bien que je ne le mérite pas. Voilà ! Ce matin, au moment où j'allais déjeuner, Augustine, la cuisinière a posé sur la table, à côté de moi, un saladier rempli d'une belle crème, qu'elle venait de faire.

Elle était toute chaude, elle fumait, elle embaumait... Oh ! qu'elle sentait bon, cette crème !

Qu'auriez-vous éprouvé à ma place ?...

Vous auriez eu envie de la goûter, pas vrai ?...

Pour moi, de la sentir comme ça sous mon nez, l'eau m'en venait à la bouche... j'ai dit à Augustine : " Augustine, donnez-moi un peu de votre belle crème qui sent si bon ! "

Augustine m'a répondu : " Ma crème est pour ce soir ; vous savez bien que nous avons du monde ? Vous n'en mangerez qu'à diner. "

J'ai insisté ! " Augustine, j'en veux maintenant ! — Non, non, vous n'en aurez pas. — Oh ! rien qu'une cuillerée, Augustine, une petite cuillerée... Je vous en prie, Augustine ! "

J'étais si convaincu que ma voix tremblait, je sentais monter des larmes, mes accents auraient sûrement attendri un rocher ; Ils n'ont pu émouvoir Augustine, qui s'est écrié avec indignation !

" Vous n'avez pas honte, petit gourmand, de m'implorer comme ça ?.. Avalez votre bol de lait et ne pensez plus à la crème jusqu'à ce soir... Tenez, pour vous consoler, je vous donne ces biscuits, mettez-les tremper dans votre lait, ce sera très bon. Elle a sorti de sa poche quatre biscuits, qu'elle a posé près de mon bol ; après quoi elle est sortie, me laissant seul en face du saladier de crème qui fumait et embaumait toujours.

Et je les ai mangés, ces biscuits... Mais eux, auparavant, avaient bu, de la crème !.. Je ne sais pas comment cela s'était fait... Voilà que machinalement, sans presque que je m'en doute, les uns après les autres, ils avaient pris la route du saladier, puis... celle de ma bouche... et ils avaient faits plusieurs fois ces deux trajets avant de disparaître dans mon gosier.

Plus tard, quand Augustine a trouvé son saladier à moitié vide, elle m'a accusé d'avoir mangé la crème, elle m'a appelé petit gourmand, elle m'a fait priver de dessert !

Et moi, devant cette injuste accusation, je n'ai cessé de me défendre et de crier ce que je crie encore de toute la force de mes poumons et aussi de la vérité : " Ce n'est pas moi qui ait bu la crème ! ce n'est pas moi, puisque ce sont les biscuits !.. "

LES PÉCHÉS DE BERTHE.

Berthe, depuis deux jours, a l'âge de raison ;
Sept ans ! . . . ce soir sa mère arrive la maison
Et lui dit doucement après une caresse :
— Berthe, demain matin, je t'emmène à confesse,
Et je viens de le dire à monsieur le curé.
— Non ! visage ne fut jamais plus atterré
Que celui de l'enfant apprenant la nouvelle :
— Oh ! maman, pas demain, de grâce ! répond-elle ;
Vois-tu, je ne saurais que dire ! Et dans ses yeux
Montent subitement des pleurs silencieux.
— Quoi ! tu pleures, Bébé ! Voyons, pas de sottise !
Le curé t'aime tant. Et maman cathéchise
Si bien, qu'elle a raison des terreurs de Bébé !
Le lendemain pourtant. Berthe, le front courbé,
S'approche en frémissant du lieu de pénitence.
— Eh bien ! ma chère enfant, dit le prêtre, je pense
Que votre petit coeur s'est enfin rassuré !
Je ne vous fais pas peur ? — Non, monsieur le curé !
— Faut-il, pour commencer, vous aider ? — Oui mon père ! . . .
— Très bien. — Vous mettez-vous quelquefois en colère ?
— Oui, mon père ! — Êtes-vous menteuse par hasard ?
— Oui, mon père ! — Aimez-vous à vous lever bien tard ?
Seriez-vous paresseuse ? — Oui, mon père ! — Et vaniteuse ? — Aussi !
— Oh ! mon Dieu ! nous avons un coeur très endurci !
Mais du moins, n'avez-vous assassiné personne ?
— Je . . . je ne me souviens plus . . . — C'est très bien, ma mignonne.
Et le vieux confesseur, riant encor tout bas :
— Allez ! je vous bénis ! . . . ne recommencez pas !

CH. SEGARD.

LE TUTEUR.

“ Délivre-moi, disait une rose trémière
A sa petite jardinière,
De cette perche auprès de moi,
Qui me gêne et me nuit, qui m'étouffe et me blesse !
— Je te l'ai mise exprès pour garder ta faiblesse.
— Me garder, vraiment ! et de quoi ?
Je me tiens toute seule en parfait équilibre ;
Je suis grande et veux être libre ! ”
La jardinière enleva le tuteur.
Arrive un coup de vent : il emporte la fleur.
Songez-y, mes enfants, s'il vous prenait l'envie
D'échapper à la main qui fait votre soutien,
C'est un bien grand malheur pour l'enfance — et la vie,
Que de n'être tenu par rien.

LOUIS RATISBONNE.

LES TROIS QUESTIONS.

LÉGENDE.

Il était jadis en Espagne
Un grand monarque, et puis encor
Un petit pâtre de montagne,
Un enfant, mais qui parlait d'or

Dans son palais, devant son trône,
Le roi fit venir le berger :
" Pour ta sagesse l'on te prône,
Mon fils, et je veux en juger.

Si tu parviens à me répondre
A trois questions vite et bien,
Et de manière à me confondre,
Mon fils ! oui, tu seras le mien !

Dis-moi combien la mer profonde
A de goutte d'eau dans son sein ?
— La chose est la plus simple au monde
Quoique l'océan soit bien plein.

Seulement, je vous en supplie,
Défendez bien, ô Majesté !
Qu'il tombe une goutte de pluie
Que lorsque j'aurai tout compté.

— Pour lors, dis-moi combien d'étoiles
Brillent au front du firmament
Et de la nuit percent les voiles ?
— Je vous répondrai couramment.

Rassemblez-les des hautes voûtes,
Dites-leur de descendre ici,
Et je vous les compterai toutes,
Les plus petites même aussi.

— Or cà ! combien, peux-tu le dire,
Aura de jours l'éternité ?
— Ce que vous demandez là, Sire,
C'est moins que rien, en vérité.

Commandez, ô monarque auguste,
Que le temps s'arrête en son cours,
Et je ferai le compte juste
De l'infinitude des jours.

— Ton esprit est fin pour ton âge,
Mon petit pâtre, dit le roi.
Tu m'as répondu comme un sage :
Sois mon fils, et reste avec moi !

LOUIS RATISBONNE.

PLUIE ET SOLEIL.

Sur la pente du mal se roidir, se défendre,
Et, près de se donner au péché, se reprendre,
C'est difficile et beau. C'est ce qu'un jour on vit
Dans la naïveté d'un enfant tout petit.

" Je t'achèterai, dit sa mère à Madeleine,
Si d'ici jusqu'au soir je n'entends pleurs, ni cri,
La plus belle poupée aux yeux de porcelaine."
La fillette à ces mots saute comme un cabri,
Mais, bondissant ainsi, Madeleine, ô misère !
Fait un faux pas et tombe... et la voilà pleurant !
" Des pleurs ! adieu poupée ! " A ce mot de sa mère,
L'enfant se relevant en courant.
Et, changeant sur-le-champ ses larmes en sourire,
Elle dit : J'ai pleuré pour rire ! "

LOUIS RATISBONNE.

LA GRANDE PETITE FILLE.

Maman, comme on grandit vite !
Je suis grande, j'ai cinq ans
Eh ! bien, quand j'étais petite,
J'enviais tous les grands.

Toujours, toujours à mon frère,
S'il venait me secourir,
Même quand j'étais par terre,
Je disais : " Je veux courir ! "

Ah ! c'était si souhaitable
De gravir les escaliers.
A présent, je dîne à table,
Je danse avec mes souliers.

Et ma cousine Mignonne,
A qui j'apprends à parler,
Du haut des bras de sa bonne,
Boude, en me voyant aller.

Quand tu me voyais méchante,
Tu chantais pour me calmer,
Je la calme aussi ; je chante
Pour la forcer de m'aimer.

Et puis, maman, je suis forte,
Bon papa te le dira,
Son grand fauteuil, à la porte,
Sais-tu qui le roulera ?

Moi. C'est sur moi qu'il s'appuie
Quand son pied le fait souffrir ;
C'est moi qui le dessenneue
Quand il dit : " Viens me guérir "

O maman, je te regarde
Pour apprendre mon devoir,
Et c'est doux d'y prendre garde,
Puisque je n'ai qu'à te voir.

Quand j'aurai de la mémoire,
C'est moi qui tiendrai la clé,
Veux-tu ? de la grande armoire
Où le linge est empilé.

Nous la polirons nous-mêmes,
De cire à la bonne odeur,
O maman, puisque tu m'aimes,
Je suis sage avec ardeur.

Nous ferons l'aumône ensemble
Quand tes chers pauvres viendront
Un jour, si je te ressemble
Maman, comme ils m'aimeront !

Je sais ce que tu vas dire ;
Tous tes mots, je m'en souviens.
Là, j'entends que ton sourire
Dit : " Viens m'en embrasser ! " Je viens.

Mme. DESBORDES-VALMORE.

L'ABEILLE ET L'ENFANT.

Une abeille buvait dans le cœur d'une rose.
Survient une fillette ; elle était blonde et rose.
Elle cueille la fleur, elle écrase au hasard
L'abeille qui la pique, en mourant, de son dard :
" Ah ! la vilaine mouche ! Oh ! ma mère ! Oh ! ma mère !
Comme elle m'a piquée !

— Oui, mais regarde à terre !

Elle meurt, et c'est toi qui cause son trépas ! ...
Cela ne t'émeut point : tu ne regardes pas ! "

C'est ainsi que toujours pour le plus mince outrage,
Une simple piqûre, on s'indigne, on fait rage ;

Le moindre mal est un forfait,
Et l'on ne frémit pas de celui que l'on fait !

LOUIS RATISBONNE.

NOËL.

Ainsi qu'ils le font chaque année,
En papillottes, les pieds nus,
Devant la grande cheminée
Les bébés roses sont venus.

A minuit, chez les enfants sages,
Le joli Jésus, qu'à genoux,
On adore sur les images,
Va, les mains pleines de joujoux.

Du haut de son ciel bleu descendre
Et de crainte d'être oubliés
Les bébés roses, dans la cendre
Ont mis tous leurs petits souliers.

Derrière une bûche, ils ont même,
Tandis qu'on ne les voyait pas,
Mis, par précaution extrême,
Leurs petits chaussons et leurs bas.

Puis, leurs paupières se sont closes,
A l'ombre des rideaux amis...
Les bébés blonds, les bébés roses
En riant se sont endormis.

Et jusqu'à l'heure où l'aube enlève
Les étoiles du firmament
Ils ont fait un si joli rêve
Qu'ils riaient encore en dormant.

Ils rêvaient d'un pays magique
Où l'alphabet fut interdit
Les arbres étaient d'angélique
Les maisons de sucre candi.

Et sur les trottoirs de réglisse.
On rencontrait, c'était charmant
Des bonshommes de pain d'épice.
Qui vous saluaient gravement.

Dans ce beau pays de féerie,
A Guignol on va chaque jour,
Et l'on voit, sur l'herbe fleurie
Les lapins, jouer du tambour

Sur de hautes escarpolettes
Bercé par les anges, on dort.
Là tous les chiens ont des roulettes
Tous les moutons des cornes d'or.

Mais comme venait d'apparaître,
En personne le Chat Botté,
Le jour, entrant par la fenêtre,
A mis fin au rêve enchanté,

Alors en d'adorables poses,
S'étirant sur leurs oreillers,
Les bébés blonds, les bébés roses,
En riant se sont éveillés.

ROSEMONDE GÉRARD.

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte ;
Elle y porte la dent, fait la grimace... " Ah ! certe !
Dit-elle, ma mère mentit

Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes !
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse ! An diable soit le fruit ! "

Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épéluche, la mange et lui dit :

" Votre mère eût raison, ma mie,
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir :
Souvenez-vous que dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir ! "

LA LEÇON DE LECTURE.

“ Monsieur Jean, vous lirez l'alphabet aujourd'hui.”
J'entends encore ce mot qui faisait mon ennui.
J'avais six ans. J'aimais les beaux livres d'images,
Mais suivre ces longs traits qui noircissent des pages
Ce n'était point ma joie et je ne voulais pas.
Pourtant, quand je voyais un peu d'écrit au bas
Des villes, des bateaux, des ciels aux blanches nues,
J'étais impatient des lettres mal connues,
Qui m'auraient dit le nom des choses et des lieux.
Savoir est amusant, apprendre est ennuyeux :—
J'aurais voulu savoir et ne jamais apprendre !
Et lorsqu'on me parlait d'alphabet sans attendre
Qu'on eût trouvé le livre effrayant, j'étais loin !
Où ? qui le sait ? L'enclos a plus d'un petit coin
Où, parmi le fenouil, le romarin, la mauve,
Un enfant peut guetter l'insecte qui se sauve,
Et se sentir perdu comme en une forêt.

J'étais là prêt à fuir dès que l'on m'y verrait.
Quand surgissait enfin l'aïeul avec son livre,
Je glissais par des trous où nul n'eût pu me suivre,
Et... cherche, bon grand-père, où l'enfant est niché !
Un jour, on me trouva dans un figuier perché ;
Un autre jour, prenant au bon moment la porte,
J'entrai dans les grands blés du champ voisin, en sorte
Que j'entendis ces mots derrière notre mur :
“ Il n'a pas pu sortir ! — En êtes-vous bien sûr ?
— Certes ! le portail sonne et la muraille coupe.”
Et grand-père ajoutait : Je l'attends à la soupe.”

Comme l'oiseau privé fuit, mais retourne au grain,
— Il fallait revenir le soir, d'un ton chagrin
Dire à mon grand-papa : “ Demain, je serai sage ! ”
Un jour : “ Monsieur l'oiseau, je vais vous mettre en cage,
Dit le bon vieux, sévère et vous n'en sortirez
Qu'après avoir bien lu ! — Mais mon grand-père ! — Entrez ! ”
J'étais pris par le bras comme un oiseau par l'aile ;
Nos poules, dans l'enclos, piquaient l'herbe nouvelle
Leur cabane était vide ; on m'y fit entrer seul,
Et le livre s'ouvrit dans les mains de l'aïeul !
Et que de fois les gens qui venaient en visite
Me virent à travers la barrière maudite
Et tous riaient, disant : “ Ah ! le petit vaurien ! ”
Ou : “ Le joli pinson ! et comme il chante bien ! ”
C'est qu'appuyant mon front aux losanges des grilles,
Il fallait tout nommer : lettres, accents, cédilles,
Sans faute, et la prison me fut bonne, en effet,
Car pour vite en sortir que n'aurais-je pas fait !

JEAN AICARD

APRÈS LA VISITE.

Ouf ! quel soulagement ! (Otant nerveusement ses gants.) On ne m'y reprendra pas de si tôt, à faire de pareilles visites ! Moi qui déteste les pimbêches, je suis bien tombée ! Son nom ? — Oh ! tout de suite (Jetant ses gants sur le fauteuil.) La première lettre, c'est Yvonne Desergot. (Se donnant de grands airs.) Yvonne Desergot ? (Riant.) Ah ! ah ! Vous comprenez qu'avec moi, ce genre-là n'a pas pris ; où ! pas du tout. (Otant son manteau.) Au début de la visite, dans la salle de jeu... il faisait une chaleur !... j'ai ôté mon manteau, comme ceci (Elle le pose sur le fauteuil.) et j'ai entamé la conversation : " Quel âge avez-vous, Mademoiselle ? " (Avec un air précieux.) — La question est indiscreète ! J'aurai douze ans et demi le 21, (se redressant.) mais tous ces messieurs prétendent que j'en parais quatorze. (Otant son chapeau.) " Ces messieurs ? " Oui, les gens qui viennent chez papa et maman ; (D'un air détaché.) " j'ai beaucoup d'amis. (Posant son chapeau sur le fauteuil.) " Ah ? On vous laisse au salon avec les grandes personnes ? Moi, rarement ; je préfère d'ailleurs la société de ma poupée. J'adore aussi jouer à la marchande, avec mon épicerie." (D'un air suffisant.) — Certainement, certainement... A chacun ses plaisirs, Moi, j'ai là, dans un coin, une poupée qui a coûté quatre-vingts francs, sans son trousseau ; je n'y touche même pas. Un de ces jours, je la donnerai à quelque petite pauvre... Je m'occupe beaucoup de bonnes oeuvres !

Vous comprenez que cette mijaurée commençait à m'échauffer les oreilles. Je lui dis : " Alors, à quoi jouez-vous, à rien ? " — Je sors avec maman en voiture... nous allons chez la couturière... je suis très difficile sur le chapitre de la toilette. Puis je travaille beaucoup le violon... on dit que c'est mieux porté que le piano. A la campagne, je fais de la bicyclette. " Avec ces messieurs ? " — Pff ! ils ne sont pas assez vite pour moi ; je les ai tout de suite semés. Vous comprenez, ma chère, il faut être jeune, pour faire du sport. Je préfère sortir avec mon petit cousin, le comte d'Alenvers, Dapostrophe, bien entendu... d'ailleurs son nom est souvent cité dans le " Figaro ". " Eh bien, moi, lui dis-je agacée, (Elle débite rapidement ce qui suit.) je n'ai ni comte d'Alenvers, ni duc d'Alendroit pour m'accompagner à bicyclette, attendu qu'on ne m'en donnera une que quand je serai grande. J'étudie le piano, qui rend plus de services que le violon ; quant à mes robes, elles sont faites par une ouvrière qui vient travailler à la maison, et passe le moins de temps possible à me planter des épingles dans le dos ou à me chatouiller au moment de l'essayage, ce dont j'ai horreur. Je joue à la poupée, à la marchande, à la balle, au cerceau, à la raquette et aux osselets ; j'ourle des torchons, je fais la cuisine et lave la vaisselle : voilà ! " (Joignant les mains.) Si vous aviez vu mam'selle Désergot, après cette sortie !..

Elle est devenue de trente-six couleurs, et a fui, sans mot dire, auprès d'une table où étaient des livres. Notez bien que j'avais beaucoup exagéré : j'ourle des torchons, comme dit ma bonne, chaque fois qu'il me tombe un oeil ; je fais la cuisine lorsque Philomène veut bien me laisser tourner une sauce ; quant à la vaisselle... (Montrant ses mains.) Voyez si j'ai les mains de l'emploi. (Avec autorité) N'empêche que la leçon a porté, et c'était l'essentiel ; rien n'est plus ridicule à mon avis, que la suffisance et la vantardise (Baissant tout à coup la tête, avec un air embarrassé, elle reprend ses vêtements qui sont sur le fauteuil, pour se donner une contenance, en jetant de temps en temps un coup d'oeil sur le public.) La vantardise... hum se vanter... entre nous, n'est-ce pas ce que je viens de faire ? (Se cachant la figure dans son manteau.) C'est une honte ! (Découvrant sa figure, et se dirigeant vers la porte.) Je vais passer, à mon tour, pour une Yvonne Désertot !... Fil je cours me cacher... (s'arrêtant.) On dit, il est vrai, que péché avoué est à demi pardonné... (se penchant du côté du public, avec un gentil sourire. Me pardonneriez-vous ?

(Elle disparaît.)

G. DE WAILLY.

LES LUNETTES.

Jules s'ennuyait bien,
Car il ne savait rien,
Pas même lire !

Un jour qu'il était seul et ne pouvait pas rire
Il se dit : " Voyons donc, je m'en vais voir un peu,

Puisque je ne sais pas quoi faire,
La belle histoire que grand'mère
Disait hier dans le livre bleu."

Il va donc chercher dans l'armoire
Le livre, puis il l'ouvre tout grand ;
Mais, bernique ! où donc est l'histoire ?
Il ne voit rien que noir et blanc.

Ah ! je sais ; sur mes yeux, je n'ai pas mis de verre,
Comme grand'mère :

Voilà pourquoi je ne puis voir."

Et de sa grand'maman il cherche les lunettes,
Les frotte, pour les rendre nettes,
Avec le coin de son mouchoir,
Regarde encor, change de page ;
Mais d'histoire, pas davantage !

Sa mère entre et lui dit ; " Grand'mère a mal aux yeux,
Toi, mon enfant, ton mal, c'est d'être paresseux.

Il faut apprendre à lire et tu verras l'histoire
Sans lunettes, tu peux me croire,
Rien qu'avec tes yeux bleus."

LOUIS RATISBONNE.

LA PETITE MÈRE.

“ Regardez, monsieur, ma poupée !
C'est ma fille, savez-vous bien ?
Oh ! sa robe est toute fripée !
C'est sans doute ce vilain chien . . .

Elle s'appelle Marguerite,
Ma fille ; elle n'a que deux ans.
Hein, qu'elle est grande ma petite,
Et qu'elle a de beaux yeux luisants !

Sous sa paupière blanche et rose,
Elle a des cils longs et soyeux.
Savez-vous la plus belle chose ?
Elle ouvre, elle ferme les yeux.

Vous regardez sa chevelure ?
Voyez ! ce sont de vrais cheveux.
Et ce n'est pas de la peinture :
Je puis les peigner si je veux !

Je l'habille et la déshabille
Depuis la tête jusqu'aux pieds.
C'est tout comme une grande fille ;
Elle a des bas et des souliers.

Elle ne sait pas se conduire,
Mais quand je la prends par la main,
Elle s'en va comme un navire
Et marcherait jusqu'à demain.

Le soir, pour dire sa prière,
Son caractère est des plus doux,
Et comme avec moi fait ma mère,
Je lui fais plier les genoux.

Puis je la baise sur la bouche
Et la mets dans ses petits draps.
Et bien souvent, quand je me couche,
Je la fais dormir dans mes bras. ”

Alors le monsieur dit : “ Sans doute
Ta poupée . . . Elle parle bien ?
— Oh non, monsieur, mais elle écoute,
Elle écoute sans dire rien ! ”

Et l'enfant dans ses bras emporta sa chimère,
Les yeux remplis d'amour et d'orgueil triomphant.
C'était une poupée, il est vrai ; mais l'enfant,
L'enfant, elle, était déjà mère !

LOUIS RATISBONNE.

LES FOSSETTES.

Il y a longtemps, bien longtemps,
Un bel ange vit un enfant
Qui dormait tout blanc et tout rose,
Sous un rosier, rouge de roses.

Cet enfant était si joli
Que l'ange émerveillé se dit :
Serait-ce un de mes petits frères
Qui s'est égaré sur la terre ? ”

L'ange s'approche doucement
Pour ne pas réveiller l'enfant,
Et, du bout de ses doigts il le touche
Au deux coins de sa fraîche bouche.

Or l'ange, après avoir tâté,
S'aperçut qu'il s'était trompé ;
Un peu triste, il dit : “C'est dommage,”
Et s'envola vers les nuages.

Mais, sur les deux petites joues,
Ses doigts ont fait deux petits trous ;
C'est depuis cette historiette
Que les enfants ont des fossettes.

JULES LEMAITRE.

UNE INCONVENANCE.

“ Eh bien, Paul vous dormez, je crois ?
Ce n'est pas pour dormir que l'on vient à l'église.
Votre attitude scandalise.

— Maman, j'ai déjà fait ma prière cinq fois,
J'ai peur d'ennuyer Dieu. Ce serait plus aimable
De lui dire à présent une petite fable ?

— Non, fit la mère en souriant ;
Celà, mon petit Paul, serait moins convenable.
On ne peut s'adresser au bon Dieu, qu'en priant. ”

LOUIS RATISBONNE.

LA CONFIDENTE.

(Elle entre, une grande poupée dans les bras.)

Maman me fait honte. Elle dit que ce n'est pas quand on va faire sa première communion qu'on joue encore à la poupée... comme une gamine. Aussi, j'attends que maman soit sortie pour ouvrir l'armoire, puis la belle boîte capitonnée de satin vert-pomme, et y prendre Rosalie. (Montrant sa poupée.) Je l'ai appelée Rosalie en souvenir de ma bonne... une grande qui nous a quittés sans raison.

Moi, jouer à la poupée ? Par exemple !... Voyez-vous, les mamans ne savent pas : Rosalie n'est pas ma poupée, c'est ma confidente... Je vais vous expliquer.

Maman a son " jour ", le mardi. Cet après-midi-là, je ne vais pas au cours, ça c'est vrai : je reste pour amuser les petites filles... quand il en vient. N'empêche que c'est le " jour " de maman et pas le mien... Mais, je me rattrape : mon " jour " à moi, c'est... tout le temps... quand maman n'est pas là. Je viens au salon avec Rosalie, je l'installe comme cela. (Elle assied la poupée sur un fauteuil). . . là !... Maintenant, Rosalie c'est maman, je suppose, et moi, (S'asseyant sur une chaise en face de la poupée.) je suis censément la petite madame Desorbiers, son amie intime... Elles se disent tout, toutes les deux, quand les autres n'y sont pas... J'entends cela, sans en avoir l'air, en allant et venant... Alors, je dis : (Jouant) — Eh bien, chère madame, êtes-vous plus satisfaite de votre mari ? Oui, n'est-ce pas ?... Non, ne prenez pas la peine de me répondre : je me charge de tout !... Alors, il a enfin renoncé à prendre des culottes ? (De sa voix naturelle.) Ça, c'est drôle... Papa prendre des culottes ?... Il en a plein une armoire !... Je continue : (Jouant.) — Je vois que tout va bien de ce côté. Ce n'est pas comme du mien... J'ai bien peur, allez : il y a un rat dans mon existence !... (De sa voix naturelle :) Oh ! comme je le comprends, madame Desorbiers ! Moi, ces bêtes-là, ça me ferait sauver au bout du monde ! (Reprenant son jeu.) — Et votre Rosinette ? (De sa voix naturelle :) Rosine c'est moi. (Jouant.) — Et votre gentille mignonne, est-elle toujours bien sage ?... Hum ! hum !... Oui, je sais : les mamans ont pour petites filles de vrais petits anges, et quand on leur demande si elles sont sages, elles font toujours " hum ! hum ! " mais, au fond, elle n'en pensent pas un mot !... Et, travaille-t-elle bien ?... Hum ? hum ? Oui je sais ! je suis sûre, alors, qu'elle travaille aussi bien qu'elle est sage. (Vivement, de sa voix naturelle, en redressant la poupée contre le dossier du fauteuil.) Oh ? ne prenez pas des airs penchés comme cela, Rosalie ! Maman n'en prend jamais... du moins avec moi ! (Reprenant son jeu, sans se rasseoir.) Voulez-vous que je vous dise, chère madame ? (Avec importance.) Vous ne comprenez pas votre fille !... Mais, certaine-

ment ! .. Vous la considérez toujours comme une enfant, elle qui veut justement se marier ! .. Ah ! par exemple, se marier tout de suite, sans attendre sa première communion. Vous lui avez ri au nez, quand elle vous l'a dit .. Mais, c'est très sérieux ! Comment voulez-vous qu'elle puisse autrement avoir son jour ? Tenez, mariez-la à son cousin Adolphe .. demain matin .. on après-demain matin au plus tard .. Comme cela, elle aura juste le temps de commencer à recevoir .. avant la fin de la semaine .. Vous faites la mine ? Mais Adolphe est un très bon parti ! .. Vous me direz qu'il est potache .. Qu'est-ce que ça fait ? Le collègue n'est pas un couvent cloîtré .. On peut en sortir pour une circonstance grave .. et c'est grave de se marier ! .. quitte à y rentrer ce soir, s'il y a le lendemain une composition importante ! .. Voilà, chère madame : je tenais à vous dire cela, en passant .. N'oubliez pas de venir à mon prochain jeudi .. Ne me répondez pas, c'est inutile .. et ne me reconduisez pas : je connais le chemin !

(Elle fait quelques pas comme pour sortir, mais revient vivement et, de sa voix naturelle : Vous avez vu, n'est-ce pas ? Eh bien, si maman m'accuse encore de jouer à la poupée, ... vous pourrez lui dire que ce n'est pas vrai !

(Elle reprend sa poupée et sort.)

G. DE WAILLY.

LES PENSUMS.

“ Pour la première fois je m'en vais donc demain
Au collège ! disait Louis sautant de joie.
J'ai mes livres déjà serrés dans ma courroie !
Tout seul et sans donner la main,
J'entrerai par la grande porte,
Où “Lycée” est écrit avec des lettres d'or :
Deux heures l'on y reste avant que l'on ne sorte ;
Il y faut travailler : gare à celui qui dort !
Je ferai des devoirs et puis j'aurai des places ;
On verra celles que j'aurai !
Dans les intervalles des classes,
Aux récréations, bien sûr, je me battrai,
Ou quelquefois j'aurai de longs pensums à faire,
Comme toi, n'est-ce pas, mon frère ?
— Non, dit l'autre, toisant Louis de haut en bas,
Non, tu n'en auras pas, car tu n'as pas mon âge.
Les tout petits, on les ménage.
Si ! Je veux des pensums, ou bien je n'iras pas ! ”

Louis voulait la vie avec toutes ses chances :
On n'est pas homme sans souffrances.

LOUIS RATISBONNE.

DÉPUTÉ.

Autrefois, quand j'étais en robe, Député ! . . J'aurai mon cortège
 Et que je faisais mon début, De courtisans et de flatteurs ;
 J'ignorais que, sur notre globe, A la Chambre, j'aurai mon siège
 Tout homme doit poursuivre A côté des grands orateurs ! . .
 un but . . . Mais sachant, dans un but

Aujourd'hui que mon caractère honnête,
 Est en pleine maturité, M'unir à la majorité,
 J'ai fait le choix de ma carrière : J'irai soigner à la buvette
 C'est dit, je serai Député ! Mon estomac de Député !

Vous riez ? — Chacun suit sa route, Les bons projets, sur mes
 Humble berger ou potentat, instances
 Quant à moi, j'aurai pu Seront votés fort à propos ;
 sans doute Je supprimerai les quittances,
 Faire un écrivain . . . un soldat . . ., Je supprimerai les impôts ;
 Un épicier . . . un archidiacre . . . On aura l'or au kilogramme,
 Un doyen de la Faculté . . . Et les gros sous à volonté ;
 Ou même . . . un bon cocher de fiacre : Voilà quel sera mon programme,
 Mais je veux faire un Député ! Lorsque je serai Député !

On dit — et nul ne le conteste — Et vous, mes petits camarades,
 Qu'au désordre je suis euclid ; Vous serez tous bien partagés :
 Que j'ai le poing dur, le pied lesté, Je doublerai les promenades
 La langue vive et l'oeil malin. Et quintuplerai les congés.
 Et c'est bien vrai ; je me sens Plus de pensums ni de consignes,
 homme Mais des bons points en quantité.
 Quand je me suis bien disputé : Je vous supprime . . . jusqu'aux
 Vous voyez que j'ai tout, en somme, lignes !
 Pour faire un très bon Député . . . On n'est pas toujours Député !

D'abord, je n'irai plus en classe ; Mes bienfaits, ainsi que la manne,
 Je n'apprendrai plus de leçons ; S'étendront jusqu'aux animaux :
 Un autre ira prendre ma place Perroquet, chien, chat, cheval, âne
 Au milieu des petits garçons. Seront délivrés de leurs maux.
 Je pourrai me passer de maître, J'irai, jusqu'au fond de leurs
 Étant l'oracle incontesté . . . cages
 On sait tout, on doit tout Rendre aux oiseaux la liberté
 connaître Et dès lors, forêts et bocages
 Aussitôt qu'on est Député ! . . . Chanteront le grand Député ! . .

... Quant à vous, mes charmantes dames,
 Vous ne craignez plus vos époux,
 Car je veux, qu'à présent, les femmes
 Puissent voter tout comme nous ;
 Mais, de peur qu'on ne vous reprenne
 Ce bulletin tant convoité ! —
 Mesdames, donnez-m'en l'étrenne :
 Nommez-moi votre Député !

CLÉMENT ROSSET.

LES PETITS CHÉRUBINS.

Ah ! dis pourquoi, petite mère,
Quand tu m'embrasse le matin,
Après que j'ai fait ma prière,
M'appelles-tu : — " Mon chérubin ? "

Dis où les chérubins demeurent,
S'ils sont petits, blonds comme moi,
S'ils sont méchants, si, quand il pleurent,
Leur mère est bonne comme toi ?

Les mène-t-on jouer sur l'herbe ?
Se promener dans les forêts ?
En rapportent-ils une gerbe
De fraises et de beaux bouquets ?

Dis les fait-on beaux les dimanches
Et vont-ils leurs petits bras nus ?
Savent-ils joindre leurs mains blanches
Pour adorer le bon Jésus ? . . .

Embrassent-ils leur bonne mère
Ainsi que moi tous les matins ?
Comme moi, font-ils leur prière,
Maman, les petits chérubins ?

x x x.

UNE DENT PERDUE.

La beauté passe, enfants ! Il n'y faut pas tenir
Plus que ne fit Louise.

Louise avait six ans, à force de grandir !
Elle avait des yeux bleus et des lèvres cerise
Et vingt perles dessous. Mais, la mue arrivant,
Louise en perdit une, une dent de devant.
Pauvre petite dent, si fine, si polie,
Juste la plus jolie !

Son père la garda pour s'en faire un bijou,
La monter en épingle et la porter au cou,
Et Louise riait, quant la mère à sa vue :
Ah ! mon Dieu ! tu viens donc de perdre une dent là !"
L'enfant dit simplement : " Je ne l'ai pas perdue,
Papa l'a. "

Certes, ce n'était pas le mot d'une coquette :
Le voici tel qu'il est tombé dans mon bonnet.
Et si je connaissais quelque gentil poète,
Je le ferais monter en or . . . dans un sonnet.

LOUIS RATISBONNE.

LE NOËL DU PETIT MOUSSE.

A bord de la fière Corvette
Où l'on fête le réveillon
Sur le pont, près de la dunette,
On a monté le moussaillon.

On est dans la terrible zone
Des mers de Chine, et le gamin
Qui s'en va de la fièvre jaune
Ne doit pas voir le lendemain.

Il a neuf ans... dix ans à peine...
Qui sait? — bien des soleils ont lui
Et personne n'a pris la peine
D'en compter le nombre pour lui.

On l'a recueilli sur la plage
Un matin qu'il ventait bien fort,
Et l'orphelin, en prenant l'âge,
Est devenu " l'enfant du Port "

Quand il fut assez fort : " Embarque ! "
Dirent les marins au moutard
Qui manoeuvrait déjà sa barque
De Saint-Malo jusqu'à Dinard.

Si bien que sur la mer profonde
Naviguant en toute saison,
Il avait fait son tour du monde
Bien avant l'âge de raison.

Et maintenant le petit homme,
Parmi les chants des matelots,
S'endormait de ce dernier somme
Que l'on achève sous les flots !

L'aumônier du bord, un vieux prêtre,
Qui, tout bambin, l'avait connu,
S'avançant auprès du pauvre être,
Tendrement baisa son front nu.

A cette caresse si douce,
S'efforçant d'entr'ouvrir les yeux,
Pierre, le brave petit mousse,
Bégaya tout bas : " Je vais mieux... "

“ Pendant la fin de la campagne
“ Le bon major me guérira.
“ Arriverons-nous en Bretagne
“ Pour quand la Noël reviendra ? ”

— “ Durant ta longue maladie,
“ Mon pauvre enfant, le temps a fui :
“ Voici venir l'Heure bénie,
“ Jésus descendra cette nuit. ”

— “ Les enfants, comme chaque année,
“ Auront les présents les plus beaux :
“ Moi, je n'ai pas de cheminée,
“ Je n'ai pas même de sabots !

“ Les petits gas de nos villages
“ N'ont guère besoin de jouets :
“ C'est si joli les coquillages,
“ Les tas de sable et les galets !

“ Aussi, pour vivre bien à l'aise,
“ Je ne demande au bon Jésus
“ Qu'une maison sur la falaise
“ D'où l'on ne me chasserait plus.

“ Puis, enfin, comme tout le monde,
“ Ne pourrais-je donc pas avoir
“ Une maman qui parfois gronde
“ Mais qui vous embrasse le soir ? ”

Et, souriant à ce doux rêve
L'enfant s'endormit doucement.
Le mal, un instant faisait trêve
Pour le prendre plus sûrement !
.....

A l'heure où Noël vient sur terre,
Le petit mousse trépassa,
Et, dans la nuit du grand Mystère,
Ces vœux Jésus les exauça.

Lui qui voulait une chaumière,
Il eut les palais du ciel bleu,
Et, pour maman, le petit Pierre
Eut la Maman de l'Enfant-Dieu.

THÉODORE BOTREL.

L'OREILLER QUI PLEURE.

Il y a des petites filles, ici?... Oui, je les vois : à la bonne heure !

Vous savez, vous, les papas et les mamans, et vous les grands frères et les grandes soeurs, vous n'avez pas besoin d'écouter : c'est aux petites filles comme moi que je vais raconter ce qui m'est arrivé... pas plus tard qu'hier. Et si, après ça, elles ne sont pas sages... Oh ! bien, alors !

Hier, j'ai eu six ans. Tout le monde sait qu'à six ans on est une demoiselle. Autrefois, c'était à sept ans l'âge de raison, comme on dit ; mais maintenant, nous sommes bien plus précoces... surtout les filles !

Donc, je me réveille avec l'idée bien fixe de ne plus obéir comme une montarde qu'on tient par la main : A six ans, on est d'âge enfin à faire ses quatres volontés !

Maman entre dans ma chambre et, comme d'habitude, me donnant un gros baiser, me dit :

— Allons, bébé, lève-toi : il ne faut pas arriver en retard à l'école !

M'appeler " bébé " encore, à six ans ! Rien que cela, ça me révolte.

— Non ! que je dis carrément, je ne veux pas me lever, et je ne veux pas aller à l'école.

Maman me regarde stupéfaite : c'est que j'avais dit ça d'un ton !... Mais, tout à coup, papa entre, en tortillant sa terrible moustache et dit :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Alors, m'empoignant par un bras, il me sort du lit, et, en un rien de temps, malgré mes cris, mes trépignements, me voilà de force débarbouillée, peignée, habillée et traînée jusque chez Mademoiselle Pimpernelle, la maîtresse de pension.

Ce que je rageais ! Aussi, pour me venger, je rumine un coup dans ma tête et crac, à l'heure de la récréation... je me sauve. En revenant de son bureau, papa me retrouve jouant dans la rue.

Je m'attendais à recevoir une bonne calotte... Mais, non : rien, pas même un mot. Seulement, aussitôt rentrée, v'lan, au cabinet noir... jusqu'à ce que j'aie demandé pardon, à genoux.

Demander pardon, à six ans !... Me prenait-on pour une enfant ?

Pour dîner, pain sec et eau claire. D'un coup de pied, je renverse mon gobelet ; d'un autre, j'envoie ma tartine le rejoindre, et je me mets à pleurer et à crier de colère.

Ce n'est pas que je sois méchante, et je vous assure que c'est la première fois que ça m'arrivait... Mais enfin, ça faisait six ans que j'obéissais : ça ne pouvait pas toujours durer non plus !

A travers la porte fermée à double tour j'entendais maman qui me disait :

— Tu vas te faire mal à crier ainsi... Demande pardon.

Pardon!... Jamais! J'étais plutôt décidée à passer toute ma vie au cachot, ainsi!

A huit heures, papa paraît, poussant mon lit dans le cabinet noir.

Ah! dame, ça, ça m'a fait de l'effet : j'ai peur, la nuit, quand je suis enfermée... mais, je n'ai pas cédé. Seulement une fois couchée, voyant qu'on refermait la porte et qu'on me laissait sans lumière, je me suis mise à crier de plus belle, griffant mes draps, labourant mon oreiller de coups de poings...

Si bien qu'à la fin, je n'en pouvais plus et que je sentais, malgré moi, ma colère se détendre et mes yeux se fermer. Il me semble même qu'ils étaient fermés tout à fait quand, distinctement, à côté de moi, j'entends pleurer tout bas... Et puis, une voix douce, douce, mais singulière, murmure à mon oreille :

— Lucette ?

Stupéfaite, je me dresse et je demande avec inquiétude :

— Qui m'appelle... et qui est-ce qui pleure comme ça ?

— C'est moi, répond la voix si douce, moi, ton petit oreiller... Chaque soir, j'amollissais mon duvet avec joie sous ta tête, lorsque tu t'endormais mignonne et sage. Maintenant que tu es méchante, me voilà bien malheureux : tu me meurtris de tes petits poings roses et tu me brûles de tes vilains pleurs de rage... Et je suis bien triste, car je ne verrai plus voleter autour de ton front les jolis songes qui me charmait autant que toi !

Mon inquiétude, en entendant cela, se changea en terreur.

— Mais... les oreillers... ne parlent pas m'écriai-je en frissonnant de peur et en claquant des dents.

Alors, soudain, le cabinet noir s'éclaira mystérieusement et je vis, tristement penché sur mon lit, un bel ange blanc comme la neige avec deux grandes ailes d'or, et qui me dit :

— Aussi ne suis-je pas l'oreiller de plumes sur lequel flottent les boucles de tes cheveux blonds, mais l'oreiller divin en lequel repose ta petite âme... J'étais souriant quand tu étais sage ; mais, puisque tu veux être méchante, vois comme tu me fais pleurer !

Je n'avais plus peur du tout!... J'ouvre les yeux, l'ange avait disparu... Mais, à sa place, je vois maman qui, un bougeoir à la main, me regardait avec ses beaux grands yeux tout humides de larmes.

Alors, j'éclate en sanglots et je crie :

— Maman !... Pardon ! Pardon !... Je serai sage... toujours pour toi, pour l'ange... et pour mon petit oreiller !

G. DE WAILLY

LA PETITE CURIEUSE.

Bertha souhaitait un serin.
— Mère, un petit serin qui chante,
Qui vous éveillent le matin !
Veux-tu m'acheter un serin ?
Mère, j'en serais si contente !
— Eh bien, soit ! dit la maman, mais,
En revanche tu me promets
D'être un peu plus obéissante
Et moins curieuse. Autrement...
— Oui ! promet Bertha vivement.
Et la promesse était sincère,
Berthe au moins jamais ne mentait.
Le grand malheur, c'est qu'elle était
Si curieuse et si légère
Qu'au moindre vent elle tournait,
Comme la girouette fait.
Le jour suivant, la bonne mère
Lui dit : — Je sors ; toi, cher enfant,
Écris ton thème en m'attendant.
On m'a promis d'être bien sage !...
Je vais voir à certaine cage.
Voici sur la table un coffret :
Ce qu'il renferme est un secret.
Qu'une petite curieuse
Ne s'avise pas de l'ouvrir !...
Ce serait pour s'en repentir.
La maman était sérieuse,
Berthe en se récriant promit
D'être discrète et studieuse.
Et vite à l'oeuvre elle se mit.
Mais la boîte mystérieuse
Ne lui sortait pas de l'esprit.
D'abord l'ortographe en pâtit :
Bientôt la main se ralentit.
— Ah ! quel long thème ! qu'il m'ennuie !
Ce secret, c'est bien singulier.
Ciel ! ma promesse que j'oublie !
Bon ! il me faut recopier.
Et du coffret à son papier,
Ses yeux allaient, erraient sans cesse.
Ah ! Berthe, Berthe, et la sagesse ?
Berthe, tiens ferme ta promesse !
Ta conscience t'avertit
Mais de la boîte sors un bruit, ..

L'épreuve alors devient trop forte,
 La curiosité l'emporte.
 Berthe s'approche du coffret,
 L'ouvre, et, plus prompt que la parole
 En criant un oiseau s'envole,
 Tout d'or, mignon et guilleret,
 Le serin qu'elle désirait !
 Il s'échappe avec le secret
 Il se heurte, il cherche une issue ;
 Berthe après lui court éperdue.
 Il voltigeait, tournait, virait,
 Elle appelait, sautait, pleurait.
 Aïe ! il voit la fenêtre ouverte !
 Leste ! il s'élançe, il disparaît.
 — Parti ! parti ! s'écriait Berthe,
 Punie et de honte couverte.
 — J'arrive donc trop tard ainsi ?
 Dit la mère alors à la porte.
 Voici la cage que j'apporte,
 Et je trouve l'oiseau parti !
 Envolé comme ta parole,
 Comme ma confiance aussi.
 N'attends pas que je te console.
 C'est bien fait, quand les curieux
 Se brûlent les doigts et les yeux :
 Ton indiscrétion avide
 Pour la vue a perdu l'avoir.
 Garde à présent la cage vide,
 Curieuse, et tâche d'y voir,
 En place d'oiseau, ton devoir.

X X X.

LE SERPENT.

Un horrible serpent alla se plaindre au diable.
 " Qu'as-tu ? lui dit Satan, ta mine est effroyable.
 — Sire, je fais toujours tout le mal que je peux.
 — Qu'est-ce donc qui te manque, et n'es-tu pas heureux ?
 — Non, l'on guérit de mes morsures,
 Répond l'animal venimeux ;
 On cautérise mes blessures,
 Et les contre-poisons détruisent tout mon fiel,
 Ah ! que n'ai-je un venin incurable, mortel,
 Pour mettre sans remède un homme à l'agonie !
 — Quel serpent veux-tu donc être ?
 — La Calomnie.

LOUIS RATISBONNE.

LE PETIT AMBITIEUX.

Un enfant avait mis les bottes de son père.
Il se croyait plus grand ; mais il fallait marcher :
Dans sa jeune espérance, il arpentait la terre ;
Ses bottes ne pouvaient pourtant l'en détacher.
Il traîne avec ardeur l'entrave qu'il adore ;
Il veut courir . . . il rampe ; il rit, il rampe encore :
Au collège, avant l'heure, il arrive enchanté,
Et parmi les plus grands se range avec fierté.

Son père l'a suivi. . . . Dieu ! faites-le sourire !
Il cherche, il voit l'enfant ; il a dit : " Levez-vous ! "
L'ambitieux chancelle et fléchit les genoux.
Mais son père commande : un père ! il faut souscrire ;
Il se lève. " Courez, dit son juge, courez !
D'un pas ferme et hardi devancer votre père,
Que votre course soit prospère :
Si vous tombez, malheur ! . . . vous vous débotterez. "

Se débotter ! . . . Jamais ! plutôt périr en route.
L'enfant frissonne, il pleure à la voix qu'il redoute ;
Mais il pleure immobile, et sur son front charmant
Se peignent la douleur et le ressentiment.

L'école curieuse avait fermé son livre,
Le maître préparait son sermon détesté ;
Et l'enfant ! . . . Il songeait à la mort qui délivre,
Car du crime, à ses pieds, tout le poids est resté.
Pour la dernière fois, courez ! je vous l'ordonne ;
" Si vous me devancez, mon fils, je vous pardonne. "
Et l'enfant éperdu, plein d'âme et plein d'effroi,
S'élance sur son père, et dit : " Emportez-moi ! "
Et ce père accueillit sa rougeur et ses larmes ;
Sur son coeur qui battait de colère . . . ou d'amour,
Il emporta son fils, tout botté, sous les armes :
" Conserve-les, dit-il ; tu marcheras un jour ! "

Mme DESBORDES-VALMORE.

LE CHATEAU DE CARTES.

Un bon mari, sa femme — et deux jolis enfants,
Coulèrent en paix leurs jours dans le simple ermitage—
Où, paisible comme eux, vécurent leurs parents.

Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,

Dans l'hiver, devant les tisons,

Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse.

Leur parlaient du bonheur qu'elles procurent toujours.

Le père — par un conte égayait ses discours ;

La mère par une caresse.

L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,

Lisait et méditait sans cesse ;

Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse ,

Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.

Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,

Assis près d'une table où s'appuyait la mère,

L'aîné lisait Rollin ; le cadet, peu soigneux —

D'apprendre les hauts faits des Romains et des Parthes,

Employait tout son art, toutes ses facultés —

A joindre et soutenir, par les quatre côtés,

Un fragile château de cartes.

Il n'en respirait pas d'attention, de peur.

Tout à coup voici le lecteur

Qui s'interrompt : " Papa, dit-il, daigne m'instruire

Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,

Et d'autres, fondateurs d'empire :

Ces deux noms sont-ils différents ? "

Le père méditait une réponse sage,

Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,

Après tant de travail, d'avoir pu parvenir —

A placer son second étage,

S'écrie : " Il est fini " Son frère, murmurant,

Se fâche et d'un seul coup détruit son long ouvrage,

Et voilà le cadet pleurant.

" Mon fils, répond alors le père,

Le fondateur c'est votre frère,

Et vous êtes le conquérant. "

FLORIAN.

LE DÉVOUEMENT DE NANETTE.

Vous connaissez grand'mère?... la bonté même, n'est-ce pas?... Eh bien ! je l'ai vue en colère, une fois... une seule !... A cause de moi.

Il faut vous dire d'abord que grand'mère a une passion... Oh ! mais une passion énorme !... Elle adore les chats... Quand vous entrez dans sa chambre, vous en voyez partout : sur ses genoux, sur la table, sur les sièges, sur son lit.

Il y en avait, entre autres, un gros noir, son préféré... Nous n'étions pas cousins, tous les deux. Il était mal élevé ! Il avait pris l'habitude, pendant les repas, de monter sur la table et de mettre son museau dans les assiettes... Moi, je n'aimais pas ces manières-là, et quand je me disputais avec lui, grand'mère lui donnait toujours raison !

Un dimanche, — grand'mère avait beaucoup de monde à dîner, ce jour-là — au moment du rôti, je surprinds le matou, la patte sur le filet de dinde qu'on venait de me servir. Le sang me monte à la tête. La colère m'aveugle. Sans réfléchir une seconde, j'empoigne le chat et je le jette de toute ma force contre le mur.

L'animal pousse un cri terrible et tombe évanoui. Je deviens très rouge. Bonne maman me lance un regard qui me pétrifie. Toute la table se lève, on se précipite sur le chat, on l'entoure, on se lamente sur son sort... pour faire plaisir à bonne maman. Finalement, la femme de chambre l'emporte pour lui donner des soins.

Grand'mère ne m'adressa pas la parole de tout le dîner. Seulement, quand on passa au salon, elle me glissa dans l'oreille ces simples mots :

— Tu seras punie ce soir !

Le ton de sa voix m'effraya. Jamais grand'mère ne m'avait parlé si sévèrement ! Aussi, je n'eus pas envie de rester avec les grandes personnes ; je demandai à Nanette de monter me coucher, et je m'esquivai sans dire bonsoir.

Vous ne connaissez pas Nanette !... Une bien brave fille ! comme dit bonne maman... mais vieille et laide !... laide à faire peur, surtout à cause de ses moustaches !... avec ça, elle a la manie de vous embrasser... C'est elle qui me gardait la nuit quand je venais passer les vacances chez grand'mère.

La chambre que nous occupions était immense. Le lit de Nanette était près de la porte ; le mien, à côté de la cheminée.

Ce soir-là, je dis à Nanette, sans avoir l'air de rien :

— Changeons de lit, veux-tu?

— Pourquoi ça ? me demande-t-elle.

— Une idée comme ça ! Histoire de s'amuser, que je répons.

Elle ne me refusait rien ; Aussi accéda-t-elle immédiatement à mon caprice. Elle me mit au lit près de la porte et se coucha elle-même près de la cheminée, après avoir soufflé la bougie.

J'étais inquiète, agitée. Je ne pouvais pas fermer l'oeil... " Tu seras punie ce soir !..." Cette phrase me bourdonnait dans les oreilles. Quelle punition allait m'infliger grand'mère ? J'entendais les invités causer et rire en bas... Le temps marchait et je n'essayais même plus de m'endormir, certaine que le sommeil ne viendrait que quand tout le monde serait parti, quand le silence absolu régnerait dans la maison.

Les douze coups de minuit tintèrent. Le bruit augmenta. Il y eut des allées et venues dans l'antichambre. Les invités se retiraient... Un frisson me passa dans tous les membres. Mon sort était sur le point de se décider.

Je cherchais pourtant à me rassurer. Grand-mère se souviendrait-elle de sa menace?... Qu'avais-je à craindre, après tout?... Si elle entrait, elle irait tout droit à mon lit habituel et, ne me trouvant pas, elle penserait que je me suis enfuie, cachée dans le jardin.

Quelqu'un monta dans l'escalier... C'était bien son pas. Je respirais à peine. La porte s'ouvrit. Aucune lumière. Mais à la clarté faible de la fenêtre, je vis une ombre,... grand'mère !

— Blanche ! dit-elle à mi-voix.

Je me gardai bien de répondre. Elle s'avança tout près du lit où dormait Nanette.

— Blanche ! répéta-t-elle, plus fort, cette fois.

Je la vis se pencher sur Nanette. Il se fit comme un froissement de linge et il me sembla que la vieille bonne remuait et se retournait dans ses draps... Mon cœur battait à se rompre.

Tout à coup, j'entendis un claquement formidable pareil à un applaudissement frénétique.

Et grand'mère disait :

— Voilà qui t'apprendra à tuer mon pauvre loulou !

— Je suis perdue ! pensais-je, Nanette va parler et alors...

Mais Nanette ne parla pas. Elle comprit tout sans doute, la brave fille ! et subit la correction par dévouement pour moi... Mais je ne fus tranquille que quand grand'mère ferma la porte sur elle et descendit l'escalier.

Depuis ce moment-là, tous les soirs, j'embrasse Nanette, et de bon coeur !... malgré ses moustaches !

PAUL CROISSET.

MONSEIGNEUR.

Quel que soit en naissant le nom qui vous décore,
Qu'on vous appelle comte ou marquis, mieux encore,
N'en ayez point d'orgueil, il faut gagner son nom ;
Alors le nom est bon.

C'était dans un grand bal d'enfants aux Tuileries.
Ce jour-là l'innocence et la joie y régnaient,
Et des lambris royaux les échos s'étonnaient
D'ouïr naïves causeries.

Une petite fille, au milieu de ses pas,
Arrête son danseur, fils du roi : L'on t'appelle
Monseigneur ! Es-tu donc archevêque ? dit-elle,
— Moi ! fit l'enfant, je ne sais pas."

On chercherait longtemps un homme
Semblable, en sa candeur, à cet enfant royal,
N'écoutant pas comme on le nomme,
Ne sachant s'il est prince, évêque ou cardinal.
Mais qu'une voix naïve, à ces illustrissimes,
Dise un jour : " On vous nomme Eminence, Grandeur,
Altesse ! Vous prenez un nom aux hautes cimes :
Vous devez avoir un grand coeur ! "

Pour ces fiers adjectifs se sentant le coeur mince,
Peut-être quelques uns, avec plus d'embarras,
Diraient comme mon petit prince :
Je ne sais pas

LOUIS RATISBONNE.

LE GÂTEAU DE MARCEL.

“ Vite, petite mère,
Du gâteau, du gâteau ! ”
Criait Marcel, grimant le perron du château,
— “ Mon petit roi, qu'en veux-tu faire ?
Je t'en vois dans la main encore un grand morceau. ”
— “ C'est qu'un vieux pauvre est à la porte,
Tout accablé par la chaleur ;
Qu'il a grand'faim qu'il faut que je lui porte
Du gâteau pour avoir bon coeur.
Tu m'aimeras bien mieux après, petite mère,
Lorsque j'aurai soulagé la misère.
Tu le disais hier. Vite, je suis pressé ;
Si tu savais comme il a l'air lassé ? ”
La mère de Marcel reprit avec tendresse,
En caressant les cheveux fins et doux
Du bel enfant monté sur ses genoux :
— “ Ce vieux pauvre aussi m'intéresse ;
Lui donner du gâteau, mon cher amour, c'est bien,
Mais, pour avoir bon coeur, il faut donner du tien.

X X X.

LE PAPILLON.

“ Ah ! le joli papillon,
Rose, azur et vermillon !
Disait le jeune Arthur, il faut que je le happe. ”
Il court après, le manque, et puis enfin l'attrape.
Il s'écriait déjà : Victoire ! quant il voit
Le papillon mort sous son doigt.
Alors il pleure et se désole,
Et son père en vain le console.

Bonheur était le nom
Du joli papillon.
On court après : il vole ;
On court encore plus fort ...
On le touche ... il est mort !

LOUIS RATISBONNE.

LA NEIGE.

Il neige. Tout menus et lents,
Et comme bercés par la brise,
Du ciel, ouaté de brume grise,
Tombent, tombent les flocons blancs.

Avec de la bonne compote
Gros Bébé s'apprête à goûter :
" Maman, tu vas bien ajouter
Du sucre ! " dit notre despote.

La maman, sur le comptoir
Verse le sucre en avalanche,
Et, sous l'épaisse couche blanche,
La compote git en entier.

Et Bébé mange, mange, mange,
Avale à gros morceaux goulus,
Et bientôt il ne reste plus
Trace du savoureux mélange.

Il neige. Tout menus et lents
Et comme bercés par la brise,
Du ciel, ouaté de brume grise,
Tombent, tombent les flocons blancs.

La rue et la place sont blanches
D'un blanc qui choque le regard,
Et les arbres du boulevard
Ont de l'hermine plein leurs branches.

Bébé repu, droit comme un pieu,
Regarde à travers la fenêtre,
Et dit : " La neige, c'est peut-être
Le sucre en poudre du bon Dieu ! ...

X X X.

LE SOUHAIT DE LA VIOLETTE.

Quand Flore, la reine des fleurs,
Eut fait naître la violette
Avec de charmantes couleurs,
Les plus tendres de sa palette,
Avec le corps d'un papillon
Et ce délicieux arôme
Qui la trahit dans le sillon :
" Enfant de mon chaste royaume,
Quel don puis-je encore attacher,
Dit Flore, à ta grâce céleste ?
— Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher ! "

LOUIS RATISBONNE.

LES QUATRE RÈGLES.

Oh ! que c'est facile les quatre règles ! D'abord j'ai deux dragées et trois pralines, cela fait cinq bonbons :

Voici l'addition !

J'en mange trois tout de suite, il en reste deux pour la minute d'après :

Voici la soustraction !

Pour me récompenser d'être si savant mon parrain me donne un cornet de dragées et de pralines contenant vingt dragées ou quatre fois plus que ce que j'avais d'abord :

Voilà la multiplication !

Je veux savoir pour combien j'en ai de fois en en croquant cinq à la fois seulement. Je fais l'opération et je trouve que j'en ai pour juste quatre fois :

Voilà la division !

Et voilà les quatres règles !

Voulez-vous que je fasse la preuve ? Donnez-moi des bonbons : vous verrez comme ça arrive juste et comme j'opère bien !

X X X.

LE SYCOPHANTE.

" Tu prends de ce raisin ! Oh ! tu sais que maman
T'avait bien défendu d'en cueillir... Donne-m'en !...
Tu ne veux pas ! Eh bien, je m'en vais tout lui dire.

.....
Maman, tu ne sais pas ce que mon frère a fait ?
Deux raisins il a pris et mangés tout à fait ?

— Désobéir, c'est mal ; mais rapporter, c'est pire.
Je t'en veux pour cela plus qu'à ton frère aîné.

— Ah ! je n'aurais rien dit , s'il m'en avait donné !

— Va, je m'en doute bien, et c'est ce qui me fâche .

On corrompt aisément tout lâche délateur.

Pourtant, écoute-moi, mon petit rapporteur :

Je te vois trop naïf encor pour être un lâche,

Je te pardonnerai, du moins pour cette fois ;

Mais apprends de quel nom on nommait autrefois,

Dans un certain pays qu'on appelle Grèce,

De misérables gens, hélas ! de ton espèce,

Qui, pour tout rapporter, écoutaient en tout lieu,

Collés contre les murs, les portes et les fentes :

On les nommait d'un nom affreux : des sycophantes !

— Co . . . sy . . . phante ! Ah ! mon Dieu ! "

LOUIS RATISBONNE.

A LOUER . . .

(Elle pose sur une table une cage vide, encore garnie de mouron, d'eau fraîche, etc.)

(Elle regarde la cage un moment; puis s'assoit devant la table et écrit sur une petite pancarte. Elle parle en écrivant :) "A louer... à louer présentement, pour cause de départ imprévu, un petit châlet tout agencé, avec perchoirs, glaces, verdure, baignoires, etc. Vue sur un grand jardin... quand il fait beau... Soins de famille..." (Cessant d'écrire.) Là!... Je l'accrocherai quand il sera sec!... (Soupirant.) Mon joli petit pinson!... Comme je le regrette!... Mais aussi quel vilain ingrât?... Après que je l'ai tant soigné!... Lui qui me connaissait, qui avait l'air de m'aimer!... non, je n'aurais pas cru cela de sa part!... Ah! que les oiseaux sont ingrats!... (relisant la pancarte.) "A louer, pour cause de départ imprévu..." (S'interrompant.) Pour sûr que je ne le prévoyais pas, son départ!... Il a profité de mon étourderie... (Se reprenant vivement.) de ma confiance!... pour prendre la clef des champs... une clef que les oiseaux portent toujours sous leurs ailes! Et il s'en est allé, dans les amandiers roses, sans plus se soucier de sa petite mère... car, j'ai beau ne pas être un pinson, je suis presque sa mère!!! Je lui ai donné la becquée: ainsi!...

(Relisant la pancarte, lentement) "un petit châlet, avec perchoirs, verdure, glace, baignoires, etc..." (S'interrompant encore.) Et il n'était pas content avec tout cela!... (Lisant.) "Vue sur un grand jardin..." (S'interrompant.) Ah! oui!... seulement... je crois que c'est justement le jardin qui est cause de tout: il voyait les autres oiseaux, les grands arbres et le ciel... Au fait... quand on a des ailes, c'est vexant de ne pas s'en servir! (Lisant.) "...soins de famille..." Oh! ça, c'est vrai!... mais... sa famille véritable c'étaient les autres pinsons... Enfin! le fils du jardinier m'a promis de m'en apporter bientôt un autre tout jeune, tout mignon... qui me remplacera l'absent.

(Une pause. — Regardant la cage.) Dire que Fifi s'ennuyait là-dedans!... Il l'a prouvé... pourvu que l'autre ne s'y ennue pas aussi! Après tout... c'est une cage... et... une cage... c'est triste!... (Avec un attendrissement soudain.) Pauvre Fifi!... il a peut-être été très malheureux, malgré tous mes soins... Il n'avait rien fait, pour être en prison!... Rien ne vaut la chaleur du nid... (Gentiment.) de tous les nids: ceux des oiseaux, et ceux des enfants!...

Tiens!... Je commence à trouver qu'il a bien fait de s'en aller!... et... je vais dire au petit jardinier qu'il ne prenne plus d'oiseaux...

(Elle déchire l'écriteau et en lance les morceaux en l'air.) Voletez et gazouillez en paix, Messieurs les pinsons: je n'ai plus de maison à louer!...

HENRIETTE BEZANÇON.

LE PETIT DOIGT DE MAMAN.

O petit doigt de ma maman
Je t'aime bien — va — mais par grâce,
Ne lui dis plus ce qui se passe.
Sois moins bavard et plus prudent !
Moi, je ne me méfiais guère.
Je n'aurais pas cru ça de toi,
Que tu disais du mal de moi,
Chaque soir, à petite mère.
Voyons ! — tu passes donc partout ?
Tu ne vas pas nier la chose !
Maman ne ment pas, je suppose,
Quand elle dit que tu sais tout.
Ça n'est pas gentil de tout dire,
De raconter ce que l'on voit.
Rapporter, ô mon petit doigt,
C'est aussi mal que de médire.
Ainsi — tiens — ça n'était pas bien ;
Mais elle avait si bonne mine ;
Puis, j'étais seul dans la cuisine
Avec le gros Tom, notre chien,
J'ai trempé dans la confiture
Mon doigt, mais, je t'en fais l'aveu ;
Pas plus que ça — c'était bien peu —
Et je l'aime, je te l'assure.
Et puis, c'est Tom qui m'a poussé ;
De nous deux c'est le plus coupable ;
J'étais à côté de la table,
Mon doigt, tout seul, s'est enfoncé.
Or, que fallait-il que je fasse ;
J'étais — vois-tu — fort ennuyé :
Je l'ai de ma langue, essuyé.
Qu'aurais-tu donc fait à ma place ? ...
Lorsque l'on se charge, à maman,
De raconter une sottise,
Encore faut-il l'avoir surprise,
Et le dire complètement.
Ce n'est pas que je te redoute,
Car, je suis sage, vois-tu bien ;
Mais, enfin, ne lui dis plus rien.
Cela t'est bien égal, sans doute ;
Et moi, je m'en trouverai mieux.
D'ailleurs, pour arranger l'affaire,
Tu n'as rien qu'une chose à faire —
Quand tu me vois, ferme les yeux.

G. DE WAILLY

ADIEUX A MA POUPÉE.

(Elle entre avec une poupée dans ses bras.)

Adieu !... Ah ! le vilain mot triste qui donne envie de pleurer... même quand on ne le dit qu'à une pauvre poupée...

Une poupée !... Mais oui... Bien que j'aie quinze ans depuis hier... et mes cheveux relevés en chignon... depuis hier aussi.

(Elle tire une montre de sa ceinture.) Ma belle petite montre !... Bonne-maman me l'a donnée pour mon anniversaire. Quel joli tictac elle fait ! Oui, mais... elle sonne toujours l'heure d'être sage, comme on me disait quand j'étais petite... Et, pour nous, c'est l'heure des adieux, ma pauvre Rosette !...

(Elle regarde sa poupée avec attendrissement et l'embrasse.)

Ah ! c'est mon cousin Henri et mon frère Jean qui riraient, s'il me voyaient embrasser ma poupée !...

(Rêveuse.) Et pourtant... pourtant, quelle gentille amie tu as été pour moi pendant tant d'années, ma pauvre Rosette !... Que de bons exemples tu me donnais sans en avoir l'air ! car tu n'étais ni bavarde, ni gourmande, ni capricieuse... Toujours ta petite figure rose me souriait, dissipant mes bouderies ou mes chagrins d'enfant.

Rosette, c'est à toi que je dois l'amour du travail, le goût et l'adresse... Que de fraîches petites toilettes je t'ai confectionnées moi-même !... Mais cela ne te rendait pas coquette...

(Soupirant.) Allons !... Encore des enfantillages !... Maman veut que je sois sérieuse ; elle a raison... comme toujours... Il faut que je me consacre à mes études ; l'année prochaine, je passerai mon examen... La vie grave commence tout à fait, et les jeux sont finis.

(Avec douceur.) Pauvre Rosette !... Tu me regardes avec tes chers yeux bleus et ton gentil sourire de poupée... Je ne t'endormirai plus sur mes genoux, je ne t'appellerai plus ma fille, je ne te mettrai plus de jolies petites robes roses et bleues... Et tu ris quand même, ma Rosette !...

A présent, j'ai d'autres devoirs. L'avenir s'ouvre devant moi... très beau, mais un peu effrayant... comme tout ce qu'on ne connaît pas... Et c'est pour cela, ma Rosette, que je tremble un peu, à l'idée de t'enfermer pour toujours dans ta jolie boîte...

(Après une pause, et souriant.) Pour toujours ? Non ; les années passent et les robes allongent si vite !... Plus tard, je serai une vraie maman, à mon tour... Rosette, tu seras la première poupée de ma fille. Ma fille !... C'était le nom que je te donnais, et c'est toi qui m'auras enseigné la première comment on berce un petit enfant sur ses genoux... Je dirai à la mienne : " Prends Rosette, et aime-la bien ! Elle fut mon premier amour de petite maman... Prends bien garde, en ouvrant la boîte, de laisser envoler les souvenirs qui y dorment..."

(Gaiement.) Mais je n'en suis pas encore là... Et il faut te dire — non pas adieu — mais au revoir, et merci !... (Elle la pose doucement dans une boîte.) Dors là, ma poupée, en attendant qu'une autre petite fille vienne t'éveiller...

Allons ! Tu n'es qu'une chose, après tout... et moi... je suis une grande demoiselle, qui n'ai plus besoin de joujoux...

Eh bien, cela ne fait rien, va ! Cela n'empêche pas que tu sois une chère petite chose et un bien doux souvenir !... Ma poupée ! C'est mon enfance tout entière, avec ses joies sans mélange, ses larmes si vite essuyées, son insouciance ; c'est la tendresse du foyer, et tout le bonheur qu'on n'oublie jamais...

(Fermant précipitamment la boîte.) Ah ! mon Dieu !... J'entends la voix de Jean et d'Henri... vite, cachons ma poupée... Ils se moqueraient de moi... Ils ne peuvent comprendre, eux ! (Regardant de nouveau à sa montre) Et puisque ma petite montre dit que c'est l'heure d'être sérieuse... Eh bien, on tâchera de s'y habituer... Noblesse oblige !...

H. BESANÇON.

LES PETITS BELGES.

Les Allemands sont à Bruxelles.
Sur une place, les enfants
Prenant leurs soldats pour modèles
Arborent des airs triomphants
Et tâchent à durcir leur masque...
Sur les petits chapeaux, on met
Des carottes, pour qu'un sommet
Les fasse ressembler au casque.
Le plus âgé marque son grade
En beuglant un commandement,
Et tous les gamins, gravement,
Adoptent le pas de parade :
Ils piétinent, levant très haut
L'une et l'autre jambe raidie.
On rit fort de leur parodie...
Un lieutenant passe... Sursaut
De l'Allemand qui fend le groupe
Et dit : " Je défends qu'on s'attroupe !
Puis, interrogeant le moutard
Qui semble diriger les autres :
— " Qu'est-ce à dire, petit braillard,
Voilà que vous singez les nôtres !
— Monsieur, ils manoeuvrent si bien ?
— Ah ! vraiment !... Je te remercie,
Fait l'autre la mine adoucie,
" Mais dis-moi : Tu ne comprends rien
A l'instruction de tes hommes !
A quoi vous servirait ce pas ?
Vous marchez et n'avancez pas !
— Monsieur, répond l'enfant, nous sommes
Fidèles à l'exemple appris.
On joue à marcher sur Paris.

ANDRÉ MOUEZY-EON.

LE MARIAGE D'UNE POUPÉE ET D'UN POLICHINELLE.

Mon grand polichinelle vient
Hier, d'épouser ma poupée.
Vous en doutez? ce n'est pas bien,
Mon rêve ne m'a pas trompée,

Je pense, car c'est du bon Dieu
Que nous viennent nos jolis songes,
Et dans son beau paradis bleu
On ne dit jamais de mensonges

Ah! comme je voudrais pouvoir
Vous raconter la chose telle
Que je la rêvai, l'autre soir,
Dans mon petit lit de dentelle.

Je voyais l'armoire à joujoux
Toute brillante de lumière ;
Ceux-ci couraient, s'agitaient tous...
Des fourmis dans leur fourmillière.

Sur la première planche, en haut,
J'apercevais polichinelle
Se pomponnant, se faisant beau ;
Plus bas, Claire, se faisant belle...

Claire, (vous l'avez deviné),
C'est le prénom de ma poupée.
De son coffre capitonné
Madame s'était échappée

Et, prenant des airs attendris
Devant son miroir, la vilaine
Mettait de la poudre de riz
Sur sa figure en porcelaine.

Elle avait sorti de l'écrin
Son voile blanc et sa couronne,
Qui paraît ses cheveux en crin
D'une auréole de Madone.

Cadeau du dernier jour de l'an,
Rosita, ma grande négresse
En caoutchouc, l'air frétilant,
Habillait sa chère maîtresse.

Je voyais mon gros marmiton
Courir dans son hôtellerie,
Enfournant poulets en carton,
Perdrix, dindons, pâtisserie,

Galantine en plâtre et gigot,
Pour le dîner du mariage
Qu'on allait célébrer bientôt,
Dans ma chapelle en coquillage.

Polichinelle enfin descend,
Du haut de l'armoire, à la planche
Où reste Claire qui l'attend
Timide dans sa robe blanche.

Le cortège se forme... on part ;
C'est le bonhomme en pain d'épice
Qui marche seul en tête, car...
C'est lui qui figure le suisse.

Les deux mariés sont bénis
Par un Jésus en sucre rose
Qui, depuis des temps infinis,
Dans la crèche en paille repose.

Dès qu'on s'est bien félicité,
Tout le cortège va se rendre
Devant ma ferme en bois sculpté
Sous mes arbres peints en vert tendre...

L'heure se passe... il faut manger...
Guignol vient lire un lamentable
Compliment qui paraît plonger
Dans le sommeil toute la table...

Je m'éveillai quand les époux
Venaient de monter en carosse,
Pour faire, au pays des jousjoux,
Leur petit voyage de noce.

G. DE WAILLY.

SI J'ÉTAIS PETIT GARÇON

Chacun désire quelque chose :
L'un c'est ceci, l'autre cela,
Préférant souvent et sans cause
Ce qu'il n'a pas à ce qu'il a.
Celle-ci soupire et regrette
D'avoir à dire sa leçon ;
Celle-là songe à sa toilette
Moi, je voudrais être garçon !

Etre un petit garçon ! Mon rêve !
Cela vous paraît surprenant !
Mais, laissez du moins que j'achève
Jusqu'au bout mon raisonnement ?
Vous serez forcés, j'en suis sûre,
De convenir que j'ai raison.
C'est une erreur de la nature !
Ah ! si j'étais petit garçon !

D'abord jouer à la poupée
Ne m'amuse plus maintenant.
C'est une chose démodée,
Puis ça se casse trop souvent.
Faire la maman, ma parole,
Avec un bébé de carton,
Avouez que ce n'est pas drôle.
Ah ! si j'étais petit garçon !

Lorsque l'on est petite fille,
Il faut se tenir sagement,
Etre douce, calme et gentille,
Et jouer très tranquillement.
Un garçon, c'est tout le contraire,
Et j'en cherche en vain la raison.
Quel tapage je pourrais faire
Si j'étais petit garçon

D'abord je porterais culotte,
C'est plus facile pour courir ;
Et la culotte, ça dénote
Qu'on doit toujours vous obéir.
Du moins c'est ainsi d'ordinaire ;
Car, entre nous, à la maison
Papa fait toujours le contraire.
Ah ! si j'étais petit garçon !

J'aurais tout comme mon grand frère
De la moustache. — Et, sans grand mal,
Comme mon parrain, je l'espère,
Je serais au moins général.
Comme lui je ferais la guerre ;
Mais hélas ! avec un jupon,
On ne peut être militaire ...
Ah ! si j'étais petit garçon !

Oui, mais jamais la chose est-elle
Possible ? — Non, assurément ;
Et quand on naquit demoiselle
On le reste éternellement.
Envers nous — et je m'en étonne,
On agit par trop sans façon
Car on ne consulte personne
Pour devenir fille ou garçon !

FERNAND BEISSIER.

L'EXAMEN DE CONSCIENCE D'UNE POUPÉE.

(Elle prend sa poupée sur ses genoux)

Ça, ma poupée, approchez-vous,
Nous venons de quitter la table ;
Et déjà le marchand de sable
Rôle sévère autour de nous.

C'est l'heure où sages et gentilles,
Sans pleurs et même en souriant,
Dans leurs berceaux tranquillement
S'endorment les petites filles.

Voyez d'ailleurs autour de vous,
Les fleurs, les oiseaux, tout repose.
Et déjà dans leur boîte close
Dorment sagement vos joujoux.

Mais, par devoir et par prudence,
Il faut, et cela sans mentir,
Faire avant de vous endormir
Votre examen de conscience.

Vos péchés ne sont pas bien grands,
Mais ne passez rien sous silence,
Car les mamans ont connaissance
De tout ce que font les enfants.

Commençons par la gourmandise.
N'aimez-vous pas trop le dessert ?—
Vous cachez le pain qu'on vous sert,
Pour croquer une friandise.

Ça — c'est mal. — C'est très bon le pain,
Avec un peu de confiture.
Même tout sec, je vous l'assure,
J'en mange lorsque j'ai très faim —

N'êtes-vous pas un peu coquette
Aussi — et devant le miroir
Ne passez-vous pas pour mieux voir
L'effet que fait votre toilette ?

Je sais bien qu'ainsi fait maman, —
Mais pouvons-nous faire comme elle ?
Vous êtes une demoiselle
Trop petite, convenez-en.

Attendez d'être un plus grande,
Grande comme moi. — Mais passons
Vite au chapitre des leçons.
— Franchement je vous le demande,

Les apprenez-vous toujours bien ?
Quand vous récitez une fable,
Si peu que ce soit agréable,
Franchement, ne sautez-vous rien ?

Ce sont là tous péchés du reste
Qu'on peut très bien vous pardonner,
Ceux que vous venez d'avouer,
Et d'autres aussi. — S'il en reste. —

Et sans plus tarder maintenant,
Avant que le soleil ne close
Vos yeux, au Jésus, qui repose
Dans sa crèche en papier d'argent,

Envoyez vite une caresse,
Il vous bénira, c'est certain,
Si de faire encore mieux demain
Vous lui donnez votre promesse.

Appelez votre Ange Gardien
Pour qu'il vous garde sous son aile !
Embrassez moi, Mademoiselle.
Soyez bien sage et dormez bien !

G. DE WAILLY.

LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

Un jeune prince, avec son gouverneur,
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait selon l'usage :
C'est le profit de la grandeur ! . . .

Un rossignol chantait sous le feuillage ;
Le prince l'aperçoit et le trouve charmant,
Et comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre, il fait du bruit
Et l'oiseau fuit !

' Pourquoi donc, dit alors Son Altesse en colère
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il sous les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux ?
— C'est, lui dit le mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire,
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver !

X X X.

L'AGE INGRAT.

On ne devrait pas me mettre en vue... me dire de réciter devant le monde... puisque... (Baissant la tête.) Eh bien, oui là, puisqu'il paraît que j'y suis, maintenant, dans... dans quoi?... Mais je n'ai pas besoin de vous le dire! (Vexée.) Puisqu'on dit que cela se voit!..

Je suis (Avec amertume.) dans l'âge ingrat! Eh bien, qu'on m'y laisse.

Plus tout à fait petite fille... et pas encore tout à fait jeune fille!.. Cela s'appelle.. mais je vous l'ai dit. (Rapidement, se regardant elle-même.) Mais oui.. cette robe mi-courte.. ces cheveux mi-flottants.. ces choses entre les deux.. moi-même, qui suis une petite chose entre les deux.. (Avec une affectation de modestie.) pas intéressante du tout, du tout.. cela compose : l'âge ingrat!

(Tapant du pied.) Ingrat!.. Et envers qui?.. Ou envers quoi?.. Est-ce que j'y peux quelque chose?

Je trouve cela injuste!..

(Une pause.) J'ai un petit rosier sur ma fenêtre.. un rosier qui sera très joli, plus tard.. il n'a pas de fleurs encore.. pas même de boutons. Pourtant, je ne lui dis pas (Haussant légèrement les épaules.) qu'il est dans l'âge ingrat?..

Que voulez-vous?... ce mot me fâche.. Papa trouve ça vrai, lui!.. et mon oncle aussi, je crois.. mais pas petite mère!..

Je m'amuserai bien!..

(Ravie.) Oh! la jolie perspective!.. toutes ces choses délicieuses que je ne connais pas encore!.. c'est comme un beau livre qu'on n'a pas lu.. comme des bonbons exquis auxquels on n'a pas goûtés...

C'est déjà très doux de les attendre...

(Réfléchissant.) Je ne sais si je me trompe... mais l'âge ingrat serait plutôt... celui où l'on n'attend plus rien?... Quand on est vieux, morose... que l'on a la goutte, peut-être!... ou d'affreux rhumatismes!..

Et... une idée me vient: les pauvres petites chenilles ne doivent pas s'ennuyer tant que cela, ne pensant qu'elles seront papillons...

(Rêveuse.) Papillon! Elles le sont si peu de temps!... Le plus amusant, c'est peut-être de penser qu'on deviendra papillon?..

(Soudain confuse.) Mais... j'ai trop bavardé... j'oublie que je dois rien dire... que les idées d'une fillette n'intéressent pas les personnes sérieuses... C'est que... je ne sais rien par coeur... Une fable?... (Malicieusement.) Y pensez-vous! Je suis trop grande!..

Une romance?... avec de belles roulades, comme en fait ma soeur?... Allons donc... je suis trop petite!..

Je n'ai qu'à aller me rasseoir sur ma chaise... Excusez-moi: je suis dans l'âge ingrat!..

(Finement.) Les mamans comptent bien que leurs filles— leurs filles à elles! — n'auront jamais d'âge ingrat!..

(Soupirant.) Ah ! que n'ai-je le peloton de fil dont parlent les contes ?... j'en déroulerais un peu... oh ! rien qu'un peu... pour en avoir fini, avec cet âge ennuyeux...

Oui, ennuyeux... vanité à part.

Si je suis dans une réunion — si l'on m'y tolère ! — c'est à condition que je ne dise pas un mot... Je ne dois même pas comprendre... (Avec dépit.) On est si sotté, dans l'âge ingrat !...

Si l'on danse, personne ne m'invite... je fais tapisserie comme une vieille dame... pour la raison contraire, par exemple : je suis trop petite...

Mais quand, dépitée, je veux reprendre ma poupée... ou jouer à cache-cache... quel scandale !... Je suis trop grande !

(Perplexe.) Trop petite... trop grande... Lequel des deux !... Qu'est-ce que cela signifie ?... Cela signifie... l'âge ingrat !...

(Avec un gros soupir.) Je m'en souviendrai !... Oh ! comme je me rattraperai, plus tard !... Je deviendrai peut-être très jolie ?...

(Imitant le ton d'une grande personne) On ne sait jamais, avec ces frimousses de l'âge ingrat !...

On ne disputera mon carnet de bal, comme celui de ma soeur aînée... On me saluera (Avec un grand geste.) jusqu'à terre !... Ah ! que je voudrais donc en être sortie, de ce méchant "âge ingrat" !

H. BESANÇON.

SUR LE FRONT !

Sur le front des petits enfants ;

(Je l'ai du moins entendu dire)

Il paraît que chacun peut lire

S'ils furent sages ou méchants.

Entre nous, je veux bien le croire

Quoique ne l'ayant jamais vu,

Car, pour moi, jamais je n'ai lu,

Sur aucun front, pareille histoire,

Pourtant que de fois, pour mieux voir

Là-haut, dans ma chambre, en cachette

Je me suis, des pieds à la tête,

Regardé devant un miroir.

Sans doute que ceux de mon âge

Ont encor les yeux trop petits —

Sur notre front les mots écrits,

Comme sur une blanche page,

Sont lus si difficilement,

Que nous tous, garçons ou fillettes,

Même en nous mettant des lunettes,

Nous ne pourrions absolument

Rien y voir — ni rien y comprendre —

Et c'est bien ennuyeux vraiment,

Surtout quand d'autres couramment

Peuvent, d'un seul coup d'oeil, apprendre

Ce qu'on fit de mal ou de bien —
 Le bien passe encor qu'on le sache,
 Pour moi, jamais je ne m'en cache,
 Mon front alors ne sert à rien.
 Quand au mal, ça, c'est autre chose ;
 On est sage tant que l'on peut,
 Mais on ne fait pas ce qu'on veut.
 Ainsi, souvent l'on se propose
 De faire bien et, malgré soi,
 On fait hélas ! tout le contraire.
 Le mieux serait donc de le taire ;
 Car enfin, dites-moi, pourquoi
 Ne peut-on pas de même lire
 Sur les petits et sur les grands ?
 Pourquoi seul le front des enfants
 Dit-il ce qu'il ne doit pas dire ?
 C'est donc que les grands seraient tous
 Sages — mais rien n'est plus facile
 Que le dire — le difficile
 C'est de le prouver, comme nous.
 Seulement, moi, je suis tranquille
 Maintenant. — Entre nous, je sais
 Un bon moyen pour que jamais,
 Voyant mon front, le plus habile
 Y sache lire. — Quand, le soir,
 Malgré mon plus sûr témoignage
 Je crois n'avoir pas été sage,
 Pour qu'on ne puisse rien y voir
 Je prends une éponge et je frotte.
 J'efface tout en un instant.
 Dites-moi qui peut maintenant
 Y découvrir la moindre faute ?

FERNAND BEISSIER.

CUISINIÈRE D'OCCASION.

(Elle entre lentement, un bougeoir à la main et la tête cachée sous la manche de son tablier. Elle s'arrête, découvre sa figure boudeuse et pose le bougeoir sur la cheminée.)

Ça y est ! On me prive de dessert et on m'envoie me coucher ! (Soupirant.) Ah ! quand donc serai-je grande pour me rebiffer ! Justement un dessert assez bon : des dattes, des mendiants, du pain d'épices, des confitures... quant au reste du dîner... pas à prendre avec des pincettes !.. C'est la faute de Prudence, aussi !.. (Se fâchant.) Parfaitement, c'est sa faute !.. Pourquoi m'a-t-elle chargée de le surveiller, son dîner ! Est-ce que je vais la chercher, moi, pour surveiller Mirabelle, ma poupée Mirabelle ?.. Une enfant qu'on ne

peut quitter une minute, tant elle fait de sottises !.. (Imitant la voix de Prudence.) " Vous surveillerez mon dîner, Mademoiselle ; je vais jusque chez la fruitière... —Où, Prudence"... La voilà partie... Alors, je surveille... D'abord, j'approche du gigot... un énorme gigot à la broche... qui tournait, tournait... Je prends du jus dans la rôtissoire... avec la grande cuillère... j'arrose... le jus retombe... j'en reprends, j'arrose encore, et toujours... Bientôt... plus de jus. Je me dis : faut allonger la sauce... Je vais au fourneau... je soulève le couvercle d'une casserole où cuisaient des nouilles baignant dans leur eau... Des nouilles, ça va avec le gigot, n'est-ce pas ?.. Je vide donc toute l'eau des nouilles... en les pressant bien... et je vais inonder mon gigot... Figurez-vous que pendant ce temps-là, j'oubliais la soupe !.. La soupe c'est ce qu'il y a de plus pressé, puisque ça se sert en premier... Je me précipite... j'enlève le couvercle, et qu'est-ce que je vois ?.. De l'eau qui bouillait avec quelques z'haricots au fond ! (Se croisant les bras.) Voilà ce que cette sotte de Prudence appelle une soupe !.. Je cours dans l'office... je saisis une grande tasse de crème et je la vide dans la casserole... puis une poignée de sel, une poignée de poivre, des épices... A la bonne heure... ça prenait tournure... il ne manquait plus que le pain... Je coupe de larges tranches... je recouvre avec mon couvercle en appuyant bien, pour forcer mon pain à entrer... tout le bouillon se répandait, en faisant pch... pch... avec un tas de fumée... tant pis !.. faut du pain dans la soupe... Après ça, j'ouvre le four où cuisaient des soles au gratin (Montrant sa main, et la retournant.) je les retourne... pas avec mes doigts... avec une fourchette... et j'ajoute de la farine délayée dans du vinaigre... vous comprenez... pour corser la sauce... Tout d'un coup, je me dis : Qu'est-ce qui sent donc comme ça ?.. Ah ! mon Dieu ! c'était mou gigot qui ne tournait plus !.. Tout noir d'un côté, tout rose de l'autre !.. La mécanique était arrêtée !.. Eh bien, pensai-je, si nous n'avons que la moitié d'un gigot, nous taperons sur les nouilles... Je me précipite... que vois-je ?.. toutes mes nouilles brûlées, attachées au fond de la casserole !.. J'allais corriger cela en ajoutant une bonne demi livre de beurre, lorsque Prudence apparaît... au milieu de la fumée... et se met à crier comme une légion de perruches... Alors, zut !.. je me suis sauvée, laissant le gigot se rôtir le même côté de la figure... les nouilles se dessécher dans leur casserole... la soupe se sauver sur le fourneau et les soles refroidir sur la table de la cuisine !.. Résultat : (Elle compte sur ses doigts) : scène entre maman et Prudence... scène entre papa et maman... scène entre Prudence et moi, entre maman et moi, entre papa, entre tout le monde et moi ! (Levant les bras.) Que d'histoires, pour un dîner manqué !

(Reprenant son bougeoir.) Avec tout ça, (Hochant la tête.) je vais me coucher sans dessert... et c'est bien dur... moi qui l'aime tant ! (Allant ouvrir la porte, avant de disparaître : confidentiellement.) Si vous m'en apportiez un petit peu... dans mon lit... hein ? (Etendant la main.) Oh ! je vous promets de ne plus mettre les pieds dans la cuisine ! Ça va-t-il ?

(Elle disparaît en faisant quelques petits signes d'intelligence avec le public.)

L'AUMONE DE NOËL.

La messe nocturne est dite.
Que d'étoiles dans le ciel !
Comme il gèle ! Rentrons vite.
La rude nuit de Noël !

Chacun du froid se protège
Et fermant porte et rideaux.
Sous leurs capuchons de neige
Les maisons font le gros dos.

On se couche avec angoisse
Dans les lits mal bassinés,
Les vitraux de la paroisse
Ne sont plus illuminés

Tout dort. Qu'il est solitaire
Le hameau silencieux !
Les astres avec mystère,
Ont l'air de cligner des yeux.

Mais chut ! L'ange va descendre
Des profondeurs du ciel noir.
Tous les enfants dans la cendre
Ont mis leurs souliers, ce soir.

Comme les autres années,
Il vient, lumineux et doux
Jeter par les cheminées
Cadeaux, bonbons et joujoux.

Mais, ayant fait son message,
Tout à coup il aperçoit,
Là-bas, au bout du village,
Sous la neige, un humble toit.

Ce lieu désert, c'est l'unique
Où l'ange n'ait point plané . . .
Et plus rien dans sa tunique !
Le prodige a tout donné

Précisément, une aieule,
Fileuse aux maigres profits,
Elève ici, pauvre et seule,
Son arrière-petit-fils.

Leur indigence est extrême :
Rien dans l'armoire en noyer ;
Et l'enfant a mis quand même
Ses sabots dans le foyer . . .

Les anges — quelle disgrâce ! —
N'ont jamais d'argent sur eux,
Faut-il que celui-ci passe
Sans aider les malheureux ?

Se peut-il que Dieu le veuille !
Non. Le séraphin charmant
Reprend son essor et cueille !
Une étoile au firmament.

En la touchant, il la change
En un large écu d'or fin,
Qu'il va porter, le bon ange,
Au foyer de l'orphelin.

Au paradis, sa patrie,
Il rentre, et se sent confus
Devant la Vierge Marie
Qui porte l'enfant Jésus.

Mais l'Enfant qui le rassure,
Levant son joli bras rond,
Prend l'étoile la plus pure
Que sa mère ait sur le front.

Et, la donnant avec grâce,
Dans un doux geste enfantin :
" Va, dit-il, la mettre en place
Avant le petit matin : "

Or, par les minuits sans voile,
Depuis, le monde savant
S'étonne que cette étoile
Brille plus qu'auparavant.

FRANÇOIS COPPÉE.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface	Abbé Joseph N. Dupuis	
Introduction	Idola Saint-Jean	
Le coeur d'une mère	Louis Ratisbonne	9
L'écolier	Mme Desbordes-Valmore	10
Les épis vides	Louis Ratisbonne	11
Les vingt sous du Bon Dieu	Besse de Larze	12
La prière et l'aumône	Louis Ratisbonne	13
Politesse	Chs. Fuster	
Le meurtre de polichinelle	x x x.	14
Le général	Louis Ratisbonne	
L'omelette soufflée	Louis Ratisbonne	15
Le sou de l'orpheline	x x x	
Le premier pantalon	Paul Bonhomme	16
Le Pinson et la Pie	Mme De la Vérandière	17
Ce bon Lafontaine	H. Besançon	18
L'amour suprême	Louis Ratisbonne	19
Plus de poches	J. D.	20
Les amitiés du chat	Louis Ratisbonne	
J'ai choisi ma carrière	x x x	21
Brimborion	Myriam	22
La dent de sagesse	x x x	23
Bébé	Paul Bonhomme	24
Le baptême du petit chat	Georges Boyer	26
L'enfant dénichéur	Vitalis	27
Si je n'avais point de langue	x x x	28
Les compliments	Louis Ratisbonne	
Le fils ingrat	Louis Ratisbonne	29
C'est à moi	Louis Ratisbonne	
Le piège	Jacques Normand	30
Petite présomptueuse	Improvisateur	
Dieu les a comptés	x x x	31
Les messagers de bébé	x x x	
Les rois	Louis Fréchette	32
Dieu fait tout	Louis Ratisbonne	33
Les premières bottes	Louis Ratisbonne	
Grand'mère raconte	Jean Richepin	34
Un gâteau bien placé	L. Ratisbonne	35
Les Tourterelles de St-François	A. De Ségur	36
Le voyage au ciel	Louis Ratisbonne	
Sept ans	Miguel Zamacoïs	37
La petite bouquetière	Réné Sosta	38
Le bien	Louis Ratisbonne	39
Le marmot à l'église	Louis Ratisbonne	40
L'enfant et le chat	Guichard	
Fraternité	Louis Ratisbonne	
Jeanne au pain sec	Victor Hugo	41

L'oiseau mort	Louis Ratisbonne	
L'école	Eugène Mannel	42
La lecture dans les étoiles	Louis Ratisbonne	43
Le cricri	Louis Ratisbonne	
Le fils de la veuve	Marie Jenna	44
La prière du soir	Mme Desbordes-Valmore	
Le pauvre et son chien	Bonnard	45
Les premiers sous	x x x	
Les questions	Louis Ratisbonne	
Le règne d'Alix	Louis Ratisbonne	46
Le petit chat	Louis Ratisbonne	
Un mensonge charmant	Louis Ratisbonne	47
Devenir grand	Louis Ratisbonne	
Le secret de bébé	x x x	48
Le Pater	Louis Ratisbonne	
L'envers du ciel	x x x	49
La lettre de bébé	Chometon	
Mes opinions	H. Bezançon	50
Le ballon rouge	Albert Tronche	51
La pomme	Louis Ratisbonne	
L'écheveau de fil	Louis Ratisbonne	52
La Fourmi	Villiers	
La mère et ses deux fils	Ph. De La Madelaine	
L'enfant amateur d'oiseaux	Mme Desbordes-Valmore	53
Théologie enfantine	Louis Ratisbonne	
Ma soeur se marie	Jacques Mireille	54
Où est le bon Dieu	x x x	
La distribution des prix	Louis Ratisbonne	55
Le relais	Louis Ratisbonne	
Il y a longtemps	H. Bezançon	56
Ce qu'à fait Pierre	Jean Aicard	57
Les débuts de Théodore	Eugène Adenis	58
Dieu invisible	Louis Ratisbonne	59
Vive les petites filles	Henriette Bezançon	60
Plus	Louis Ratisbonne	
La canne de grand-père	Miriam	61
A bas les garçons	G. De Wailly	62
Le gourmand	Louis Ratisbonne	63
La lampe du jardin	Louis Ratisbonne	
Ce sont les biscuits	x x x	64
Les péchés de Berthe	Ch. Segard	65
Le tuteur	Louis Ratisbonne	
Les trois questions (Légende)	Louis Ratisbonne	66
Pluie et soleil	Louis Ratisbonne	
La grande petite fille	Mme Desbordes-Valmore	67
L'abeille et l'enfant	Louis Ratisbonne	
Noël	Rosemonde Gérard	68
La Guenon, le Singe et la noix	Flerian	
La leçon de lecture	Jean Aicard	69
Après la visite	G. de Wailly	70

Les lunettes	Louis Ratisbonne	71
La petite mère	Louis Ratisbonne	72
Les fossettes	Jules Lemaitre	73
Une inconvenance	Louis Ratisbonne	
La confidente	G. de Wailly	74
Les pensums	Louis Ratisbonne	75
Député	Clément Croiset	76
Les petits chérubins	x x x	77
Une dent perdue	Louis Ratisbonne	
Le Noël du petit mousse	Théodore Botrel	78
L'oreiller qui pleure	G. de Wailly	80
La petite curieuse	x x x	82
Le serpent	Louis Ratisbonne	83
Le petit ambitieux	Mme Desbordes-Valmore	84
Le château de cartes	Florian	85
Le dévouement de Nanette	Paul Croiset	86
Monseigneur	Louis Ratisbonne	88
Le gâteau de Marcel	x x x	89
Le papillon	Louis Ratisbonne	
La neige	x x x	90
Le souhait de la violette	Louis Ratisbonne	
Les quatre règles	x x x	91
Le sycophante	Louis Ratisbonne	
A louer	Henriette Bezançon	92
Le petit doigt de maman	G. de Wailly	93
Adieux à ma poupée	H. Besançon	94
Les petits belges	André Moezy-Eon	95
Le mariage d'une poupée et d'un polichinelle	G. de Wailly	96
Si j'étais petit garçon	Fernand Beissier	97
Examen de conscience d'une poupée	Fernand Beissier	99
Le rossignol et le prince	x x x	100
L'âge ingrat	H. Besançon	101
Sur le front	Fernand Beissier	102
Cuisinière d'occasion	Marcevaux	103
L'aumône de Noël	François Coppée	105

◁ FIN ▷

EN PRÉPARATION

Un recueil de récitations à l'usage des gens du monde par le même auteur avec une préface de M. Edouard Montpetit, Professeur à l'Université Laval et Secrétaire du Comité France-Amérique.

